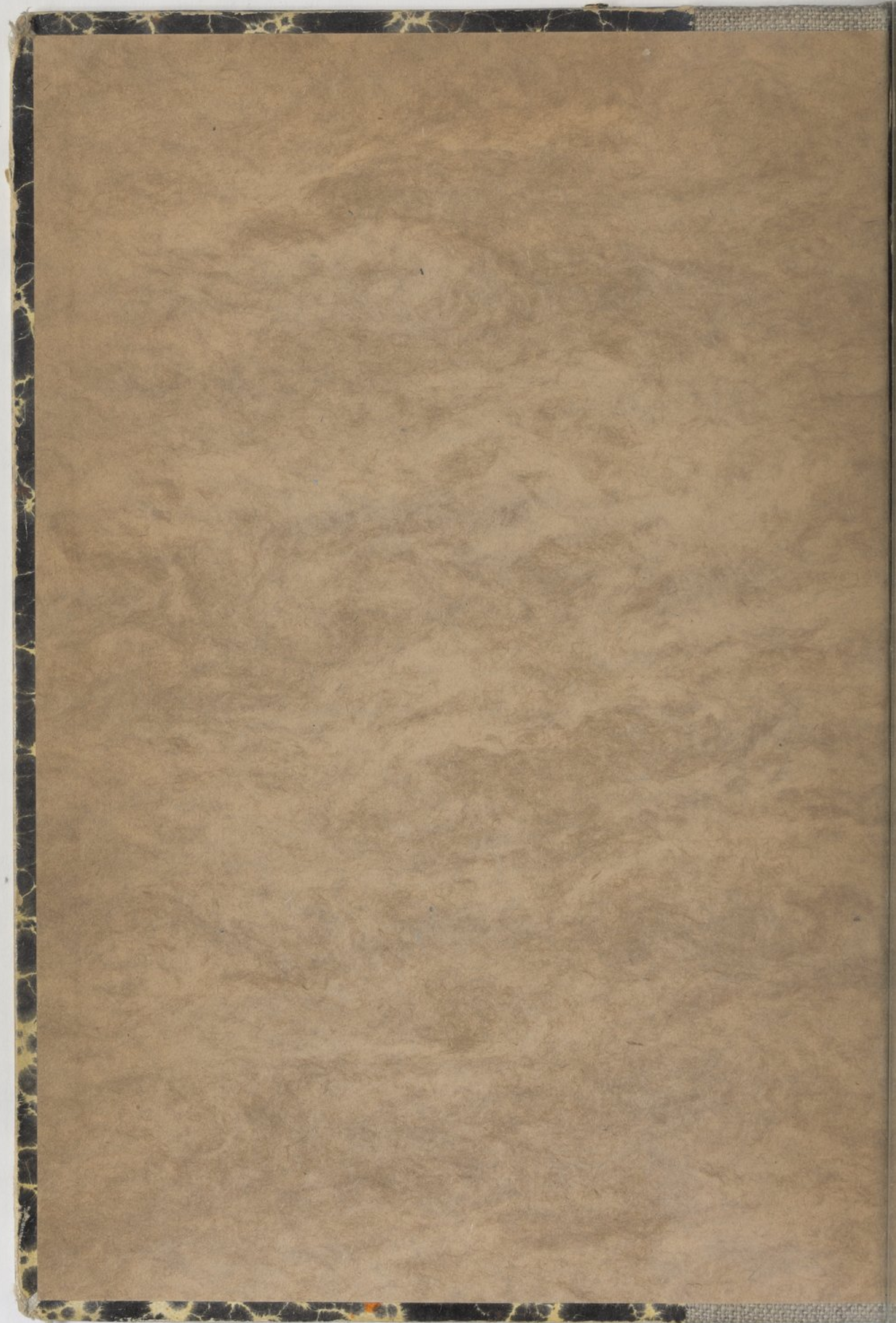
Les Oeuvres complète de Jules Renard. (1864-1910). Debuts litteraire (1883-1890). Préface par Henri Bachelin





LES ŒUVRES COMPLÈTES
de
Jules Renard
(1864 - 1910)

Débuts Littéraires
(1883 - 1890)

Préface par
HENRI BACHELIN



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Œuvres Complètes

de

Jules Renard

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur Japon numérotés de 1 à 10

50 exemplaires sur Hollande numérotés de 11 à 60

200 exemplaires sur Arches numérotés de 61 à 260

1240 exemplaires sur Vergé Navarre, numérotés de 261 à 1.500

Plus 50 exemplaires de Chapelle, sur vergé Muller lettrés de A à Z et de a à z

N° du présent exemplaire :

Photo Pierre Petit





JULES RENARD
(1892)

LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Jules Renard

(1864 - 1910)

Débuts Littéraires

(1883 - 1890)

Préface par

HENRI BACHELIN



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Avertissement

C'est la première fois que l'œuvre de Jules Renard fait l'objet d'une édition rassemblant, avec d'importants inédits, sous un même format, les diverses publications du grand écrivain et il convient de signaler dès maintenant que cette édition vise à être aussi systématique que possible.

Nous entendons par là indiquer que nous avons voulu éviter toute répétition sans intérêt littéraire véritable, comme cela pourrait avoir lieu si on se bornait à reproduire purement et simplement certains recueils à la suite les uns les autres sans discernement.

On trouve en effet, pour prendre un exemple, dans le Vigneron dans sa Vigne *ou dans* Ragotte, *des "histoires naturelles" qui ont pris place dans la dernière version, revisée d'ailleurs par l'auteur, du volume portant ce titre; quand nous publierons le* Vigneron dans sa Vigne *aussi bien que* Ragotte, *ces fragments ne pourront figurer à l'ancienne place qu'ils occupaient et seront reportés au recueil intitulé* Histoires Naturelles.

Il ne s'agit donc pas ici d'élimination comme on pourrait le croire au premier abord, mais d'un travail de regroupement indispensable et qui entrait bien dans les intentions de Jules Renard.

Chaque ouvrage apparaîtra ainsi dégagé de ce qui l'encombrait inutilement ou enrichi de son bien propre, et l'ensemble y gagnera tant en homogénéité qu'en clarté sans nuire à la gloire de l'auteur.

Nous avons adopté ce mode de publication en accord avec Madame Jules Renard.

La présenle édition a été établie avec la collaboration de Jean-Paul Hippeau.

L'EDITEUR

Les cloches.

—

Au lever du matin qui renaît à demi
Les torpeurs que la nuit ramasse en sa corbeille
Le coq jette sa voix au sonneur endormi.
Un branle irrégulier bourdonne à mon oreille
Le son des cloches m'éveille

x

Et j'écoute tinter le prélude d'un glas.
Une note vagit, faible comme une excuse ;
L'une reste indécise et ne s'achève pas ;
L'une d'elles s'échappe ondulée et diffuse
Le son des cloches m'amuse.

x

La plainte croît avec un gonflement d'ennui
La note monte au ciel comme un jet de baliste
Pleine et très grave, à vol ample, souffletant l'air

Chaque vibration s'élargit et persiste.
Le son des cloches m'attriste.

×

Longtemps vacille encor le même tintement.
Toujours à tous égaux la cloche psalmodie
Toujours le va et vient du même bercement.
Toujours les mêmes sons versés comme une pluie
Le son des cloches m'ennuie

×

Mais voici que le glas se calme sans effort
Encore un dernier chant d'une voix plus profonde
Le son plus mollement fait circuler son onde
Puis s'en vont au lointain et la plainte et le mort.
Le son des cloches m'endort

×

Reproduction grandeur nature d'une page (recto et verso) détachée de l'un des carnets sur lesquels Jules Renard transcrivait ses vers

(cf. page 4)

Préface

Jules Renard

I

Sa vie

1. La Nièvre et les Vaux d'Yonne. — *Le département de la Nièvre, qui emprunte au Nivernais de l'Ancien Régime la majeure partie de ses limites, comprend cinq principales régions naturelles : à l'est, le Morvan, au nord-ouest, le Donziois et la Puisaye, au centre, le Bazois, à l'ouest, les Amognes, et quatre autres moins importantes : le val de Loire, qui s'étend de Nevers à Cosne, le val d'Allier, entre Loire et Allier, les vaux de Montenoison, et les vaux d'Yonne.*

Seule, cette dernière région nous intéresse ici.

Son territoire, selon Guy Coquille, " est presque également composé de vignobles, terres labourables et autres " commodités, et est arrosé de rivières et de ruisseaux, " et est estimé le meilleur et le plus fertile territoire du " Nivernais." Il s'étend d'Epiry, où l'Yonne sort du Morvan granitique, à Clamecy, où elle est sur le point de sortir du département. Pour qui vient de Paris, les vaux d'Yonne sont le vestibule du Morvan dont ils recueillent

les bois flottés. En propre ils ont la fertilité d'un sol bien cultivé. La vallée s'étale assez largement vers Corbigny pour se resserrer après Tannay.

Ne nous éloignons pas du canton de Corbigny, puisqu'aussi bien y sont situées les deux communes rurales où Renard trouva son équilibre.

2. Chitry-les-Mines et Chaumot. — *Petites communes, à la vérité, l'une avec ses* 595, *l'autre avec ses* 780 *hectares, alors qu'en France leur étendue moyenne est de* 1450. *De* 1850 *à* 1911, *le chiffre de leur population a moins varié qu'on ne serait tenté de le croire. Pour Chitry, de* 573 *habitants vers* 1850, *il a passé à* 462 *à la fin du* XIXe *siècle, pour Chaumot, de* 195 *à* 174. *Nombre de nos communes rurales ont eu des pourcentages de pertes plus importants.*

Elles sont situées, Chitry, sur la rive droite, Chaumot, sur la rive gauche de l'Yonne, l'une à 3 *km.* N. N. O., *l'autre à* 4 *km.* O. *de Corbigny, et les deux bourgs chefs-lieux de chaque commune à une très petite distance l'un de l'autre.*

La paroisse de Chitry-les-Mines, fondée entre le Ve *et le* VIIe *siècle, fut longtemps à la collation de l'évêque d'Autun. Elle possède un château du* XVe *qui a un certain renom pour ses tapisseries. Quant à son surnom, Chitry le tient, écrivait-on vers* 1850, " *de ce qu'il existe sur son " territoire une mine d'argent et de chaux fluatée dont " l'exploitation fut tentée anciennement. Des galeries sou- " terraines passent sous le village et s'étendent sur la " rive droite de l'Yonne jusqu'à* 1 *km. environ. Un in- " génieur a trouvé un document relatant que les premiers " plombs employés à la couverture de Notre-Dame de " Paris provenaient des mines de Chitry* ".

Chitry vit d'agriculture, d'élevage et du trafic des bois

qui se fait par le canal du Nivernais, Chaumot aussi, qui existait, comme paroisse, dès le IXe *siècle et qui fut ensuite à la nomination du Chapitre de Nevers, lequel y percevait un cens annuel de 37 sols.*

Pauvres communes, où ne s'est produit aucun événement mémorable au sens où l'entend l'histoire, mais, de ce point de vue, combien caractéristiques d'un archiséculaire état d'âmes et de choses ! Paroisses jusqu'à la Révolution, communes ensuite, ces humbles agglomérations étaient restées, jusqu'au XXe *siècle, assez peu différentes, quant aux croyances et aux usages, de ce qu'elles avaient été sous l'Ancien Régime et même au Moyen Age. A Chitry comme à Chaumot on avait vu bâtir une mairie, se transformer un peu les maisons décoiffées de leur chaume, et s'établir une ligne d'intérêt local dont les trains, minuscules et lents, font la navette de Corbigny à Nevers. C'était peu de chose en face des forces de résistance, ou simplement d'indifférence, tapies dans les âmes des autochtones. Pour quelques " républicains ", pour quelques " radicaux " qui croyaient naïvement au Progrès annoncé et représenté par une Science dont l'S les éblouissait, combien d'autres, et surtout les femmes, s'en tenaient aux certitudes héréditaires dont le curé demeurait le seul héraut autorisé !*

3. Sa famille. — *Le Samedi 7 Mars* 1903, *Jules Renard écrivait : " Récemment,* l'Indépendance *de " Clamecy me faisait naître à Chaumot. Hier,* le Temps, *" le grave journal de Paris, me présentait à ses lecteurs " comme un Nivernais de Nevers, où j'aurais passé " toute mon enfance. Je réclame poliment, mais je réclame : il le faut. Le silence serait de l'ingratitude " pour mon vrai village, qui est Chitry-les-Mines, près " de Corbigny. Je ne prétends pas que j'y sois né, puisque*

“ *mon acte de naissance, dûment légalisé, affirme que ce*
“ *mince événement arriva à Chalons-sur-Mayenne...,*
“ *mais j'ai le droit de me dire enfant, enfant par le cœur,*
“ *de Chitry-les-Mines, car c'est le pays de mon père, qui*
“ *fut un sage regretté. C'est bien là que sont nées mes*
“ *premières impressions, et c'est jusque-là, et ce n'est pas*
“ *plus loin, que remontent mes plus vieux souvenirs*
“ *d'âge tendre.*” *Sa famille, il est certain qu'elle était une des plus anciennes de Chitry. Ce qu'il a écrit des Lérin, dans* les Cloportes, *s'applique trait pour trait à elle : il n'a pas transposé de la réalité au romanesque.*

Son grand-père avait été “ *un patriarche d'utile conseil, consulté parce qu'il était bon, écouté parce qu'il était honnête et pauvre* ”. *Né, selon toute vraisemblance, sous l'Ancien Régime, jamais il n'était sorti de Chitry, où il vivait dans une chaumière d'une seule pièce, et qu'un incendie détruisit par la suite. Il eut plusieurs enfants. Il mourut avant sa femme, la grand'mère de Jules Renard qui avait conservé d'elle un souvenir très vague. Elle aurait donc trépassé à un âge avancé, une année ou deux avant* 1870.

Un de leurs fils s'appela François. Né paysan, il se dégrossit et, le premier sans doute d'une longue lignée d'ancêtres, il se déracina et devint entrepreneur de travaux publics. Etant, vers 1850, *à Verdun, il fit, dans la région, la connaissance d'Anne Colin qui, à l'accoutumée, vivait chez sa tante à Chaumont, en Haute-Marne. Il avait trente-deux ans, elle, vingt.* “ *Je l'avais prise belle*
“ *fille*”, *dit M. Lepic,* “*avec des cheveux noirs et des ban-*
“ *deaux ondulés. C'était la mode en ce temps-là.*” *Ils eurent une première fille, qui mourut au berceau, une seconde, en* 1859, *qui porta le prénom de la petite défunte : Amélie. En* 1862, *François Renard était à Châlons, dans la Mayenne, canton d'Argentré. C'est,*

comme Chitry, une petite commune rurale, qui avait alors quelque cinq cents habitants. Il y demeurait, étant adjudicataire d'un lot de terrassements du chemin de fer de Laval à Caen. Là, naquit en 1862 *Maurice, qui, devenu conducteur des Ponts et Chaussées, mourut à Paris en* 1900. *Un article de* la Tribune *de Nevers, du* 2 *février* 1900, *signé J. V.* [*Jardé, pharmacien à Corbigny,*] *dit :* " *Jeudi,* 25 *janvier dernier, avait lieu à Chitry-les-* " *Mines... l'enterrement civil de Maurice Renard, at-* " *taché à l'administration centrale des chemins de fer de* " *l'Etat.* "

A Châlons naquit encore, le 22 *février* 1864, *Pierre-Jules Renard. La famille y séjourna peut-être encore un an ou deux. Elle se déplaça ensuite avec son chef, qui, après avoir construit un pont sur la Viette, petite rivière des Deux-Sèvres, rentra définitivement à Chitry, où il acheta la maison qu'on voit décrite surtout dans les* Cloportes, *un peu dans* Poil de Carotte. *Il y mena la vie du bourgeois rural qui ne s'est enrichi que par son travail, fervent de la chasse et de la pêche. Il eut quelques revers de fortune. Jules Renard nous le montre rude, distant, farouche, riant dans sa barbe rousse et grise, disant leur fait à tous, et surtout aux curés, en homme impeccable. M. Lepic, — c'est François Renard que je veux dire, — eut, comme nous tous, ses faiblesses. Il mourut à Chitry le* 19 *juin* 1897.

4. Enfance et lycée. — *Son enfance à Chitry fut celle de* Poil de Carotte. *Il partit avec son frère pour Nevers, où ils entrèrent à l'Institution Saint-Louis, dirigée par M. Rigal,* " *un marchand de soupe qui s'ef-* " *forçait d'attirer les élèves par une nourriture plus soignée* " *que celle du lycée, qui multipliait les promenades agréables* " *pour tous et ne craignait pas d'offrir aux grands quel-*

“ *ques heures de liberté en ville* ”. *Les pensionnaires suivaient les cours du lycée. Dans le discours qu'il prononça, le* 29 *juillet* 1909, *à la distribution des prix de ce même lycée de Nevers, il précise qu'il le retrouve, vingt-huit ans après, au même endroit. C'est donc en* 1880-1881 *qu'il a fait sa rhétorique. Si, comme il est probable, il débuta en septième, c'est en octobre* 1874, *âgé de dix ans, qu'il aurait quitté Chitry, où il revenait avec son frère Maurice trois fois l'an : au premier janvier, à Pâques, pour les grandes vacances.*

5. Les sept premières années de Paris. — *M. Raynaud le connut en octobre* 1881 *au lycée Charlemagne, en rhétorique, venant* “ *du collège de Nevers où il s'était* “ *désigné, par ses succès, à l'attention d'un chef d'Institution parisienne. Ce dernier, pour remonter son in-* “ *dustrie périclitante, s'était avisé de former une pépinière* “ *de choix en raflant l'élite des lauréats de province.* ”

Grâce aux lettres qu'il écrivit à son père, surtout, et, un peu, à son frère, on peut reconstituer sa vie d'étudiant à Paris, et de débutant ès lettres. .

Renard arrive à Paris en octobre 1881, *et va à l'Hôtel Saint-Magloire, rue Jean-Lantier, n*° 8. *Il y prend unc chambre,* “ *au cinquième ou sixième* ”, *pour* 35 *francs par mois. Elle est pitoyable. Le* 30 *juin* 1882 *il mande :* “ *Je ne vois personne. Seul dans Paris.* ” *Le* 6 *octobre :* “ *Je ferai ma philosophie tranquillement. J'y compte.* ” *Le* 4 *novembre il écrit que son professeur lui a dit :* “ *Votre* “ *intelligence est lourde, épaisse, tout* allemande. *Quant* “ *à la valeur littéraire de vos dissertations, n'en parlons* “ *pas. Vous écrivez mal sous tous les rapports. Vous* “ *avez un style de médecin, presque de pharmacien.* ” *Le* 16 *novembre :* “ *Je ne vois d'ailleurs personne.* ” *Le* 8 *décembre, il annonce qu'il a été douzième sur vingt-six,*

en philosophie. Le lendemain, il remarque : " Paris " n'est pas fort gai. "

Que l'essentiel de sa subsistance lui soit assuré par son père, il est facile de deviner que cela ne lui suffit pas. Le 12 *janvier* 1883, *longue lettre où il expose que la vie est incompréhensible. " Tu crois, moi, pas, qu'il est néces- " saire d'avoir un but. On m'a conseillé d'être professeur. " Je ne puis l'être, et je renonce à l'Ecole Normale. " Et ceci, qui démontre que souvent nous évoluons jusqu'à devenir méconnaissables : " Je ne suis pas du tout un " jeune homme posé, mathématique, qui voit tout au " travers d'un prisme régulier, qui n'admet pas les ques- " tions obscures et mystérieuses autour de nous... Il est " plus d'un problème, insoluble qui fait trébucher les plus " confiants. Malheur, selon moi, à qui ne le sait pas ! " Tout n'est pas tiré au cordeau. Il n'y a pas qu'à re- " garder pour voir, qu'à voir pour comprendre. "*

Son diplôme de bachelier ès lettres est daté du 9 *juillet* 1883. *Il écrit, le* 21 *septembre : " Je vais me décider à " travailler un peu chez un avoué. Je cherche également " des leçons à donner... Je ne manque pas de courage, et " je trouve le moyen, en restant toute la journée chez moi, " de ne pas m'ennuyer un seul instant. " D'une autre lettre, non datée, mais qu'on peut situer en* 1884, *il résulte qu'il a vu " hier soir, M. Ordonneau, rédacteur au " *Gaulois. *C'est un homme simple et affable ", mais qui ne lui donne que de vagues indications sur la presse.*

Notons qu'il ne reprend pas que par lettres contact avec Chitry, où il retourne deux ou trois fois l'an, surtout pour les grandes vacances, même écourtées, et que son père vient quelquefois le voir à Paris, son père qui lui assure des mensualités de 150 *francs, avec des suppléments, jusqu'au jour où il ne le pourra plus.*

C'est avant son service militaire qu'il quitte la rue Jean-

Lantier pour aller habiter rue Saint-Placide, nº 47, *puisque c'est de Bourges qu'il demande, en* 1886, *qu'on lui envoie du linge* " *au régiment ou à mon adresse de Paris,* " 47, *rue Saint-Placide.* " *De Bourges, où il est arrivé le* 12 *novembre* 1885, *il écrit à son frère Maurice, en* 1886 *:* " *Je prends la garde cette nuit et demain. Mon* " *voyage à Paris a été désastreux, ou à peu près. L'édi-* " *teur de* Crime de village *a disparu... Je vais en chercher* " *un autre. D'ailleurs, je m'y attendais, mais je pensais* " *que le volume allait paraître avant la fuite du mon-* " *sieur.* " *C'est à tort qu'on a donné comme étant de* 1883 [Almanach littéraire Crès, 1914, pp. 44-47], *une lettre, de quelques mois seulement antérieure, où il fait part à son père de la même mauvaise nouvelle. On y lit, en effet, en P.S. :* " *Je n'ai reçu aucune invitation de Nevers* [*du bureau de recrutement*]. *Si on me refuse de faire mon* " *volontariat à Paris, ce sera complet.* " *Il donne à son père le nom de l'éditeur, Monnier, qui, en septembre, avait accepté son recueil de nouvelles. Par la lettre précédente, adressée à son frère, nous savons qu'il s'agit de* Crime de village. *La lettre à son père a donc été écrite certainement en* 1885, *et très probablement dans les premiers jours d'octobre, car il n'a reçu que le* 29 *septembre avis de l'éditeur Monnier que ses associés se refusaient à publier ce livre.*

De Bourges, il est venu plusieurs fois à Paris en permission. Pour ses douze mois de volontariat, son père a mis 1.200 *francs à sa disposition. A la bourse paternelle et fraternelle, il fit quelques appels supplémentaires, comme il lui était arrivé d'octobre* 1881 *à novembre* 1885. *Il était au* 95ᵉ *d'infanterie. Nommé caporal le* 12 *novembre* 1886, *il fut, à cette même date, envoyé en disponibilité et affecté au* 85ᵉ, *à Cosne.*

Rentré à Paris aussitôt que délivré de la caserne, jus-

qu'au 28 *avril* 1888 *où il se marie ce fut sans doute la période la plus dure de sa vie. En novembre ou décembre* 1886 *il adresse une demande au directeur des Chemins de fer de l'Est. Il se dit âgé de* 22 *ans et libéré du service militaire. Trois mois après, à son père qui, sans doute, s'inquiète de le savoir sans emploi, il écrit que, lorsqu'il est parti de Bourges, on lui a dit : " Vous n'avez qu'à " demander pour entrer à la gare de l'Est : c'est l'affaire " de huit jours. " Il a passé une semaine à chercher ailleurs, puis il s'y est décidé. " Monsieur le directeur de " la Société centrale des Chemins de fer de l'Est " a apostillé sa demande et l'a envoyée au chef de son personnel. Convoqué, il a passé un examen, a été reçu. Il travaillera de neuf heures et demie à cinq heures et demie, et gagnera* 125 *francs par mois. " Pas riche, comme tu vois, mais c'est " du pain." Oui, mais il faut attendre qu'une place soit vacante. Trois mois ont passé, et il désespère. " A vingt- " deux ans être où j'en suis ! Je ne parle à personne de mon " entrée aux chemins de fer. Il me semble qu'il y a un " siècle que je suis revenu à Paris. " Sans doute lui semble-t-il, comme à Frédéric Moreau, que le bonheur mérité par l'excellence de son âme tarde bien à venir.*

D'autres lettres non datées, mais qu'il est facile d'attribuer aux trois premiers mois de l'année 1887, *nous le montrent continuant ses " recherches, dans une sorte de " découragement noir. Je m'accroche à n'importe quoi. " On vient de m'écrire de la Chambre des Députés... qu'un " concours va bientôt avoir lieu, et d'envoyer mes pièces. " A l'Est, toujours rien. J'ai envoyé, pour voir, une " nouvelle très courte à* la Nièvre [*au* Journal de la " Nièvre,] *sous un pseudonyme. Elle n'a pas passé. " Autour de moi, rien ne réussit." Il " inonde les administrations de demandes. " Il s'adresse à M. Turquet, sous-secrétaire d'Etat au ministère des Beaux-Arts. " Lundi "*

il verra le président de la Cour des Comptes, " *Mardi,* " *Sardou, etc. Je cours partout.* " *Un moment, il a même songé à regagner Chitry, si son père réussit l'affaire d'un moulin ; là, il se mettrait à sa disposition. Puis il a réfléchi :* " *Tout vaut mieux que de retourner a Chitry...* " *Je veux aller jusqu'au bout, et tout tenter.* " *Mais le président de la Cour des Comptes, malade, n'a pas répondu. Mais* " *M. Sardou n'a pas voulu me voir. M. Gon-* " *zalès, président de la Société des gens de lettres, m'a* " *tout simplement conseillé de me jeter à l'eau.* " *A la Chambre des Députés, pour être commis de bibliothèque, il faut connaître une langue étrangère. Il a voulu entrer dans une imprimerie : il est trop âgé. Il a pensé à la Préfecture de police, mais il n'y a pas d'examen, et puis,* " *reçu, on attend sept à huit mois et plus. La guigne con-* " *tinue.* " *Il envisage l'enseignement en province ou à l'étranger. Il s'en est fallu de peu qu'il ne devînt secrétaire d'un conseiller municipal :* " *Très belle place. Je suis* " *arrivé trop tard.* " *Il se renseigne à l'Instruction Publique sur les formalités requises pour contracter un engagement pour l'Algérie. Il s'y tiendra. Il n'a plus qu'une chance de rester à Paris : que sa nomination aux chemins de fer de l'Est arrive avant qu'il ait signé. Elle n'arrive pas, mais son désir de voir la plus belle, et la plus proche, de nos colonies, comme on dit, ne devait pas être bien vif, car voici une lettre, non datée, mais que son texte situe, à en-tête commercial :* " Compagnie d'exploitation im-" mobilière et de crédit " *etc., sur quoi l'on a apposé, au timbre mobile :* " Nouvelle raison sociale depuis " le 2 mars 1887 : Société de magasinage et de crédit. " Siège social : rue Vivienne, 11, et rue Colbert, 2. " Paris. " *Renard écrit qu'il y est employé* " *depuis* " *hier matin,* 21 *mars.* " *Il va au bureau à neuf heures. Il est chargé de mettre au net le journal quotidien.* " *Je*

“ *vais chercher à compléter mes cent francs insuffisants.*
“ *Ce sera dur.* ” Le 5 *avril* : “ *Ce travail n'a rien de*
“ *commun avec mes goûts, et un emploi dans les bureaux*
“ *administratifs du* Temps *ferait bien mieux mon af-*
“ *faire.* ” *Le* 8, *il aura à payer* 75 *francs de loyer. Nouvel appel à la bourse paternelle ; antérieurement, il en fait de* 100, *voire de* 200 *francs. Le* 24 *juin, rien de nouveau pour le* Temps. *En juillet, sans doute dans les premiers jours :*
“ *Je savais, depuis un mois, que le* 1er *juillet je me trou-*
“ *verais sans emploi... Je pourrais t'expliquer de bien*
“ *des façons mon départ des Magasins généraux, mais*
“ *je crois que la vraie raison a été le désir que le directeur*
“ *avait de me remplacer par un malheureux père de famille*
“ *qu'il connaissait particulièrement.* ” *Comme il vient à propos, ce* “ *malheureux père de famille* ” ! *Comme on devine que Renard, dans ces bureaux, estime qu'il n'est pas à sa place ! Mais, d'autre part, il a affaire à un autre* “ *père de famille* ”, *qui n'est pas, à proprement parler,* “ *malheureux* ” *mais qui ne peut plus l'entretenir à ne rien faire, et qu'il s'agit de ménager. Je ne lui dirai donc pas que, de ces Magasins généraux, je suis parti de mon plein gré. L'idée pourra lui venir que, si j'avais été un employé modèle, on ne m'aurait pas remplacé par le* “ *malheureux père de famille* ”, *mais j'aurai pris les devants, et ce ne sera point chez lui, malgré tout, une certitude qu'on m'ait remercié, ou que je sois parti de moi-même, dégoûté.*

Il est donc sur le pavé ? Non point, car M. Lion l'attache à sa maison pour la modeste somme de cent francs par mois. Il note, le 6 *juillet :*

“ *J'ai aujourd'hui cent francs par mois pour aller*
“ *tous les deux jours au bureau demander quelque chose*
“ *à faire, et il n'y a jamais rien à faire.* ” *Il jouit donc d'une certaine liberté. Son protecteur le présente* “ *à*

“ *M. Maret, du* Radical ” *avec qui il prend le café chez Brébant.* “ *M. Maret a été ce qu'il devait être, me voyant* “ *pour la première fois. Il va peut-être me donner quel-* “ *ques petits travaux à faire, étant membre, et même* “ *rapporteur, je crois, de la Commission des Beaux-* “ *Arts : il trouvera là de quoi m'occuper un peu.* ” *Et rien de cela ne peut faire mauvaise impression sur le papa qui vit, là-bas, à Chitry : noms de journalistes, titres de journaux et de commissions officielles... Du moins Jules Renard le croit-il. Mais on s'imagine fort bien M. Lepic haussant les épaules à l'idée que son fils cadet perd son temps à d'inutiles palabres.*

Mais voici que M. Lion retire du lycée ses trois fils pour les lui confier trois heures par jour, de neuf heures du matin à midi. Pour 175 *francs par mois, Renard aura leur éducation complète à diriger.* “ *Il n'est plus question* “ *de la Tunisie, naturellement.* ” *Tunisie ou Algérie... Le* 24 *juillet, il fait savoir à son père que M. Lion est allé voir M. Maret, dont les intentions restent les mêmes, mais qui,* “ *par malheur, n'a rien à me donner pour* “ *l'instant.* ” *Peu importe, en somme, puisque Renard a annoncé à M. Lion qu'à partir de la fin de ce même mois il ne sera plus à sa charge. Le* 3 *août, il ira aux bains de mer, à Barfleur, pour une vingtaine de jours,* “ *voyage* “ *complet payé.* ” *Et voilà encore qui ne peut que tranquilliser le papa, à Chitry.*

Nous le retrouvons à Paris, avec cette lettre du 3 *janvier* 1888 *:* “ *Il m'a fallu, ces derniers temps, regarder* “ *jusqu'à l'achat d'un timbre. Je n'exagère pas. Le mois* “ *de décembre a été spécialement dur.* ” *Il fait quelques travaux pour quelqu'un qui s'occupe d'une affaire, pas encore lancée, en Tunisie. Est-il donc destiné à retrouver toujours ce protectorat à l'horizon de sa vie ? Il a à moitié achevé un roman que Mme Lion lui promet de présenter.*

Il demande à son père de feuilleter la collection de la Nièvre républicaine *et de " trier les numéros qui contiennent des " lettres écrites en patois, morvandiau ou autre : ils me " seraient d'une grande utilité... Je pense avoir terminé " mon roman d'ici à deux mois au plus tard. "*

C'est une des très rares fois où il parle, à son père, de sa vie littéraire, du moins touchant ce qu'il écrit. Quant aux relations qu'il se crée et qu'il cultive en tant que débutant ès lettres, il n'en parle jamais. Qu'y comprendrait-on, à Chitry ? Passe encore de dire qu'il a vu des journalistes comme Ordonneau et Maret, de parler du Gaulois, *du* Radical *et du* Temps : *entre les années* 80 *et* 90, *le journaliste est encore une espèce de demi-dieu pour les petites gens de province. Mais Renard ne mande point à son père qu'il va au dîner des* Bas-bleus *fondé par Jeanne Thilda, (Mme Stevens), où il rencontre Mistral, Arsène Houssaye et Mendès, qu'il va chez Jeanne Thilda elle-même " dans son coquet appartement de la rue Blanche ", chez le peintre de Gastines " dans son élégant hôtel de la rue " de Vintimille ", chez Mme Mary Summer, à une fête en plein air où " une toute gracieuse pensionnaire de la " Comédie Française, Mme Daniele Davyle, récite d'une " façon exquise un poème inédit,* les Roses, *de M. Jules " Renard. " Mme Davyle n'eût sans doute pas récité ces autres vers qu'il dit lui-même aux Zutistes et aux Hydropathes, et qu'on trouve inconvenants. Il parle encore bien moins de son éducation sentimentale ; mais tout cela se traduit par des appels à la bourse paternelle, qui refuse rarement de s'ouvrir.*

Mais voici le protectorat qui réapparaît : " M. Lion " m'a parlé de m'envoyer en Tunisie. C'est encore très " vague. " Il ne devait point traverser la Méditerranée, car il écrit le 18 *février* 1888 *: " Je t'avais parlé, un " peu en l'air, d'un mariage possible. J'ai fait ma de-*

“ *mande hier*, 17 *février.* ” *Le* 1er *mars*, *il habite* à l'Hôtel des Etrangers, *rue Tronchet*, *n*o 24, *non loin de sa fiancée qui habite rue du* Rocher, *n*o 44. *Le mariage a lieu le* 28 *avril. Le* 20 *mai*, *les jeunes époux partent pour Barfleur.*

Cette même année il revint passer, *avec sa jeune femme*, *un mois d'été à Chitry*, *puis l'hiver*, *où son fils naquit le* 2 *février* 1889. *C'est à lui et à sa sœur*, *née le* 22 *mars* 1892, *qu'est dédié* Poil de Carotte : “ *A Fantec et Baïe.* ”

6. Sa vie en Nivernais. — *De* 1889 à 1894, *sans être un absolu déraciné*, *tout en ayant gardé avec son pays d'origine de nombreux liens*, *ne fût-ce que de souvenir*, *il a vécu surtout à Paris*, *et en humoriste quasi professionnel. C'est le* 1er *octobre* 1894 *qu'il note :* “ *Faire pour mon* “ *village ce que Sainte-Beuve a fait pour Chateaubriand* “ *et son temps... Mémoire*, *apporte-moi mon pays*, “ *mets-le là sur la table. L'ennui*, *c'est qu'avant de* “ *se souvenir d'un pays il faut le voir*, *mettre les pieds* “ *dans sa boue.* ” *Le* 4 *février* 1895, *il imagine qu'il se fait nommer maire de Chitry et que*, *s'il pouvait faire consciencieusement de la politique*, *il ne s'en priverait pas. Enfin*, *en janvier* 1899, *il note qu'il voudrait* “ *être la* “ *résultante de son village.* ” *Il ajoute :* “ *Je suis né maire de village.* ” *Il avait trente-cinq ans lorsqu'il s'est découvert.*

Mais, *dès* 1895, *il avait loué*, *sur le territoire de la commune de Chaumot*, *une maison qu'avait jadis habitée un curé*, *et qu'il baptisa*, *sans le secours de celui-ci*, la Gloriette. *Désormais*, *chaque année il y vivra de mai*, *parfois d'avril*, *à octobre. Il y viendra même passer quelques jours en hiver*, *ne fût-ce que pour être témoin de l'assassinat traditionnel du cochon.*

De 1886 *à* 1896, *il avait publié quatorze œuvres différentes et collaboré à de nombreux journaux et revues de Paris. Il était à peu près totalement ignoré tant à Chitry et à Chaumot que dans le département de la Nièvre. Croit-on que je proteste ? Il s'en faut de tout. Je constate. A chacun son métier. Comme si la campagne et la province avaient le monopole de l'indifférence à la littérature !*

Cependant, Renard avait collaboré à la presse locale, puisqu'il écrivait à Louis Paillard, le 16 *décembre* 1898 *:* " *Je me rappelle avoir donné mes premiers articles à un* " *journal de Nevers dont j'ai oublié le titre. Ils étaient* " *bien mauvais, je pense,* mais ils n'étaient pas payés. " *Probables débuts d'élève de seconde ou de rhétorique.*

Peu à peu, il prend contact avec son département.

De 1898, *où il fit, à l'école primaire de Chitry, une causerie sur Michelet, à l'occasion de son centenaire, au jeudi* 29 *juillet* 1909 *où il prononça un grand discours à la distribution des prix du lycée de Nevers, on peut le suivre dans la Nièvre, où il fait causeries ou conférences sur Molière à Corbigny et à Cosne, sur Hugo à Chaumot, sur le Rire à Clamecy, sur le Théâtre à Nevers, prononçant un autre grand discours à Clamecy, le* 17 *septembre* 1905, *lors de l'inauguration du buste de Claude Tillier.*

Il s'intéresse à l'instruction primaire, devient délégué cantonal aux écoles de Chaumot, Chitry et Marigny-sur-Yonne. Il préside ou assiste à des distributions de prix à Châtillon-en-Bazois, Corbigny, à des examens de certificats d'études à Lormes, Tannay, Saint-Saulge.

Il s'intéresse à la politique locale. Conseiller municipal de Chaumot depuis le 6 *mai* 1900, *le* 15 *mai* 1904 *il est nommé maire de Chitry et le restera jusqu'à sa mort. Il fait partie du Comité républicain du canton de Corbigny. Il collabore, avec quelques interruptions, à l'*Echo

de Clamecy, *journal hebdomadaire, du* 19 *octobre* 1901 *au* 28 *août* 1904.

Pour son plaisir, il explore, d'année en année, la plus grande partie de la Nièvre, le Morvan surtout, qui l'attire davantage.

Il aimait Nevers. On s'en rend compte à lire la Bigote *et son discours du* 29 *juillet* 1909. *Au début de la Conférence qu'il fit à Clamecy le* 15 *février* 1903, *il a parlé de* " *cette Venise nivernaise qui a pour gondoles des* " *trains de bois. Elle n'est qu'à une trentaine de kilo-* " *mètres du village où j'ai passé mon enfance. Elle se* " *trouve dans le rayonnement normal de ce coin de ma* " *petite patrie, et, chaque fois que je vais de Paris à mon* " *village, brusquement, à la gare de Clamecy, j'éprouve* " *une émotion singulière et inévitable : je renifle une* " *bonne odeur inconnue que chacun reconnaît, quoiqu'elle* " *n'ait pas de nom, et dont on dit simplement que c'est* " *l'odeur du pays.* " *Le* 8 *août* 1909 *il perd sa mère. La maison qu'elle habitait, et où il avait vécu son enfance, devient libre. Pour s'y installer, à Chitry, il quittera la Gloriette et Chaumot. Il m'écrit, le* 4 *septembre :* " *Vous* " *le voyez : depuis près d'un mois je ne fais rien, et je* " *rêvasse. Peut-être ne sais-je plus écrire. Pour m'y* " *remettre, je regarde les couvreurs réparer le toit de la* " *vieille maison que j'habiterai l'an prochain.* " *Vanité des projets que nous formons ! Il ne l'habita point.*

7. Sa vie à Paris. — *Elle fut tout autant dénuée de complications extérieures, en quoi elle ressemble à celle de la plupart des écrivains contemporains, et qui ne s'en plaignent pas, même lorsque, pour attester un génie qui s'obstine à les déserter, ils prétendent qu'il suffit d'avoir des inquiétudes d'argent pour égaler Balzac, de cœur pour dépasser Musset, des deux à la fois,*

pour faire la nique à Baudelaire et à Verlaine réunis.

Comme tous les débutants de valeur, il collabora à de nombreuses petites revues, à une date où le symbolisme, du nid des vulgarités, prenait son dédaigneux essor. Il fut un des onze fondateurs du Mercure de France.

Il n'a pas de relations que parmi les groupes d'avant-garde. On le voit chez Alphonse Daudet, chez Jean Richepin. S'il continue de collaborer au Mercure, *les " grands journaux " s'ouvrent à lui. Le théâtre l'attire. Il devient l'ami d'illustres actrices et acteurs : Marthe Brandès et Lucien Guitry, et d'auteurs dramatiques que guette la célébrité : Rostand, Tristan Bernard. Il a un pied sur la rive gauche, un sur la rive droite où, bientôt, il aura les deux, mais sans devenir " homme du boulevard. "*

Il publie des livres. Il fait même jouer de courtes pièces. Il va jusqu'à devenir critique dramatique. Entre temps, quelques voyages dans le département de la Manche, dans les Vosges, à Nice et aux environs, dans les Pyrénées. Le couronnement de sa carrière, ce fut, à la date du 31 *octobre* 1907, *son élection à l'Académie Goncourt où il remplaça Huysmans.*

La famille qu'il s'était créée ne lui valut qu'affection et tranquillité. " Dans le dur métier des Lettres," a-t-il dit, " ce qui rend le plus souvent nos confrères malheureux, " c'est leur femme, la femme qui a des appétits de luxe " et de vanité incroyables, la femme qui harcèle son mari " et lui rappelle qu'un tel gagne tant par an, qu'un tel " réussit... Pour moi, au contraire, ma femme trouve " que je travaille trop. " Ernest Raynaud a décrit l'intérieur, tout de paix et d'intimité, du jeune ménage. Quand les enfants eurent grandi, rien n'en fut modifié.

A ses débuts, et plus tard encore, il fut " un sportif ". Alfred Vallette écrivait : " C'est un escrimeur quoti-

“ *dien d'une force dont il espère ne pas se servir* “ *pour* “ *de bon* ”... *Notre* Homme d'Aujourd'hui *est un* “ *bicycliste fréquent, contempteur du cheval de chair, et* “ *suffisamment excité par le cheval de fer pour avoir suivi* “ *presque toute la course Terront-Corré... Jules Renard* “ *est encore un chasseur et un pêcheur à la ligne émérite.* ”

A dix-sept ans, c'était “ *un grand garçon roux, solide,* “ *au front bombé, à la physionomie originale et fine, aux* “ *yeux aigus, mais taciturne et peu enclin aux confidences.* ” *En* 1884 *on écrit de lui :* “ *C'est un jeune homme bizarre,* “ *point beau, blond à l'exagération, avec un crâne de* “ *mathématicien, des yeux enfoncés, une bouche mali-* “ *cieuse, et un accent du Nord peu agréable.* ” *Accent du Centre eût été plus exact. En* 1892, *M. d'Esparbès le voyait comme il suit :* “ *Dès l'abord, l'air d'un mon-* “ *sieur pincé qui a bu du verjus et qui se défie. Cause peu,* “ *écoute par l'œil qui semble même perdu sous les pau-* “ *pières, dilaté comme certains yeux de reptiles. Une* “ *barbe maigre et dure, d'un or mat, allongée en langue* “ *d'aspic, un front bombé dont la boursouflure puissante* “ *écrase l'arcade sourcilière.* ” *Tel il resta.*

8. Sa mort. — *Dès le commencement de l'année* 1910 *il ressentit les atteintes décisives d'une artério-sclérose qui ne devait pas lui pardonner. Il mourut dans la nuit du samedi* 21 *au dimanche* 22 *mai de cette même année. L'après-midi du lundi il partit pour Chitry, comme il avait fait tant de fois, mais dans un cercueil. De la gare de Lyon, le train de dix heures et demie du soir l'emporta. Le mardi* 24, *à huit heures, le corbillard l'emmena de Corbigny à Chitry. C'était une matinée de clair soleil. A mesure que nous nous rapprochions du bourg, des femmes en caracos et bonnets noirs se joignaient au mince cortège. Les enfants de l'école l'attendaient à l'endroit où, quarante ans aupa-*

ravant, il jouait peut-être, ou rêvait, ce même jour, à cette même heure. On s'en fut directement au cimetière où l'attendaient son père depuis vingt-quatre ans, son frère depuis onze ans, sa mère depuis neuf mois seulement. A neuf heures un quart tout était terminé.

Deux ans après, en mars 1912, un comité se forma à Clamecy pour l'érection, à sa mémoire, d'un monument à Chitry, dont le conseil municipal, réuni le 24 mars, décida à l'unanimité, d' "offrir gratuitement au Comité, pour " l'érection d'un monument à son ancien et regretté maire " Jules Renard, l'emplacement nécessaire pour l'installa- " tion dudit monument." Les souscriptions vinrent, nombreuses. L'inauguration en fut faite, le dimanche 5 octobre 1913, sous la présidence de M. Alfred Massé, d'origine nivernaise, alors ministre du Commerce. La musique du 13e d'infanterie, venue de Nevers, et la fanfare de Corbigny prêtèrent leur concours. Réceptions officielles et banquet eurent lieu à Corbigny. A trois heures, le cortège ministériel partit pour Chitry, par petit train spécial. Le monument est situé près de l'église, côté de l'Evangile. Des discours furent prononcés, à Corbigny, à la fin du banquet, par M. André Renard, député, à Chitry par MM. Maurice Leblond, J. H. Rosny aîné, Robert de Flers, Alfred Athis qui lut un message de Tristan Bernard, Maurice Mignon et Alfred Massé.

Dix-sept ans avaient passé depuis qu'il était revenu se fixer au pays ancestral pour une partie du printemps et pour l'été, et trois ans depuis qu'il avait pris place au cimetière de Chitry, près de l'Yonne bordée de hauts peupliers. Ses obsèques, il s'en fallait qu'elles eussent donné lieu à pareil concours : ni ministre, ni même députation départementale.

Il a aujourd'hui sa rue à Clamecy,[1] non loin des bords

[1] Proposé à la ville par Maurice Mignon

agréables de l'Yonne, et sa rue à Nevers, trop près de l'horrible caserne Pittié.

9. L'influence du milieu originel. — *La vie intellectuelle, et surtout la vie littéraire avec ses multiples exigences, a été, par les siècles, de telle sorte modelée en France que la plupart des écrivains, même en formation, sont sollicités par Paris. C'est la règle, et qui implique des exceptions, mais en infime quantité. Renard ne s'y déroba point. C'est à Paris seulement que son talent fleurit et s'épanouit, mais les racines en étaient en Nivernais.*

Nous avons l'honneur de posséder un certain stock de présomptueux ignorants qui s'imaginent qu'en matière d'art il est légitime de prononcer le mot " régionalisme ". Ils n'ont pas eu le temps de songer à ceci : que le monde soit la représentation de l'artiste. On pourrait légitimement imaginer Renard, né à Chitry en Nivernais, et transplanté à l'âge de quinze ans en Bretagne ou en Provence, conquis par l'une ou par l'autre, et décrivant Provençaux ou Bretons avec les sentiments particuliers à un Nivernais. Le XVIIe *siècle ne se préoccupa point de savoir si Bossuet était Bourguignon, ni, La Fontaine, Champenois. Je ne songe point à leur égaler Renard. Mais je dis qu'il fut Nivernais comme ils furent, l'un, Bourguignon, l'autre, Champenois.*

Des quatre arrondissements de la Nièvre, celui de Clamecy est certainement le plus modéré du point de vue politique, a-t-on dit. En revanche, un de ses sous-préfets écrivait, il y a trois quarts de siècle : " Terre d'indé- " pendance et d'insurrection. " De cette apparente contradiction, il semble difficile de dégager une vérité objective. Il est évident que, plus agricole qu'industriel, et " classe rurale " étant synonyme d'attachement à la tradition,

l'on pourrait tenir Clamecy et ses cantons pour peu favorables aux idées révolutionnaires, c'est-à-dire aux idées de justice et d'égalité à tout prix, et même à l'idée de fraternité, qui ne peut s'incruster que dans des cœurs puérils. Ce serait oublier les flotteurs de Clamecy, corporation frondeuse et peu disposée à s'en laisser conter. Du commencement du XVIIIe *siècle au milieu du* XIXe *elle fit grève, avant la lettre, une dizaine de fois, et ce furent de véritables insurrections où la force armée dut intervenir.*

Le même sous-préfet a parlé de " cette race clame-" cycoise enclavée entre la Bourgogne, le Morvan et le Ni-" vernais proprement dit, race vigoureuse, composée en " majorité d'ouvriers flotteurs dont le caractère indé-" pendant, le tempérament impressionnable, l'esprit caus-" tique, s'allient à un réel bon sens. Les enfants, associés " dès l'âge le plus tendre aux pénibles travaux de leurs " pères, entendent et répètent leurs lazzis qui portent, " avec une vivacité d'esprit et une légèreté d'expressions " toutes locales, sur les choses les plus respectables et les plus " sacrées." Ce sont de leurs ancêtres, et pas si lointains, qu'on vit, dès les premières émeutes de 1789, *se répandre dans Paris, ces " horribles tireurs de bois flotté " selon Restif de la Bretonne, débardeurs et conducteurs de trains, nourris dans les forêts de la Nièvre et de l'Yonne, vrais sauvages habitués à manier le croc et la hache, et qui prenent part, avec leurs femmes, aux massacres de septembre.*

En décembre 1851, *la protestation contre le Coup d'Etat y fut plus violente qu'ailleurs. Tout cet esprit frondeur et révolutionnaire, à base de rationalisme, a trouvé sa meilleure expression* locale *dans l'œuvre de Claude Tillier, originaire de Clamecy, où il mourut. Instituteur pauvre, de la société il ne voyait et n'aimait que le peuple. Pitoyable position en face de la vie multiforme ! Il croyait au progrès déterminé par les idées de*

liberté, d'égalité et de fraternité. Il croyait en Dieu et en Jésus-Christ, en tant que " réformateur social ".

Il est possible que, jusqu'en l'année 1905 *où il le lut pour préparer son discours, Renard ait peu pratiqué Tillier. L'eût-il même connu à fond qu'il se serait gardé de le répéter. Toute sa vie, il tint par-dessus tout à n'être que lui-même. Eh ! bien, il y a, dans ses* Mots d'écrit *surtout, et dans tels autres passages de son œuvre, à propos de Dieu, du Christ et des pauvres, de frappants points de contact entre Tillier et lui, sans qu'il soit jamais tombé, à ce propos, dans une déclamation désuète et superflue. Qu'en conclure, sinon que le tempérament de Renard, originaire de Chitry, se rapprochait du tempérament de Tillier, originaire de Clamecy, et qu'un souffle, parti de l'humble capitale des vaux d'Yonne, avait atteint jusqu'aux bourgs les plus lointains de cette petite région ?*

Sa famille, c'est son grand-père, c'est son père tels que j'ai dit qu'il nous les présente en les idéalisant, du moins son père qu'il avait très bien connu. Il " exigeait des autres une " droiture absolue, n'admettant aucune faiblesse, offrant " aux mensonges indispensables aussi peu de prise qu'un " rocher à pic à des ongles d'enfant. Il allait à la Justice " par le plus court, aussi par le plus étroit. Condamnant " également le péché mignon et la faute grave, il rai- " sonnait sans indulgence. Naturellement sensible, il " considérait la douceur comme une faute et le pardon " comme une lâcheté. " Oublions l'original pour ne considérer que le portrait sensiblement retouché. Quand Jules Renard nous dit encore de François Renard, son père, qu'il " croyait en Dieu ", à travers Tillier nous rejoignons J.-J. Rousseau et ses portraits à la Plutarque. Mais rendons à Renard cette justice qu'il ne nous a point fait prendre l'Helvétie pour une lanterne. Qu'il les tienne de son père ou de Tillier, ou qu'il ne les doive qu'à lui-

même, les trois dominantes de Renard, originaire de Chitry, sont la sympathie pour les pauvres, la foi en la République (dès 1870 Tillier eût été républicain), et le mépris pour le prêtre qui reste trop en-deçà de l'idéal qu'il propose à autrui. Mais ne le prenons pas pour un fanatique intégral. Sa pitié, clairvoyante, note, des malheureux, les faiblesses et les tares. Il ne pense pas que, de la République, tout soit parfait, et il sait qu'un des curés de Chitry, qui tâcha d'être un saint, est mort à la peine dans le dénuement le plus affreux.

Mais il semble que ce soit surtout de son père, dans l'absolu, qu'il ait hérité ce sentiment de la Justice dont il ne se défit pas. A ceux qui le lui reprochèrent après sa mort, il avait répondu par anticipation : " Depuis quelque " temps, certains hommes de lettres sont d'une vertu " farouche en politique. Il ne paraît pas encore qu'ils " souffrent de leurs mœurs littéraires. La vie privée d'un " autre ne nous regarde pas ! Pourquoi ? Ce monsieur " nous fait de la morale : voyons d'abord si ce n'est pas " une fripouille. "

Il pensait — et c'est d'une si criante évidence que je m'excuse d'y insister, — que, tant que les écrivains n'auront pas cessé d'être des hommes, ils n'auront absolument aucun droit à invectiver contre autrui. A juste titre il avait en horreur ces hérauts du catholicisme qui recommandent à autrui des dogmes dont eux-mêmes font fi, des vertus dont ils font litière, des observances dont ils se libèrent. Il connaissait leurs mœurs. Pour son bonheur, il ignora la race exécrable de ces mystiques qui ne rougissent pas de ne se point guérir des multiples tares qu'ils s'effraient de découvrir en autrui, tas de Pharisiens qu'il faudrait chasser du Temple où ils n'apportent que le suint de leur orgueil. Et tout cela qui, à tout prendre, est normal chez quiconque ne s'établit pas directeur de cons-

ciences pour en battre monnaie, l'écœurait chez tels de ses contemporains trop habiles à mettre en pratique la maxime populaire : " Fais ce que je dis, ne fais pas ce que je fais ", à quoi l'on pourrait ajouter : " Et, surtout, ne dis pas ce que je fais. " A quoi bon le dire ! Personne, jamais, ne tuera Tartuffe.

Républicain fervent, il se disait socialiste. Admirateur de Hugo, il l'était aussi de Jaurès, non seulement pour ses images romantiques, mais pour ses idées qui ne l'étaient pas moins. Parce qu'elles l'émouvaient, il les trouvait justes et bienfaisantes.

II

Son œuvre

1. Ses quatre manières. — *Littérairement, Jules Renard a eu quatre manières. Entre elles, cependant, pas de cloison étanche. Elles se compénètrent au point que la première est en communion intime avec la dernière, qu'il y a, dans la troisième, des survivances de la précédente et, dans celle-ci, non seulement des promesses, mais des réalisations de celle-là. Il écrivait, à la date de mai* 1899 *:*
" *Nous sommes tout dans notre premier livre, et nous ne*
" *faisons plus tard qu'arracher nos défauts et cultiver*
" *nos qualités, quand nous le faisons. L'avenir ne peut*
" *être qu'un perfectionnement. On n'est plein que de pro-*
" *messes déjà tenues. Il ne faut pas compter sur des choses*
" *nouvelles. Il y a les conteurs et les écrivains. On conte*
" *ce qu'on veut, on n'écrit pas ce qu'on veut : on n'écrit*
" *que soi-même.* " *Il reste que, dans sa vie d'écrivain, on peut indiquer, comme points de repère de son évolution,*

les Cloportes, l'Ecornifleur, Poil de Carotte, Nos frères farouches.

De son " village ", littérairement il était parti en sabots avant que de chausser les bottines de l'écornifleur, éculées pour un bottier, mais artistes pour un écrivain. La courbe décrite par le développement de son talent n'a servi qu'à le ramener à son point de départ, et le " village " de Nos frères farouches *est bien celui des* Cloportes. *A l'instar d'un de ses personnages, qui n'est autre que son père se déracinant pour vingt ou trente années, " à quelque " distance du village, par-dessus la haie du petit pré ", il avait jeté ses sabots " comme un adieu ". Pour lui comme pour son père, ce n'était qu'un au revoir. Quelques années plus tard, il les retrouva. Au cours des huit nouvelles dont se compose* Crime de village *aussi bien que dans* les Cloportes, *plus d'un passage fait pressentir l'écrivain qu'il sera plus tard.*

Après quoi il devint homme de lettres et Parisien avec orgueil, je serais tenté de dire : avec frénésie. Il le fut au point de se faire gloire de ne pouvoir comprendre les paysans qu'avec l'aide de Balzac, lui qui, pourtant, venait d'écrire Crime de village *et* les Cloportes. *Que l'écornifleur emporte aussi dans sa valise* la Mer, *de Michelet, et* la Mer, *de Richepin, on se l'explique : nos petits pays sont loin du littoral de la Manche, et c'est dans l'Yonne, qui n'est encore que petite rivière à Chitry, que se baigne Poil de Carotte. Mais, sur les paysans, le jeune romancier des* Cloportes *avait son siège fait. Quoi qu'il en soit, ce fut l'époque où, frénétiquement, il démonta paysages terrestres et marins comme joujoux dont il ne voulait voir que l'artifice et le truquage, l'époque où il scrutait à la loupe visages et âmes pour y découvrir la tare imperceptible qui, mille fois grossie, de paille devînt poutre, l'époque où, sur une main de femme à la peau fine, il voyait " des*

“ *ornières profondes, des grains pareils aux pierres de* “ *la route, des veines navigables, des poils oubliés comme* “ *de mauvaises herbes, de sombres taches ici, là un point* “ *qui bouge, une petite bête, sans doute, et partout des* “ *horreurs* ”, *l'époque où, pas plus que cette main, un seul sentiment ne résistait à son regard trop attentif, et où il trouvait partout, quelquefois des horreurs, le plus souvent des mobiles à qui leur bassesse confère un parfait ridicule. On dirait qu'il a piétiné l'herbe des champs et l'âme humaine, ivre moins d'une rage de destruction que de la faculté qu'il s'était découverte de tout déformer pour reconstruire un mince univers peuplé d'homuncules et d'animaux qui ne seraient que des animalcules. Ce fut l'époque de* Sourires pincés, *de* l'Ecornifleur, *de* Coquecigrues, *de* la Lanterne sourde, *de* la Maîtresse, *du premier* Vigneron dans sa vigne, *et, en partie, des* Histoires naturelles *et de* Poil de Carotte, *puisqu'ici il voit les lapins* “ *les oreilles sur l'oreille, le nez en l'air, les pattes* “ *de devant raides comme s'ils allaient jouer du tambour* ”, *et, là,* “ *les pattes écartées comme pour une réclame d'ar-* “ *murier* ”. *C'est que, devant l'image littéraire toute faite aussi bien que devant les grands sentiments prétendus, en un mot : devant le lieu commun, il avait gardé, de son enfance, l'instinctif mouvement de recul de Poil de Carotte mis en présence de Mme Lepic.*

Cela ne dura point. Il vendit “ *la camelote des com-* “ *paraisons* ” *qui surchargeait sa mémoire et, désormais, regarda tout d'un œil net et clair sur la rétine duquel on eût dit que pas une image déformatrice n'avait laissé trace. Le pittoresque qu'il avait cherché dans la littérature, il le trouva s'étalant au grand jour, et à sa porte. Ce fut l'époque du second* Vigneron dans sa vigne, *des meilleures* Histoires naturelles, *des* Bucoliques *et des* Comédies. *Il consentit que l'homme fût capable d'être*

ému et de souffrir. A la nature, il reconnut le droit d'être naturelle. A l'accent dont il en parle, on devine qu'il aime l'humble grillon, et il ne nous cache point sa sympathie pour la " famille d'arbres ".

Il n'était pas encore satisfait. " Défiez-vous " m'écrivait-il, " du mot de la fin. Il faut qu'une page soit belle " pour elle-même, et non pour la surprise des dernières " lignes. D'ailleurs, il faut que les dernières lignes soient " aussi belles que les premières. " Il s'inquiétait aussi d'avoir, en arrangeant ses observations pour les disposer dans le cadre d'un conte, montré la réalité différente de ce qu'il l'avait surprise dans ses palpitations originelles : n'avait-il pas trop lustré les plumes de l'oiseau trouvé au nid ? Désormais, il ne sera plus chasseur d'images, sinon — que l'on me permette ce mot, qui n'est pas " de la fin ", — pour les chasser de ses livres. Il n'y aura plus la surprise des dernières lignes, ni le cadre imposé du conte. A la vérité, tels passages des Philippe, *du* Vigneron *et des* Bucoliques *annonçaient* Nos frères farouches : *ici, l'intention de netteté et de sobriété est plus évident encore, et plus absolu le dépouillement de toute littérature. Il n'y a plus de mots à effet, parce que tous sont destinés à porter. En de brefs paragraphes la physionomie des personnages est fixée, trait par trait, de façon précise, rude, et belle.*

2. Ce qu'il n'est pas. — *Quelque paradoxale qu'en puisse paraître l'affirmation, Renard n'est pas un écrivain " pour anthologie ", du moins pour un de ces recueils destinés aux enfants de l'école primaire, ni même aux élèves des lycées. Qu'il y figure en réalité, peu m'importe. Les uns et les autres sont frappés, d'instinct, par la grandiloquence d'un poète, d'un romancier, d'un historien, qui chante, embellit, décrit des événements et des héros dont les dates et les noms sont connus de tous. Le " petit gars*

de l'école " et le " potache " sont touchés beaucoup moins par le récit que par le fait, et par la forme que par le fond ; et la plupart des hommes, sur ce point comme sur tant d'autres, restent petits gars de l'école et potaches. J'ajouterai qu'ils jugent de l'excellence de l'écrivain d'après l'importance — cependant très relative, — du sujet. Or, jamais Renard n'a traité de sujets réputés grands. Ses pages les plus parfaites, parce que dépouillées de toute littérature à effet, ne provoquent point, chez ses lecteurs inavertis, ce frémissement que déclenche en eux la description, par exemple, de belliqueux et répugnants massacres à quoi s'attache la puérile idée de gloire. Ou bien, s'ils comprennent, ce ne sera qu'à rebours : ils riront de Poil de Carotte. Ecrivain d'anthologie, Renard ne peut l'être vraiment que pour ceux qui sont familiarisés de longue date avec son œuvre aussi bien qu'avec ses intentions.

Classique, il ne l'est point davantage au sens vulgarisé du mot. Classique, je crois bien qu'il ne le sera jamais pour ceux des professeurs qui gardent l'esprit de leur caste, et quantité d'hommes sont professeurs virtuels, comme ils restent petits gars de l'école et potaches. Du point de vue des professeurs authentiques, il faut reconnaître qu'ils n'ont pas tout à fait tort ; je ne le reconnais, d'ailleurs, que pour autant qu'ils seraient capables de reconnaître eux-mêmes que le classicisme n'a pas tout dit. Les observations de Renard n'ont ni la généralité, ni la profondeur qu'on s'accorde à trouver chez les grands psychologues des siècles précédents. Classique, il ne peut l'être qu'à sa manière, qui lui appartient en toute propriété, puisqu'il l'a créée quasi de toutes pièces. Plutôt que de reprendre à son compte des notations tombées dans le domaine du lieu commun, il a fait table rase. Il aurait pu dire, modifiant le mot de Descartes : " Je vois de mes yeux : donc je " suis ". Ainsi a-t-il pu voir ce qu'on n'avait pas vu

avant lui. Il l'a dit de façon si neuve, d'abord, ensuite si précise, qu'il est devenu classique, mais d'une espèce rare, et pas encore cataloguée officiellement en haut-lieu universitaire.

Symboliste ? Immédiatement sourient les symbolistes intégraux qui l'ont accepté parmi eux un peu à leur corps défendant, parce qu'insuffisamment " esthète " et " cérébral ". Et, pourtant, Gourmont écrivait : " Symbolisme, cela peut vouloir dire individualisme en littérature, liberté de l'art, abandon des formules enseignées, tendances vers ce qui est nouveau, étrange, et même bizarre,... tendance à ne prendre dans la vie que le détail caractéristique, à ne prêter attention qu'à l'acte par lequel un homme se distingue d'un autre homme ". Nous sommes aux antipodes du classicisme consacré, et ce serait la définition même du talent de Renard si le symbolisme ne s'était affirmé surtout dans la poésie ; mais il pourrait être attrayant de soutenir, du point de vue même de Gourmont, que Renard ait été un des tout premiers représentants du groupe symboliste dans la nouvelle, dans le poème en prose et dans le roman. Coquecigrues, la Lanterne Sourde, *les* Histoires naturelles *en assènent de nombreuses preuves, et* l'Ecornifleur *tout entier. Symboliste, cependant, il ne le fut pas au sens où les théoriciens l'entendent encore. Bien qu'il fût admirateur conscient de Baudelaire et de Verlaine, les " correspondances " le soucièrent peu, et ni résonances indéfinies, ni mystérieux échos ne sont de son ressort. Essentiellement, le symbolisme fut l'introducteur de la musique dans la littérature, qu'il s'en soit préoccupé pour elle-même, ou qu'il se la soit intégrée au point de lui conformer ses façons d'écrire en ce qu'elles ont d'imprécis dans l'art de définir ou de suggérer. Rien de cela dans l'œuvre de Renard où tout est à angles droits, à pans nettement coupés, où la première vibration du cristal est tuée par un*

doigt discret. Et il ne l'ignore pas, car il s'est moqué d'Eloi, symboliste exaspéré, qui exulte si on lui dit qu'on ne le comprend pas, et qui n'est plus fier dès qu'il lui arrive de se comprendre lui-même.

Réaliste ? Pas le moins du monde. Pourtant, au premier abord, ne semble-t-il pas que ce soit sa dominante ? Le réaliste n'est-il pas, avant tout, celui pour qui existe le monde visible ? Oui, mais il nous le décrira tel quel, avec d'inévitables différences de traduction, sans doute, mais avec le maximum de fidélité humainement exigible. Disposez dix réalistes purs devant le même paysage : il y a gros à parier que, de la somme de leurs descriptions juxtaposées, puis fondues, nous aurons l'impression totale du paysage dans tous ses détails, sans qu'il nous soit possible d'attribuer à l'un plutôt qu'à l'autre la notation de ce peuplier, de cette maison, de ce bœuf. Il en va tout autrement de Renard. Certes, pour lui aussi le monde visible existe, mais seulement en fonction de lui-même. Pour lui, qui recrée, comme pour les théoriciens du symbolisme, le monde est sa représentation. Qu'il regarde l'arbre, l'animal ou l'homme, il le marque d'un trait où se révèle l'empreinte de son indiscutable personnalité. Sans le savoir, sans doute, il a fait de la philosophie : c'est, pour un artiste, moins la meilleure que la seule façon d'en faire. Tout le reste n'est que littérature à prétentions métaphysiques, ou que philosophie littéraire, c'est-à-dire le plus absurde et le plus répugnant mélange qu'on puisse imaginer.

Naturaliste, il l'est moins encore. Il n'a point la manie de la documentation à outrance. Comme d'Eloi symboliste exaspéré, il s'est moqué d'Eloi naturaliste. « Il « ramasse les bouts de cigares, les queues d'allumettes ; « il recueille les cheveux oubliés sur l'oreiller, les poils « de barbe. Ah ! une fausse dent. Quelle perle ! Il exa-

“ mine les peignes, les brosses, la culotte pendante, la “ savate morte. Il étudie l’urine et compte les jets de “ salive. Il fait un tas des pièces de prix transportables et les noue dans son mouchoir en disant : “ Tout “ mon bonhomme est là. Je le tiens ! ” Brève critique par l’absurde, mais qui en dit plus long que des pages de dissertation objective. Maladive excroissance du réalisme, le naturalisme est mort malgré les certitudes de Paul Alexis qui confondait l’un et l’autre, alors que le réalisme survit, étant de partout et de toujours. De lui s’était séparé le naturalisme en faisant du document une fin plus qu’un moyen, en mettant l’art sur le même plan que la science, en s’interdisant de généraliser, en n’ayant de l’humanité qu’une vision uniformément désolée, ce qui n’est pas interdit par l’esthétique, mais ce qui, indéfiniment répété, tourne vite au procédé agaçant.

Il serait donc un humoriste ? Vous n’y êtes pas. Aucun doute qu’il ne l’ait été accidentellement, mais cette étiquette ne peut se coller que sur la partie la moins importante de son œuvre. L’humoriste pur ne s’applique guère qu’à découvrir, dans les rapports des êtres entre eux et des choses entre elles, les aspects les plus imprévus et les plus déconcertants qu’il nous dénonce, tantôt en les forçant encore, tantôt en se contentant de nous les signaler avec une discrétion dont il escompte l’effet ; et ces rapports sont des fils si ténus et si subtils qu’ils se rompent d’eux-mêmes : autant en emporte le vent. L’humoriste, le reste ne l’intéresse pas. Il veut ignorer qu’il y ait un ciel, des arbres et des prés, des saisons qui déterminent en nous la joie ou la mélancolie. Insensible au pittoresque extérieur, il n’a nul souci de nous retenir à l’aide d’images à proprement parler poétiques. Renard a trop aimé la campagne pour que les mots d’esprit n’aient pas fui, un jour, à la débandade, comme des feuilles de livres, mortes. Il l’a trop

aimée pour que ne se soient pas imposés à son choix les mots qui font image et ceux, décisifs, qui fixent la plus fugitive émotion.

Ah ! cette fois, nous y sommes : c'est un lyrique ! Vous vous trompez encore. N'attendez pas de lui ces apostrophes éperdues aux forces de la nature, aux puissances du ciel, à la femme perfide, source de toutes joies et de toutes douleurs. Le poète lyrique n'hésite point à se frapper le cœur, où est le génie. Il plane entre ciel et terre, plus près de celui-là que de celle-ci. Rien de cela dans l'œuvre de Renard. Rappelons-nous les deux Mme Vernet, même celle de Monsieur Vernet, *les deux Blanche de* la Maîtresse *et du* Plaisir de Rompre, *Marthe, du* Pain de Ménage. *Mais, lyrique, il l'est à sa manière, si l'on entend par là qu'il ait fini par se laisser émouvoir par la souffrance humaine et par la beauté souvent mélancolique des paysages.*

Du moins, son acuité visuelle fit-elle de lui un peintre, et, plus spécialement, un impressionniste ? Autre erreur ! Peintres, on peut dire que le furent, à des degrés infiniment divers et nuancés, tous les réalistes et tous les impressionnistes, sans préjudice des romantiques : Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Balzac, Flaubert, Zola, Huysmans, et combien d'autres ! Manet disait à Jean Béraud : “ On “ ne fait pas un paysage, une marine. On fait l'impression “ d'une heure de la journée dans un paysage, dans une “ marine, sur une figure. ” Et notons que ce besoin de particularisation à outrance était commun au symbolisme et au naturalisme. Impressionniste, Francis Jammes le fut merveilleusement et plus que tout autre, lui qui, selon ses dispositions d'âme, vit tour à tour le torrent bleu ou noir, le buis noir ou bleu, l'aile bleue des midis écarlates ou l'ombre noire de midi. En principe, l'épithète picturale ne se rencontre pas chez Renard. Il est moins frappé par

la teinte que par la ligne, surtout que par le détail que nous n'apercevons pas et que lui seul sait dégager. Il est plus dessinateur que peintre. Il cherche, non pas l'épithète rare, mais l'épithète juste et qui reste applicable dans la plupart des cas, en quoi, contrairement à la doctrine impressionniste, il généralise.

3. Ce qu'il est. — *Ni peintre, ni impressionniste, ni lyrique, ni humoriste, ni naturaliste, ni réaliste, ni symboliste, ni classique, ni écrivain pour anthologie, que lui reste-t-il donc ? Evidemment, rien, dira-t-on. Il lui reste tout cela, répondrai-je, et même quelque chose de plus, qui est, dans ses chefs-d'œuvre, la fusion de tous ces éléments en acte ou en puissance.*

Procédant par élimination, je dirai que, ce qui domina en lui, à ses débuts, ce ne fut ni la tendance picturale, ni le lyrisme, mais bien le réalisme, et surtout l'humorisme. En revanche, je note partout le désir de faire court et précis : c'est ainsi qu'il réalise, dès ses débuts, une des conditions — d'arrière-plan, d'ailleurs, — du classicisme et, si j'ose dire, de " l'anthologisme ", tendance qui ne fera qu'aller s'accentuant.

Lyrique qui a la pudeur de ses émotions, réaliste qui ne veut avoir des choses et des êtres une vision que personnelle, classique qui tient à ne l'être qu'à sa manière neuve encore que branchée sur la tradition, peintre qui se refuse aux débauches de couleurs et de descriptions, symboliste qui retranche de son art l'indécis, le vague, la suggestion pure, humoriste pour qui il s'en faut que l'humour soit le maître-mot de tout, comment, rapprochant toutes ces dominantes, réussir à les concilier ? Se contredisent-elles ? Ne vont-elles pas jusqu'à se ruiner l'une l'autre ? Non pas. Elles s'apportent un mutuel renfort et font de lui, dans notre littérature, une figure très originale.

Si tentant que cela puisse être, je n'essaierai pas de le définir en une formule de deux ou trois mots. Non pas qu'il ait la complexité d'un Rousseau, d'un Chateaubriand, d'un Balzac, ni même, à plusieurs degrés au-dessous, d'un Flaubert. On peut faire le tour de son œuvre sans la perdre de vue un seul instant. Aucune échappée sur l'infini, aucune inquiétude, ramenée aux proportions de l'art, de l'insoluble problème de la destinée humaine, ou bien tout cela ramené à l'échelle d'une église et d'une mairie rurales.

Son œuvre, on peut la traverser par des chemins connus sans craindre de s'y égarer. Elle représente un terrain très nettement circonscrit, où les épis et les arbres poussent drus et droits. Soufflant de près ou de loin, nulle influence ne les peut même incliner. Peu lui importe ce qui, littérairement, pousse à côté : forêts vierges, fleurs exotiques transplantées. Peu lui importe d'aller, après Chateaubriand, dormir aux rives du Gange " tandis que le bengali, perché " sur le mât d'une nacelle de bambou, chantait sa bar- " carolle indienne. " Ce qu'il écoute, lui, c'est le pinson qui, " au bout du toit de la grange..., répète par inter- " valles égaux sa note héréditaire. " Il n'ira point, avec Barrès s'exalter à Tolède qui, "sur sa côte et tenant à ses " pieds le demi-cercle jaunâtre du Tage, a la couleur, la " rudesse, la fière misère de la sierra où elle campe, et " dont les fortes articulations donnent, dès l'abord, une " impression d'énergie et de passion. " Il regarde l'humble rivière qui " blanchit aux coudes et dort sous la caresse " des saules ", la pauvre famille d'arbres, le simple " village " perdu dans la brume.

Il disait : " Quand j'écris, je veille uniquement à ce " que mes phrases se tiennent. Je ne me soucie nullement " de ce que les autres ont fait de leur temps. Je n'ap- " partiens à aucune école. J'ignore où j'aboutirai et je " n'y pense jamais. Seulement, je suis convaincu d'être

“ *sur la bonne voie, et cela me suffit. Je me sens comme un*
“ *voyagveur dans une contrée étrangère ; il sait qu'il suit*
“ *la direction qui le mènera où il doit aller, mais chaque*
“ *détail du chemin est pour lui une nouveauté et une dé-*
“ *couverte.* ” *Il disait encore :* “ *Je me moque d'une*
“ *idée directrice, d'un problème moral, des nuages mé-*
“ *taphysiques, comme de noisettes creuses. Je préfère au*
“ *beau livre la belle page, et à la belle page la belle*
“ *phrase.* ”

N'est-il donc pas possible, maintenant, de définir, en une brève formule, son originalité ? Dire qu'il fut lui-même serait singulièrement expéditif. Poètes en prose, d'autres que lui le furent, mais je ne connais pas d'humoriste chez qui ait coexisté le talent du mot qui fait sourire et de l'image qui peint. Peintres en littérature, ou dessinateurs, d'autres que lui le furent, mais je ne connais pas de réaliste pur, ni, surtout, de naturaliste, qui n'ait été victime du paysage. Humoriste et lyrique, réaliste qui domine son sujet parce qu'il y a en lui une part de symbolisme, sa personnalité résiste aux émotions qui lui viennent du dehors et de son âme, quitte à les accueillir enfin pour les marquer à son sceau.

Il me fait penser à son “ *rouge fruit du rosier sauvage* ” *qui se défend, et qui* “ *mourra le dernier parce*
“ *qu'il a un nom rébarbatif et du poil plein le cœur.* ”

4. Réalisme, humorisme et lyrisme. — *C'est, de toute évidence, leur mélange qui donne à ses chefs-d'œuvre cette saveur unique, variable, d'ailleurs, selon que prédomine l'un ou l'autre de ces trois éléments.*

Prenons les trois beaux chapitres que sont, dans l'Ecornifleur, Jamais au niveau de la mer, *dans* Poil de Carotte, la Tempête de feuilles, *dans* Nos frères farouches, Feuilles d'automne.

Le premier est presque tout entier occupé par l'humorisme, je veux dire : par la faculté que possède Renard de tout déformer ; mais nous constatons bien qu'il voit net, et, quoi qu'il prétende, qu'il se laisse prendre au lyrisme ; il y a la lucarne qui " découpe une carte de visite de ciel", et la lutte des flots et des rochers.

La Tempête de feuilles *est à base de lyrisme, de la première ligne à la dernière. Sans doute, ce n'est point l'aquilon ébranlant la chaumière où René rêve pendant que les pluies tombent en torrent sur son toit. Nous sommes en Nivernais, et non pas en Bretagne, mais il y a, dans cette " Tempête ", un mouvement que nulle part je n'ai retrouvé dans l'œuvre de Renard, un souffle que, sans hésitation, je dirais magnifique, si... Eh ! bien, peu importe : je maintiens l'épithète, et que soient condamnés par eux-mêmes ceux qui n'en auront pas été remués. Par les moyens en apparence les plus simples, Renard a atteint, là, à la grande émotion. Mais, si ce n'est pas dans un verre d'eau, ce n'est la tempête que sur un jardin, et, connaissant Renard, nous ne pouvons attendre que, même à son enthousiasme, il ne mêle pas le sel de son humorisme ; et voici la tourterelle avec " sa gorge peinte ", la pie " insupportable avec sa queue-de-pie ", et les choux ivres qui " agitent leurs oreilles d'âne ". Et voici, pour le réalisme, que " les pommiers secouent leurs pommes, frappant le sol " de coups sourds ", et que " les groseilliers saignent " des gouttes rouges, et, les cassis, des gouttes d'encre ".*

Feuilles d'automne, *enfin, est à base de réalisme, mais ni l'humorisme, ni, surtout, le lyrisme, n'y perd ses droits. Voici, pour le premier, qu' " aux treilles se prépare la " course en sac des raisins ", qu'il y a des " nids à louer". Voici pour le second : " Le frisson brusque et sans cause " connue, que les arbres se transmettent en une courte " agitation, passe au cœur de l'homme soudain grave et le*

“ laisse longtemps troublé ”. Il n’écrivit cela que quelques années avant sa mort. Ne regrettons pas trop que cette belle phrase reste presque unique dans son œuvre : y sonnant plus fréquente, cette note serait moins particulière, sinon moins originale. Ainsi, pour un instant, mais perpétué, s’égala-t-il à René.

Il arrive même que ces trois littéraires états d’âme, selon lesquels un “ œil clair ” note et déforme, tout en s’attendrissant, soient fondus dans une même phrase ; et c’est surtout ce qui vaut à son style cette originalité aiguë.

Il n’y a de véritable écrivain que poète. Il le savait bien, lui qui disait de Tillier : “ Les poètes lui ont donné le “ goût de la rêverie, de l’image qui peint, du rythme nécessaire à la phrase, si prosaïque qu’elle soit, du mot “ rare qui frappe, du trait brillant qui éclaire l’idée “ comme un rayon de soleil perce l’ombre des feuilles ”. C’est à lui beaucoup plus qu’à Tillier que s’appliquent ces mots. Toujours est-il que le réalisme strict est impuissant à assurer, à lui seul, la création d’une œuvre durable. Si on le retrouve à la base de toutes, pour qu’elles s’élèvent et s’étendent il doit reculer et s’effacer devant d’autres nécessités aussi impérieuses.

Je me garderai d’en conclure qu’il suffise d’écrire en vers pour mériter le nom de poète. Il y a plus de véritable poésie dans telle page, dans telle ligne isolée de Renard, que dans les poèmes prétendus d’innombrables faux poètes modernes ou depuis longtemps défunts. C’est encore à propos de Tillier qu’il disait, parlant de sa sensibilité : “ Elle “ est comme un de ces ruisseaux dont il parle avec des “ mots virgiliens. Apparente ou souterraine, elle traverse son œuvre d’un bout à l’autre, et elle entretient des “ îlots de verdure dans ses pamphlets les plus arides ”. Chez Renard, elle n’est pas ruisseau qui coule d’abondance : par méfiance d’autrui et de lui-même, il ne dormait

s'agisse du menu détail psychologique où s'affirme la maîtrise de Tristan Bernard, ou, descriptif, de Jules Renard.

De deux levers de lune de Chateaubriand et de Flaubert j'ai rapproché, jadis, un lever de lune de Renard. A cinquante années de distance l'un de l'autre, les différences en sont significatives.

Vers 1800, *Chateaubriand : " La lune se montra au-" dessus des arbres, à l'horizon opposé... Sa lumière " gris de perle descendait sur la cime indéterminée des " forêts ". Vers* 1850, *Flaubert : " La lune, toute " ronde et couleur de pourpre, se levait à ras de terre, au " fond de la prairie. Elle montait vite entre les branches " des peupliers qui la cachaient de place en place comme " un rideau noir, troué ". Vers* 1900, *Renard : " La " lune se lève... Elle monte, légère, parmi les arbres. Ils " vont la toucher du bout de leurs pointes, l'accrocher au " passage. Mais elle glisse, leur échappe et verse devant " elle, pour annoncer sa venue, une lueur claire comme un " flot de petit lait ".*

Après les grandes lignes du romantisme et le large détail du réalisme, le menu détail du contre-réalisme : " le bout de leurs pointes ". Une partie du secret des images de Renard est là. Et le réalisme quotidien, le naturalisme, si l'on préfère, mais relevé par l'humorisme, trouve encore son compte dans le " flot de petit lait. "

Humoriste, lyrique et réaliste, il a des images de trois sortes.

L'humoriste nous montre " les vieux rochers qui, " lorsque le flot monte, se couvrent d'écume, pères de " famille vénérables, mais ivres, qui renverseraient, en " buvant, de la mousse de champagne dans leur barbe. " Reprenant la suite de des Esseintes qui, à la nature, préfère l'artifice, il exprimera l'une par l'autre ; et ce sont

les grenouilles qui " se posent, presse-papiers de bronze, " sur les larges feuilles du nénuphar ", et quantité d'autres déformations de ce genre.

Le lyrique dira : " Dans la campagne muette les peu-" pliers se dressent comme des doigts en l'air et désignent " la lune. "

Chez le réaliste, l'image fera corps avec la phrase. J'ai cité le " ciel sans couture ", ou bien la comparaison y est : " Bientôt, comme un filet d'eau alourdie par le sable, sa " rêvasserie, faute de pente, s'arrête, forme flaque et " croupit. "

Quelle capitale erreur commettent ceux de nos écrivains qui, usant de la prose, imaginent qu'ils en relèveront la vulgarité soit en la truffant de vers blancs, soit en la pliant tout entière au rythme de l'alexandrin ! Le vers n'est rien en lui-même. Trop souvent, des sots qui se croient poètes versent de la piquette, voire de l'eau croupie, dans une coupe, offensée, de pur cristal, faite pour le seul falerne, pour la seule ambroisie. Les grands sentiments généraux appellent le vers : il s'en faut que la réciproque existe. On a vu aussi, et l'on voit encore, de ces mêmes sentiments trouver coupe adéquate dans la prose de Bossuet, de Pascal, de Chateaubriand, de Renan et de Barrès. Pour ceux qui empruntent au vers son rythme, plaignons-les d'être incapables de sentir et de comprendre que la prose a ses cadences propres.

Renard n'est pas tombé dans ce travers. Son rythme n'est pas celui de nos grands prosateurs : il n'en existe pas moins fortement. Il ignore le balancement du douze-huit, et la mesure à quatre temps. Le deux temps lui suffit, et, ce qui lui convient à merveille c'est le "un temps" qu'on peut dire qu'il a inventé, et qui ne convient qu'à lui. Souvent, en effet, chaque phrase, courte, emporte avec elle sa fin, sans lien apparent avec la suivante plus qu'avec la précédente. Je ne parle pas du sens. Et le point final de chacune

est presque un point d'orgue, ôté tout ce que l'expression implique de majestueux silences de convention.

6. La psychologie. — *Mais n'exagérais-je pas en disant qu'il n'y a de véritable écrivain que lyrique ? Les exemples du contraire sont trop nombreux dans notre littérature. De tout temps, ceux qui de préférence portèrent leurs regards sur l'homme, ceux dont l'unique souci fut la psychologie, laissèrent de côté poésie et lyrisme. Qu'on veuille bien noter que ni Dante, ni Cervantès, ni Shakespeare, ni Gœthe ne sont, ni ne doivent être, à ce propos, dans notre rayon visuel. Pour ne citer que La Bruyère, dont on a le plus souvent, et à tort, rapproché Renard, il n'y a chez lui que très peu d'images, et son style n'en est pas moins un des plus forts et des plus parfaits que je puisse rêver. A quoi La Bruyère le doit-il, sinon à la pénétration de son regard, à la justesse de ses observations, à la rigoureuse appropriation de sa forme à sa matière ? En date comme en excellence, il reste un de nos premiers grands réalistes, et l'on en peut dire autant de Molière et de Boileau.*

C'est par la porte agréable de l'humorisme que Renard entra dans le temple de la psychologie : il lui parut de dimensions disproportionnées à son objet, et les dalles lui en semblèrent bien usées. Il n'alla point jusqu'au chœur où les pontifes officiaient avec les " accessoires " obligés du culte : lampe rose, boîte de cicatrices ineffacées, piano pour interpréter les maîtres, tapisserie de ces dames, titres au porteur, chemin de croix, statues de Gœthe et de Napoléon. Il se contenta de passer en leur décochant quelques flèches et nota, au long des nefs, de curieux homuncules. Il burina quelques figures neuves, selon des procédés d'observation directe où la psychologie livresque ni la traduction des grands sentiments n'a rien à voir. Ici encore, la voie

avait été ouverte non seulement par Huysmans, mais par Vallés avec l'Enfant *et avec* le Bachelier. *Renard alla plus avant qu'eux dans le détail ; sinon, il n'eût fait que les recommencer, et il ne voulait répéter personne. C'est, dans l'omnibus, M. Vernet qui " ne descend pas de voi- " ture avant qu'elle ne soit immobile. Mais une fausse " honte, bien excusable chez un homme, l'empêche de " demander le cordon au conducteur pour lui seul ; il attend " qu'une dame fasse arrêter, et profite de l'occasion. " C'est Mme Vernet qui n'achète dans les magasins que " pour rendre, et peut-être parce que ce va-et-vient de " paquets fait bien aux yeux de sa concierge. " Blanche aime Maurice parce qu'il range ses affaires en se couchant, parce que ses jarretelles noires empêchent ses chaussettes de tomber sur ses souliers, parce qu'il a des oreilles grandes comme des coquilles Saint-Jacques, une gueule d'or et des yeux jaunes pour mener les poules sur les chaumes. Pour n'être pas en reste, Maurice évoque le pied fade de sa maîtresse sortant du bain. Et cet art touche à la caricature en ce qu'il met en vedette les infinitésimaux du sentiment, en ce qu'il appuie sur d'infimes détails de notre complexion intérieure que dédaigne la psychologie académique. Il verse nettement dans la caricature lorsqu'il prétend expliquer tout un être humain, même le plus terne et le plus veule, par une tare physique ou par une manie morale. C'est là ce qu'il y eut d'apport naturaliste au talent de Renard, à ses débuts. On n'échappe jamais complètement à l'époque où l'on vit. Ce naturalisme, salé d'humorisme qui le relève assez souvent, les manifestations n'en sont point rares dans ses premiers livres, de* Sourires pincés *à* Coquecigrues ; *et il est curieux qu'on n'en relève aucune dans ses deux livres antérieurs :* Crime de village *et* les Cloportes, *qu'il écrivit spontanément, sans parti-pris d'école. Après quoi, il s'en fut au grand*

air : il éprouvait le besoin naturel de respirer ; mais il avait pris goût à l'observation, et il se remit à regarder hommes et bêtes des champs. Il se remit, dis-je ; car il avait écrit les deux livres que je viens de dire, et n'oublions pas qu'à côté des pages caricaturales de Sourires pincés, *de* Coquecigrues *et de* la Lanterne sourde, *il y a des tableautins de mœurs rustiques où l'art tout court a ses droits réservés ; mais il devint vraiment homme des champs avec le second* Vigneron dans sa vigne *(en grande partie), avec* Histoires naturelles *(même observation)*, Bucoliques, Mots d'écrit, Nos frères farouches *et la plupart des pages dont la réunion a formé* l'Œil clair.

Il n'était vraiment fait ni pour la psychologie mondaine, ni pour sympathiser avec les psychologues mondains, non pas que l'une soit aussi compliquée, ni que les autres soient aussi géniaux qu'on voudrait nous obliger à la croire ; quelle duperie ! Ce n'est pas que, dans ses déformations de " Gens des deux sexes " et de " Gens du " métier ", il m'apparaisse se contraignant, mais je le devine qui s'efforce d'être sarcastique et cruel le plus souvent possible. Il ne les voit ni ne les décrit en beau. J'ai dit que c'était presque avec frénésie qu'il piétinait idées reçues et images toutes faites, pour reconstituer à sa façon l'homme et le monde, à défaut de l'univers. Avant lui, pas un auteur d'ouvrages d'imagination qui de l'humanité se soit fait une représentation aussi amère. J'ai cité la main de la dame à la peau fine. " Quand une femme vous dit : " Oh ! monsieur, moi, je comprends tout ! " traduisez " poliment : " Je suis une vieille folle et, pour offrir " des pantoufles à mon amant, j'économise sur les poli- " chinelles de mes enfants et le tabac de mon mari. " Et " Baucis, la vieille paysanne ! " Elle avait beau se " laver : elle suait trop vite, et la saleté se reformait

“ *rapidement, la démangeait, et, plus d'une fois, il lui*
“ *arriva de se tromper, de croire à l'acharnement d'une*
“ *mouche. Voyez donc si je n'ai pas une bête ? demandait-*
“ *elle en montrant son cou rougi par le grattage des ongles.*
“ *Mais c'est de la crasse, ma bonne vieille, c'est de la*
“ *crasse que vous avez là !* ” *Il n'y avait pas cette note naturaliste, où sonne en même temps l'humorisme, dans* Crime de village *ni dans* les Cloportes, *qui sont œuvres d'un réaliste çà et là doublé d'un lyrique : nous ne l'entendons qu'à partir du jour où Renard se découvre humoriste, et le naturalisme n'était pas encore défunt. On la trouve dans* Sourires pincés, *dans* l'Ecornifleur *et dans* la Maîtresse, *dans* Coquecigrues, *un peu moins, et dans* la Lanterne sourde, *de ci, de là, dans* les Histoires naturelles : *le cheval, la couleuvre, etc. A partir de* Poil de Carotte, *nous n'en percevons plus que des échos atténués pour, bientôt, ne plus du tout l'entendre.*

La première psychologie de Renard vaut donc plus par son originalité que par sa profondeur. Nous savons bien qu'il a raison, et qu'il n'y a pas de sentiment réputé grand qui, décomposé, ne s'avère mesquin, parfois inavouable, mais nous serions heureux qu'il ne triomphât pas aussi facilement. Il croit que rien ne résiste à un trait d'esprit. Il affirmerait qu'au point où elle s'est enfoncée la flèche vibre éternellement.

Il cessa vite d'en être persuadé. Il eut une certitude différente, grâce à quoi il atteignit aux sources profondes de nos sentiments. Ainsi, même à défaut de tout lyrisme, mériterait-il d'être classé parmi les véritables écrivains. En même temps que de la camelote des comparaisons, il se défit de son stock de “ *gens du métier* ” *et de* “ *gens* “ *des deux sexes* ”, *et, en général, d'homuncules. Aux confins occidentaux de son œuvre* “ *parisienne* ” *se dressent* le Plaisir de rompre *et* Pain de ménage, *où Blanche*

et Maurice, Marthe et Pierre, assez loin de Marivaux et de Becque, dissertent de leurs états d'âme en êtres que ne vise pas le ridicule ; il y faut ajouter, postérieur de sept années, Monsieur Vernet, *où les personnages de* l'Ecornifleur *passent du plan de la psychologie humoriste au plan de la psychologie simplement humaine. Si les champs n'avaient pas fini par l'absorber tout entier même lorsqu'il vivait à Paris, je crois bien qu'à sa première œuvre " parisienne " il eût ajouté d'autres correctifs, qu'il en eût fait d'autres mises au point ; il est à remarquer, en tout cas, que les trois que nous en possédions sont du ressort du théâtre.*

Lui qui, naguère, mettait une sorte d'orgueil à ne pouvoir parler des paysans qu'avec l'aide de Balzac, voici qu'il est fier, aujourd'hui, de vivre parmi eux, et il n'en fera point des homuncules. " Je serai un homme chez ces hom-" mes " coupeurs de terre ", comme les appelle Marot. " Mais je garderai l'œil de l'artiste, cet œil pur, incor-" ruptible, que rien ne blesse, car toute la vie est à voir. " Je deviendrai un artiste humain. " Il l'était déjà depuis plusieurs années lorsqu'il écrivit cela à propos des élections municipales, à Chitry, du 15 *mai* 1904.

Mais, pas plus que pour les gens de lettres ni que pour ceux du monde, nous ne pouvons attendre qu'il nous décrive les paysans à l'aide de clichés. Sur eux il ne se faisait aucune illusion. Mauvais point de départ, diront les amateurs de littérature rose ou bleue, pour nous les rendre sympathiques. Hé ! braves ignorantins, d'où savez-vous que ce doive être, par définition, la fin dernière de l'art ? Il me disait : " Les paysans, je les ai montrés tels qu'ils " sont, des hommes pareils à ceux des villes. On leur a " fait une réputation de finesse qu'ils ne méritent pas et " dont — je dois le dire à leur décharge, — ils ne se " doutent nullement. Qu'ils s'entendent mieux que nous

“ *à payer le moins cher possible, sur un champ de foire,*
“ *la vache ou la paire de bœufs dont ils ont envie, qu'y*
“ *a-t-il donc à cela d'admirable ? Même sur ce terrain,*
“ *combien de fois ne sont-ils pas roulés ! Les roueries*
“ *proverbiales qu'on leur attribue ne sont, trop souvent,*
“ *que pures inventions. Sur eux, j'aurais pu écrire des*
“ *nouvelles, des romans, même. Cela ne m'intéresse plus.*
“ *Nouvelle et roman déforment la vie. Rien ne me choque*
“ *plus qu'un retour en arrière, qu'une intrigue inventée*
“ *de toutes pièces. Ce qu'il faut, c'est la peinture qui*
“ *donne l'illusison de la photographie. Du paysage, du*
“ *visage qu'il tire, le photographe n'élimine ni détails*
“ *neutres, ni traits superflus. C'est l'affaire de l'artiste,*
“ *qui choisit. Mes observations, je les ai triées. Elles*
“ *n'ont plus rien que d'essentiel. A mes débuts, j'ad-*
“ *mirais beaucoup Maupassant. Aujourd'hui, je trouve*
“ *que, chez lui, c'est toujours un peu la même chose. Les*
“ *paysans normands sont comme tous les autres : ils ne*
“ *sont pas si compliqués, ils ne sont pas si malins que*
“ *çà !* ”

De sa part, ce n'était pas courte vue. L'obstinée patience qu'il mit à étudier Philippe et Ragotte serait pour prouver que, s'il ne les estimait pas “ *si compliqués que* “ *çà* ”, *ce n'était qu'en réaction contre ces écrivains vulgaires qui ne parlent des paysans que suivant de ridicules conventions littéraires.*

7. Le régionalisme. — *Une de ces ridicules conventions, et non la moindre, est celle qui veut, non seulement qu'il y ait des écrivains* “ *régionalistes* ”, *mais qu'ils revendiquent ce faux titre de gloire. Nous en étions là du vivant de Renard, et nous n'avons pas fait un pas depuis trois lustres qu'il est mort. Renard n'est pas régionaliste, aucun écrivain digne de ce nom ne l'est, quel que soit l'en-*

droit de France où il est né, où il vit, dont il parle. Tout écrivain digne de ce nom généralise plus ou moins ; tout régionaliste particularise plus ou moins. Le pavillon du régionalisme couvre la pire marchandise : vers vulgairement descriptifs, romans à thèse sur la terre qui agonise, intrigues d'amour d'une désespérante banalité, idylles au clair d'une lune lasse de voir toujours les mêmes.

D'où cela vient-il ? De la centralisation, qui était un fait acquis bien avant la fin de l'Ancien Régime, en partie administrative, d'ordre social et moral surtout, et du mépris où la Cour et la Ville tenaient tout ce qui vivait en dehors d'elles, à quelque distance que ce fût. La province n'est intégrée dans la littérature du XVIIe *siècle qu'à la condition de passer sous les fourches Caudines ; la province, c'est la comtesse d'Escarbagnas et Monsieur de Pourceaugnac, que leurs noms suffisent à situer. La campagne, ce sont les paysans, bons tout au plus à recevoir gifles et coups, et à faire figure de pitres. La province, c'est le hobereau de La Bruyère " inutile à sa patrie, à " sa famille et à lui-même, souvent sans toit, sans habits " et sans aucun mérite " ; la campagne, ce sont ses " animaux farouches. " Province et campagne, Mascarille les exécute en un tournemain : " Pour moi, je " tiens que, hors de Paris, il n'y a point de salut pour les " honnêtes gens. " Et Mascarille n'est pas plus mort que Tartuffe : il arrive même que les deux cohabitent dans le même corps.*

D'une part, hier, la Cour et la Ville, aujourd'hui, Paris ; d'autre part, aujourd'hui comme hier, la province et la campagne, ramassis de petites gens, de gens de peu, de gens de rien ; d'une part, hier, la Cour et la Ville, laissées de côté toutes les familles de moyenne et de petite bourgeoisie, de commerçants et d'artisans ; d'autre part, aujourd'hui, Paris, c'est-à-dire quelques centaines de

snobs, de viveurs, de rastas, qui ne voient pas plus loin que leurs lunettes cerclées d'écaille, qui régentent tout, qui tranchent de tout à la foire sur la place, laissée de côté l'immense foule qui, tant à Paris qu'en province et aux champs, a pris conscience d'elle-même par le truchement des écrivains qui, sortis d'elle, maintiennent l'affirmation de leurs origines. Mais Mascarille maintient, lui, que hors de Paris, et d'un Paris limité à ses extrêmes, c'est-à-dire aux souteneurs de l'aristocratie et des faubourgs, il n'y a point de salut littéraire possible : on s'en doute bien, parbleu ! Il n'est que de justice de reconnaître que Mascarille a, sinon vieilli, vécu près de trois siècles depuis Molière, et qu'il consent à reconnaître province et campagne, à la condition qu'elles se montrent à lui embellies — estime-t-il, — par l'alexandrin ou par le roman à thèse. Mascarille — et il était écrit que ce serait un de ses avatars, — est devenu régionaliste : le pauvre homme ! Où vous parlez littérature, il ira même jusqu'à vous répondre industrie et commerce. Quand vous proférez cette vérité première, qu'il ne soupçonnait pas au XVIIe *siècle, que l'homme est partout le même : aux champs, en province et à Paris, Mascarille vous apprendra ce que vous savez de reste : qu'il faut veiller, non pas au salut de l'Empire, mais à la décentralisation de l'administration. Et quel dommage qu'il y ait là plus que la matière d'un alexandrin !*

Nulle part ailleurs qu'en France n'existe cette distinction absolument factice entre la littérature tout court et la littérature régionaliste. Peu importe à Mascarille. S'il admet, depuis quelque temps, que province et campagne aient droit de cité littéraire, ce n'est encore que sous conditions, et qui sont celles que j'ai dites : alexandrin vide de toute substance, roman à thèse, cet horrible mélange de littérature de sentiment et d'imagination et de littérature d'idées. Mascarille a élargi sa formule, qui n'en

témoigne pas moins d'un esprit singulièrement rétréci. Comme Louis XIV, il continue d'ordonner qu'on enlève de sa vue de petite maîtresse qui a ses nerfs " ces magots " que l'art d'un Téniers ne flatte point, sans doute, mais n'enlaidit pas.

8. Les paysans vus par les prédécesseurs de Renard. — *Renard, qui avait horreur du lieu-commun, envoya celui-là, avec d'autres, à la balançoire, et, des " animaux " dont La Bruyère avait parlé avec une ironie apitoyée, il fit des hommes, puisqu'il les appelle " nos " frères farouches. "*

Là encore, le terrain avait été déblayé par le réalisme tragique de Balzac, et, strict, de Maupassant, ce Balzac du comte, et par le naturalisme de Zola. Il y avait aussi l'idylle à la George Sand, la formule le plus volontiers adoptée par les écrivains dits rustiques : attrayante chez George Sand, elle était, et elle est restée chez eux insupportable par sa fadeur.

Le premier, Balzac s'était libéré de l'absurde carcan d'un classicisme désuet. Il avait compris que l'homme est partout le même, et ses provinciaux font partie intégrante de l'immense famille de la Comédie humaine *: ils sont des hommes au même titre que les Parisiens ; mais il est à remarquer que, chez lui, le menu peuple des villes de province, petites ou grandes, ne figure pas, excepté sous le nom de " masses " ou comme fond de décor. Noter cela, c'est situer Balzac. Plus qu'un progrès, c'était une révolution que de nous peindre en si vives couleurs, après les pâles entités d'une littérature vidée de substance, un Grandet dans sa " salle ", un Sauviat dans sa boutique de brocanteur. Mais, direz-vous, le voilà, ce menu peuple d'obscurs artisans, sous les espèces de Sauviat ! Il en serait ainsi, en effet, si Balzac, de même que son génie l'empêche*

de rester longtemps aux prises avec la province pour elle-même, n'était incapable de longtemps s'intéresser à l'artisan pour lui-même : il faut qu'il l'agrandisse en l'enrichissant, et Sauviat donne à sa fille Véronique une dot de 700.000 francs, et Grandet meurt plusieurs fois millionnaire. Quant à ses paysans, ils ne sont que l'illustration — combien vivante et haute en couleurs ! — du paragraphe de La Bruyère : ils sont plus des animaux que des hommes. Avec eux, c'est non pas Vénus, mais Plutus tout entier à sa proie attaché, le Plutus des champs, des bois et des vignes. Ils n'ont pas d'autre instinct que celui de s'enrichir. Que ce soit le principal mobile de toutes les actions humaines, à la ville comme aux champs, il reste que l'appétit le plus féroce laisse place à d'autres sentiments naturels : rien de cela chez les paysans de Balzac. Ce sont tous des Gobseck au petit pied chaussé de gros sabots.

Maupassant avait vu plus juste, sinon plus profond, en nous montrant les siens dans les situations les plus diverses, en proie à toutes les passions rudimentaires qui tenaillent l'homme, où qu'il vive. Eux aussi sont âpres au gain, certes, — et les milliardaires le sont-ils moins ? — mais ils ne sont pas que cela : francs buveurs, — et je sais bien que le père Fourchon aime à caresser la bouteille, et qu'on boit beaucoup de vin cuit au Grand I vert, *— gais lurons ayant le mot pour rire, disputeurs, processifs, amoureux, que sais-je encore ! Moins tragiques que ceux de Balzac, ils vivent d'une vie, sinon plus intense, plus quotidienne.*

Avec Zola, c'est Vénus que nous retrouvons tout entière à sa proie attachée, une Vénus des champs et des vignes, qui sent la sueur, le purin et le mout du pressoir. Plutus ou Vénus, l'exagération est la même.

De tout cela, nous connaissons assez Renard pour

savoir ce qu'il va rejeter. D'abord, les exagérations qui déforment. Il n'a qu'à faire appel à sa propre expérience. Il n'a jamais décrit de grandes passions, mais il lui souvient d'avoir voulu expliquer un homme par un seul tic ridiculisant. Il n'a jamais été le père d'un Gobseck ou d'un Grandet, mais il l'a été d'homuncules. Quittant ceux-ci, sans nourrir l'ambition de sculpter dans le marbre ou dans le granit des figures d'Apocalypse, il a découvert l'homme moyen, celui qui n'est pas une " force qui va ", fouettée par le démon de l'argent ou de la luxure.

Ensuite, le réalisme strict de Maupassant serait assez son fait, comme il le fut à ses débuts. Il a cessé de trouver son compte dans ces... contes dont un assez grand nombre sont parfaits en soi, mais qui bientôt lui ont paru déformer la vie en ce qu'ils groupent par artifice certains éléments dans le dessein d'obtenir un effet prévu.

George Sand, enfin, lui convient moins encore. Je suppose qu'il n'en discute point la poésie diffuse, mais j'ai la certitude qu'il proteste contre de superflus rappels d'humanisme. Lui qui affirme qu'une page doit être belle en elle-même, il en dirait autant de la nature. Il estimerait que, si tant est qu'une scène de labour en Berri ou ailleurs ne soit pas dépourvue de grandeur, c'est une faute de goût que de rappeler, à ce propos, Holbein et Virgile, et que c'en est une autre que de comparer un petit paysan de six à sept ans au " petit saint Jean-Baptiste des peintres de " la Renaissance. " Et puis, l'idylle n'est pas son fait. Si le lyrique s'y laissait aller, l'humoriste qui n'est pas mort en lui aurait vite fait de le rappeler au souci des convenances littéraires. Diane ou Vénus, il nous prévient une fois pour toutes. A son mari qui fauche et qui doit avoir soif, Mme Philippe apporte une bouteille d'eau. Il boit et se repose un instant. Elle-même, après avoir cueilli des tremblettes, " s'essuie le visage avec son tablier.

“ *Ils restent là, coude à coude, un instant désoccupés. Oh !*
“ *n'espérez rien ! L'odeur du foin ne les grise pas. Ils ne*
“ *vont pas, pour vous faire plaisir, se rouler dans l'herbe.* ”

Et puis, le sens qu'il a de plus en plus du style classique, qui ne dit que l'essentiel et n'emploie que le mot propre, lui interdira absolument l'usage du patois et des apocopes dont Balzac, George Sand et Maupassant, pour ne nommer qu'eux, truffaient leurs récits. Ses paysans parleront français, en hommes qu'ils sont ; mais Renard prendra grand soin de ne leur faire prononcer que des mots dont la signification, vraisemblablement, ne soit pas, pour eux, lettre morte. Que d'erreurs, de ce point de vue, que de fautes de goût chez la plupart des romanciers ! Ecoutons le père Fourchon dire : “ *Ce que nous avons de mieux à*
“ *faire est donc de rester dans nos communes où nous*
“ *sommes parqués comme des moutons par la force des*
“ *choses, comme nous l'étions par les seigneurs.* ” *Et Renard, venant de lire* Césette, *écrivait d'Emile Pouvillon en décembre de l'année* 1898 : “ *Il aime son pays*
“ *et le rend bien, mais, comme il est plus facile de voir*
“ *un paysage qu'un paysan, ses bergers et ses bergères*
“ *sont faux. Un bouvier dit :* “ *Très succulente, cette soupe au safran ! Grasse, nourrie,* onctueuse ! ”

Du moins Renard se rapprochera-t-il de La Bruyère ? Certes, il pratiqua les classiques, et de préférence celui-ci et La Fontaine, mais aucune lecture ne déteignait sur lui. Que Hugo soit resté le Jupiter de son Olympe littéraire, qui s'en douterait à le lire ? Et, pourtant, on rapproche souvent son nom de celui de La Bruyère. Sans doute veut-on dire qu'ils furent des psychologues et qu'ils consignèrent leurs trouvailles en des phrases courtes. Mais La Bruyère est avant tout un moraliste qui ambitionne de “ *rendre*
“ *l'homme raisonnable... par des voies simples et com-*
“ *munes.* ” *Renard, lorsqu'il portraicture ses paysans,*

se contente de les décrire pour eux-mêmes. S'il fut moraliste, ce ne fut que dans son théâtre, et encore — La Bigote *exceptée, — nous laisse-t-il le soin de conclure. Du moins jusqu'à ses toutes dernières années, il détestait romans et pièces à thèse. Le* 8 *avril* 1907, *il écrivait dans* Messidor *:* " *A moins d'admettre que le théâtre soit une tribune. Çà, jamais ! Plutôt mourir !* "

Que la disposition extérieure de ses phrases fasse penser à La Bruyère, il se peut ; mais la substance en est essentiellement différente. Qu'on songe d'abord aux portraits où le moraliste a réuni et fondu tous les traits recueillis à des dates, en des endroits divers, et dont chacun concourt à donner au " *caractère* " *sa signification générale. Renard ne fera point avec La Bruyère ce dont il s'est abstenu avec Maupassant : si conte et roman déforment la vie, il en va tout de même du portrait. Sans doute font-ils l'un et l'autre un choix des détails les plus chargés de sens, mais, alors que La Bruyère les groupe en classique du* XVII[e] *siècle, Renard les laisse isolés en classique du* XX[e]. *Ensuite, ce ne sont pas des individus, mais des caractères, que dessine La Bruyère, et, à l'aide de traits dont chacun est emprunté à la vie la plus vécue, il réussit cette gageure de frôler l'abstrait. Enfin, lorsqu'il use de la pensée-maxime et que telle de ses observations peut s'appliquer à beaucoup de cas particuliers, il reste dans la tradition de son temps, pour qui l'Homme seul comptait. Or, Renard ne voit que des hommes, un à un. C'en est assez, je pense, pour montrer que, psychologue établi chez les* " *coupeurs de terre* ", *il n'a rien de commun avec La Bruyère, ni davantage avec les écrivains qui, avant lui, s'étaient mis au service des paysans.*

9. Les paysans vus par Renard. — *Je ne crois pas qu'il existe, dans toute notre littérature, un tableau comparable à celui qu'il nous a laissé de la commune rurale*

à la fin du XXe *siècle. Ses descriptions sont dispersées ? Peu importe : il n'eſt que de les grouper par la pensée. " Pauvre petite commune ! " a-t-il dit de Chaumot. " Mais tant de villages lui ressemblent que, parler de " celui-là, c'eſt parler d'une foule d'autres, ses pareils. "*

La campagne s'étale, sillonnée de " traces ", c'eſt-à-dire de haies, et coupée par la rivière qui, tantôt, déborde, tantôt, rentre dans son lit. Pas d'étangs : une mare avec son eau boueuse où flottent des plumes, des fientes, une feuille de vigne et de la paille. Pas de forêt : un petit bois avec sa source invisible et son étroit chemin qu'on ne peut suivre que d'un pied. Isolés, ou réunis en petits groupes, les arbres sont nombreux. En voici une famille, qui se flattent de leurs longues branches pour s'assurer qu'ils sont tous là, comme les aveugles. Un chêne sérieux, vivace, trapu, eſt seul au milieu d'un champ. Dans les prairies ourlées de ruisseaux, les peupliers ont été polis, à hauteur d'échines, par les frottements des bœufs. Taureau, vache, poulain puéril, chevaux, cochon, moutons et dindes peuplent prés et " chaumes ". Les bois et les airs, de quelle vie intense et furtive les animent le lièvre et l'écureuil, le coucou et la pie, corbeaux, merles, grives et cailles, l'alouette, la perdrix et la bécasse, toute une jolie population flottante que décime le brutal fusil du chasseur ! A l'autre menu peuple de la rivière, le pêcheur cruel fait la mort dure.

Le village n'a que rues courtes et maisons basses. Dans les ruelles on ne peut rouler une brouette sans se piquer les doigts aux orties. En hiver, on s'étonne de le découvrir si petit. Il eſt bien isolé, par surcroît ! " Lui seul connaît " son nom. D'humbles paysans l'habitent que personne ne " vient jamais voir, excepté moi. " Sa vieille église, tranquille et penchée, ressemble à une grange. Le non moins vieux cimetière eſt mal entretenu ; le nouveau eſt trop loin

de l'église. Le village possède ses animaux familiers : la poule et le coq, la cane et le canard qui porte son bec comme une large barbe au milieu du visage, l'oie de Toulouse, la dinde, la pintade, le pigeon, la chèvre et le bouc, moins fier de sa barbe que de sa taille, parce que la chèvre aussi porte une barbe sous le menton.

L'aspect du paysage varie suivant les saisons. En avril, violettes, primevères des champs ou des jardins, c'est tout. " Les arbres hésitent. La nature sommeille, et tremble " comme un chien mouillé. " En été, la route est aveuglante. L'orage éclate, avec sa magnifique collection d'éclairs. Le calme revenu, " la nature rit de s'être fâchée sans motifs " et se pardonne. " Pauvre journée d'automne, " grise " et courte, comme rognée à ses deux bouts ! " Les arbres perdent leurs feuilles, chacun à sa manière. Avec l'hiver, la neige s'installe " sur le sol comme le linge blanc " dans les armoires. " Les arbres " ont l'air de candé- " labres qu'une mousseline préserve des oiseaux. Le " bonnet du clocher a un pompon qui se dresse, et la croix " du village est en bras de chemise. " Si elle n'est pas couverte de neige, la campagne est dégarnie, mais plus verte qu'en octobre, parce que les blés sortent de terre.

La plupart des maisons sont vieilles, couvertes en chaume, sommairement meublées, étroites et humides. Quelques-unes sont propres, y compris leurs cours : tout y reluit. Les autres sont sales. En dehors du bourg, il y a les fermes isolées avec leurs grands bâtiments à tourelle grise, avec leur cour dont les sabots des bêtes et des hommes ont treillissé le sol.

Les hommes sont vêtus d'étoffes usées et rapiécées, chaussés de sabots blancs à peine équarris. Ils vont à la messe en paletots courts sous leurs blouses raides et luisantes. Jeunes ou vieilles, les paysannes ne songent guère à la toilette, mais, Dimanches et jours de fête, elles ont

des costumes de couleurs voyantes et des parapluies à carreaux rouges et bleus, attachés avec un cordon blanc. En semaine, tous vivent de pain, de soupe et de fromage, et ne boivent que de l'eau. Le Dimanche, et surtout les jours de fête publique ou intime : baptême, mariage, ils s'accordent viande de basse-cour, de boucherie, et vin. Les plus vieux se souviennent d'un pain où des pommes de terre étaient mêlées à la farine ; on en faisait même avec du seigle, des fèves, des vesces, et un peu de blé. Leurs gains sont des plus réduits. Ils vivent au jour le jour, cultivateurs du printemps à l'automne, bûcherons de l'automne au printemps. Sur leur masse, moins confuse que sombre, se détachent, avec un étonnant relief, les deux grandes figures de Philippe, avec sa femme et ses enfants auprès de lui, et de la vieille Honorine. Domestique d'abord, puis ayant travaillé pour son propre compte, Philippe, environ la cinquantaine, entre au service de Jules Renard. Toute sa vie Honorine a travaillé pour autrui, et elle est morte dans la misère.

Domestique de ferme, jusqu'à son mariage Philippe n'a pas couché dans un lit. (Il peut être utile de préciser qu'âgé aujourd'hui, en 1925, *de près de* 80 *ans, il est né entre* 1845 *et* 1850*). Veut-on le voir tout entier ? Qu'on le regarde rire !* " *Sa peau cuite fait des plis autour des* " *yeux. On n'est pas sûr qu'il rit. Les yeux tranquillisent* " *par leur gaieté puérile, mais la bouche, qui bâille inuti-* " *lement, trouble un peu. Quand elle se ferme, la figure* " *de Philippe cesse de vivre. Elle ressemble à une motte* " *de terre dont sa barbe serait l'herbe sèche.* " *D'autres fois, son rire fait, de loin, le même bruit qu'un sanglot. Il faut connaître le vrai Philippe pour savoir jusqu'à quel point le réalisme lyrique de Renard peut décoller de la réalité brute. Il n'y a pas de doute que ce portrait ne fasse pendant à l'évocation grandiose, que nous devons à Michelet,*

de Jacques Bonhomme surgissant de son sillon. Mais sent-on combien ce paysan de la fin du XIXe *siècle diffère de celui du Moyen Age ? Ce n'est pas notre père : c'est presque notre frère, et si peu farouche ! Ragotte, sa femme, si j'ose dire, est " courte, ronde, avec une taille de gerbe, soli- " dement debout sur ses larges pieds d'armoire. " Et voilà toute une phrase faite de virtuelles images parfaitement appropriées. Elle aussi a été domestique. Elle en a vu de dures. Ces deux misères se sont unies. Elle a continué de travailler. Comme Philippe, elle sait seulement tout faire, des multiples besognes qui s'imposent à une femme des champs et à une mère.*

A soixante ans Honorine se tient encore droite comme une pointe et travaille, par habitude et par besoin, de l'aube à la nuit, jamais malade, desséchée, faisant, elle aussi, toutes les basses besognes, et n'ayant pas un sou d'économie. Son homme, le père Lazare, travaille dans les bois, si courbé qu'il ne voit plus le ciel que de travers, à l'horizon. Un temps vient où elle ne sait plus son âge. Elle est la plus vieille, la plus misérable aussi, et la plus répugnante. " Lorsqu'elle veut rire, elle ouvre sa grande " bouche noire où l'on ne voit qu'une longue dent, comme " une pierre au bord d'une mare. " Elle " frappe dans " ses mains et pousse par trois fois une espèce de hennis- " sement. " Ah ! le rire de Philippe et le rire d'Honorine !

Et tous les autres : Barnave, qui fut valet de chambre un mois, et qui est rentré au pays tout honteux ; Jérôme qui, ayant quelques économies, a voulu faire bâtir, s'est ruiné et cherche son pain sans oser l'avouer ; et tous les journaliers qui, dès qu'ils ont fini de travailler pour le compte d'autrui, continuent pour le leur propre, qui gagnent " largement de quoi ne pas mourir de faim ", jour par jour, recommençant le matin et n'ayant plus rien le soir,

et les laveuses, les tricoteuses, les nourrices, qui ne joignent les deux bouts qu'à la condition de tirer fortement ! Aussi envient-ils le cantonnier qui travaille peu et qui a sa retraite assurée, le sabotier, le menuisier, le charron et le facteur.

Tous ont leurs habitudes, leurs préjugés, leurs traditions et leur trésor de légendes. Cousine Nanette a fait deux trous au bas de sa porte, un pour laisser passer le chat, l'autre pour le tonnerre. " Celui du tonnerre est " plus petit, car elle le sait bien capable, s'il veut, d'en- " filer une perle. " On veille, les soirs d'été, sur les bancs plantés près des portes, les soirs d'hiver, dans les maisons où l'on teille le chanvre. Les malades se soignent mal ou ne se soignent pas du tout, par ignorance ou par avarice. La seule chose qu'ils aient héritée de leurs ancêtres, avec des terres insuffisantes et de pauvres maisons, ce sont des recettes et des croyances dans la vertu des simples et de certaines pratiques. Ils connaissent la Dame Blanche et la cave de Bîme qu'ont creusée " les révolutionnaires de 89. " En 1870, ils ont vu le soleil couchant tout rouge, et ils ont pensé : " Le sang prussien et le sang français se " battent l'un contre l'autre. " Certains ont fait cette campagne. D'autres, plus vieux, sont allés en Crimée et en Italie.

Sur la guerre, comme sur tout le reste, ils ont les idées les plus simples du monde : ils n'en veulent pas, mais, à l'instar de tant d'autres, ils se la font entre eux. Ils la font aussi aux étrangers, nomades de passage, pauvres gens venus de quelques lieues de distance se fixer parmi eux.

Leurs plaisirs ? Le premier Janvier où l'on boit la goutte, le Quatorze Juillet, la fête patronale, les mariages où l'on danse le branle, " ancien comme la plus " vieille maison du village. Ils dansent avec des sabots.

“ *On écoute le son fin du bois sur le carrelage, et les sabots* “ *caressent du nez la brique rouge.* ”

Ils ne savent rien, n'étant pas du tout ou presque pas allés à l'école. Tout n'est point parfait, d'ailleurs, dans l'organisation de l'enseignement primaire. Mais tous ont reçu l'empreinte catholique, et les femmes la gardent mieux que les hommes. Tous croient au ciel et à l'enfer. Ils sont pourtant républicains, s'occupent de politique à leur manière et votent avec hésitation, craignant de déplaire à leur femme. Les deux principaux personnages de la commune sont le curé et l'instituteur.

Ce résumé à grands traits était nécessaire pour faire sentir l'unité d'inspiration qu'on retrouve dans la partie de son œuvre — la plus importante, — que Jules Renard a consacrée aux hommes des champs. Eût-il été préférable que tous ces traits aient été par lui-même groupés ? On voudra bien remarquer, en tout cas, que Crime de village, les Cloportes, Poil de Carotte, Histoires naturelles, Bucoliques, Nos frères farouches, *c'est-à-dire six livres, sont tout entiers consacrés à la campagne, et qu'il a réuni lui-même en un autre livre, sous le titre :* les Philippe, précédés de Patrie ! *les chapitres du* Vigneron *et de* Bucoliques *qui concernent le ménage Philippe.*

J'ai dit ce qui le différencie profondément de tous ceux qui ont, avant lui, parlé des paysans. Il y a autre chose encore, et qui est, à la vérité, très important : c'est que ses paysans et ses paysages me font penser à sa famille d'arbres qui “ ne murmurent que d'accord. ”

Qu'on veuille bien songer qu'il a baissé de plusieurs tons le diapason du trop fameux morceau de bravoure, de la traditionnelle description brillante, à effet. Alors que tous ses prédécesseurs et ses contemporains, romantiques, réalistes, naturalistes, régionalistes victimes d'un romantisme et d'un naturalisme mitigés, plaçaient leurs ruraux

parmi des paysages somptueux, alors que, sur une plaine, sur une chaumière, ils déchaînaient toutes les forces de la nature et vidaient tout le contenu de leurs tubes à couleurs, Renard, *avec précision, avec mesure, avec goût, décrivait les paysages comme il faisait les paysans : en fonction d'eux-mêmes. La nature, je ne dis pas qu'il l'ajuste à la taille de l'homme : il la lui fait seulement concorder en équivalence, et, dans notre littérature en prose poétique, je ne connais aucun autre exemple d'aussi parfait accord du milieu et des hommes qui y vivent. " Trois ou quatre " maisons, juste ce qu'il faut de terre et d'eau à des arbres, " de pâles souvenirs d'enfance dociles à notre appel ", quelle discrétion ! Et c'est là presque toute la substance de ses livres, accommodée aux circonstances diverses. " Les " fermes éparses, les champs nets, les vignes claires, les " bois percés à jour ", il nous les indique sans vaine insistance, et il ne souffre pas de " l'horizon borné " : c'est qu'il est là chez lui, dans son domaine dont il nous fait les honneurs sans appuyer sur ses richesses. Il en a tout ameubli. De ce coin de campagne française il a fait un jardin où l'on peut errer en sortant de Versailles. L'ensemble en est classique parce que le goût, qui a modifié jusqu'aux rapports entre la nature et les hommes, a présidé à son agencement.*

10. Les animaux vus par Jules Renard. — *Cet agencement, il n'y a pas jusqu'aux animaux qui n'y participent. La fable est aussi ancienne que l'humanité. Avec une émotion communicative, Michelet a parlé de l'homme des champs du Moyen Age qui se demande : " Pourquoi " mon âne n'aurait-il pas entrée à l'église ? " L'âne et les autres animaux étaient entrés dans la littérature des dizaines de siècles auparavant, témoin les fables de l'Inde, que Kipling rénova de fond en comble avec le génie qu'on*

sait. Pas de folklore nordique ou méridional où ils n'occupent leur place, redoutables comme des dieux menaçants qu'ils incarnent, ou narquois comme des Génies familiers. Je ne dis pas qu'ils soient autant de boucs émissaires, mais on les charge volontiers de la morale à tirer de la petite ou longue histoire qui vient d'être contée, et il n'apparaît guère, par parenthèse, que jamais l'humanité en ait fait son profit.

Aux XIIe *et* XIIIe *siècles, le goupil Renart, Ysengrin, Noble, Brun, Beaucent, Bernart, Belin, et tutti quanti, ne sont que des incarnations de types humains de catégories sociales différentes. Ce ne sont, comme dans* la Conscience, *que des hommes " vêtus de peaux de bêtes. " Pour apprécier à sa totale valeur le classicisme de La Fontaine, il est indispensable d'avoir lu ces récits diffus où l'art rudimentaire ne se révèle que dans les situations créées, où la composition et le style sont à peu près inexistants. On peut dire que La Fontaine créa la fable comme Dieu fit l'homme : en modelant cette argile informe. Il ne lui insuffla point la vie brute qui, incontestablement, y était déjà : le goupil, ses compères, ses ennemis, sont vivants, mais de la même vie que les héros de ces anecdotes colportées par nos modernes Gaudissart. En même temps, La Fontaine s'en tint à la formule d'Esope : " Cette fable montre que... " Il en varia seulement l'expression.*

Renard ne se rattache donc à aucun de ces prédécesseurs. Mais à Buffon ?

Si l'on ne peut dire de Buffon qu'il soit un grand écrivain, on peut affirmer qu'il fut un noble écrivain. Feuilletons-le un peu au hasard. Le cheval est " la plus noble conquête " que l'homme ait jamais faite". " Le cygne doit être regardé " non seulement comme le premier des navigateurs ailés, " mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait " offert pour l'art de la navigation ". L'oie " est encore,

“ *dans le peuple de la basse-cour, un hôte de distinction* ”. *L’on y rencontre d’innombrables et précieuses observations sur la physiologie des animaux, sur leur utilité, sur la façon de les élever pour les détruire plus tard.*

Chateaubriand a repris Buffon d’un point de vue sans doute religieux, étant donné le dessein du Génie du christianisme, *mais surtout littéraire. Ah ! son rossignol, et ses nids, et ses migrations des oiseaux, et ses canards sauvages qui laissent loin derrière eux, dans le ciel du symbole, celui d’Ibsen ! Ah ! son crocodile des monts Apalaches ! Tout cela est très beau. Renard le sent et le sait ; mais, précisément, c’est du déjà écrit, et puis, dans cet autre jardin de Versailles, il n’y a point place pour le crocodile. Mais le rossignol y peut chanter ? Sans doute, si nous ne l’avions pas déjà entendu ailleurs. Mais le cheval ? Mais le cygne ?*

Renard est entré dans le temple de la psychologie par la porte de l’humorisme, et c’est de son seuil qu’il a vu beaucoup de ses animaux. Il écrit dans son journal, le 19 *septembre* 1895 *:* “ *Buffon a décrit les animaux pour faire* “ *plaisir aux hommes. Moi, je voudrais être agréable* “ *aux animaux mêmes. Je voudrais, s’ils pouvaient lire* “ *mes petites* Histoires naturelles, *que cela les fît* “ *sourire* ”.

Je ne dirai pas comment le cheval répond à celui de Buffon ; mais le cygne, qui “ *s’épuise en apparence à* “ *pêcher de vains reflets* ”, *chaque fois* “ *qu’il plonge* “ *dans la vase nourrissante* ”, *ramène un ver, et* “ *il* “ *engraisse comme une oie*”. *A maint autre endroit intervient ainsi la mise au point des grands sentiments dont seraient susceptibles nos frères inférieurs recréés à notre fugitive image. Ailleurs, c’est l’humorisme qui, à lui seul, construit et peint. Mais je sais aussi tels poèmes en prose des* Histoires naturelles *qui restent inégalables dans leur*

fraîcheur et dans leur nouveauté : le Chasseur d'images, Fermeture de la chasse, Une famille d'arbres. *On ne refera point la Poule, ni les Canards, ni la Dinde, ni la Pintade, ni le Paon, ni le Bœuf, ni les Moutons, ni le Bouc, ni les Lapins, ni le Grillon, ni la Souris, ni l'Alouette. On ne refera, surtout, ni la Souris, ni le Grillon, où se résume tout l'art de Renard s'appliquant aux bêtes et en tirant de neuves analogies.*

La souris grignote tout dans la pièce où, à la clarté d'une lampe, il fait sa " quotidienne page d'écriture ". Il pose son porte-plume. Grand silence. Elle s'inquiète, Pour ne point l'effrayer, il se remet à écrire, " et, de " peur qu'elle ne m'abandonne à mon ennui de solitaire, " j'écris des signes, des riens, petitement, menu, menu, " comme elle grignote. " Et c'est encore une partie de l'art de Renard qui est là.

Le grillon le complète, qui l'amène à cette belle image : " Dans la campagne muette les peupliers se dressent " comme des doigts en l'air, et désignent la lune. " Nul romantisme, ici, nul classicisme de convention, — le XVIIe *siècle n'écouta point les grillons, — mais un réalisme lyrique qui, parti de l'humble insecte, par le truchement des peupliers rejoint la lune, c'est-à-dire, pour nous les terriens, l'antichambre de l'univers illimité.*

11. Le Journal. — *Maintenant, il s'ajoute à son œuvre qu'il complète ; sur l'âme de Renard il nous ouvre des horizons que laissaient voilés les livres par lui publiés.*

Sur sa vie à Paris, aux champs, à la mer, sur la vie de ses contemporains, citadins et ruraux, sur la vie tout court, on y rencontre une multitude de croquis, de réflexions gaies, mélancoliques, tristes, où concourt le même mélange de réalisme, d'humorisme et de lyrisme.

Réservés tels cas où Restif de la Bretonne lui-même

devait avoir recours au latin, il me semble qu'on ne peut aller plus avant dans l'introspection, ni s'exprimer avec plus de liberté : elle serait parfois du cynisme, si l'humorisme ne l'en faisait dévier. Renard ne se ménage pas ; il se jette à lui-même, et en pleine face, ses quatre mille vérités quotidiennes, et Rousseau est resté sensiblement en-deçà, quant au menu détail. Mémoires d'Outre-Tombe ? *Immense palais où, par les longs corridors sonores, le rêve talonne la réalité qu'il adjure de se dérober sous les tentures gonflées par le vent venu de tous les pays où l'Enchanteur a erré. Confessions, Mémoires, Confidences, Histoire de ma vie, Journal, peu de genres littéraires aussi cultivés. C'est à celui des Goncourt que le* Journal *de Renard ferait le plus penser, mais uniquement pour la disposition typographique.*

" *Il faut* " *écrit-il le* 11 *mai* 1894, " *que notre* Journal
" *ne soit pas seulement un bavardage comme l'est trop*
" *souvent celui des Goncourt. Il faut qu'il nous serve à*
" *former notre caractère, à le rectifier sans cesse, à le*
" *remettre droit.* " *Le* 17 *mai :* " *Rousseau converse*
" *avec son âme, et Goncourt plutôt avec le petit esprit de*
" *ses voisins.* " *Le* 10 *juillet :* " *J'écrirai un livre qui*
" *étonnera mes amis. Je ne me croirai pas supérieur aux*
" *autres, comme Goncourt. Je ne dirai pas de mal de moi*
" *pour qu'on m'excuse, comme Rousseau. Je tâcherai seule-*
" *ment de voir clair, de faire en moi la lumière pour les*
" *autres et pour moi.* "

Ce livre qui lui revint souvent à la pensée, il ne l'écrivit pas, mais tous les matériaux en sont épars ici. Réflexions, anecdotes sur autrui n'en sont point absentes : les observations sur lui-même y tiennent la plus grande place. Elles sont d'une précision et d'une verdeur inégalables. On ne manquera point d'y relever des contradictions. On le fera dans un sentiment puéril de supériorité, comme un maître

qui prend son élève en défaut, alors que ce devrait être le contraire. Comme si les contradictions n'étaient pas l'essence de notre vie ! Comme si un Journal *ne tirait point sa valeur la meilleure d'être le reflet exact de la vie de qui le rédige !*

On voit souvent Renard déplorer de n'être pas nanti de génie. Eh ! bien, je crois qu'on peut dire, sans restriction comme sans fausse pudeur, qu'il eut le génie de la note courte, en une ou quelques lignes. Je crois aussi que ce Journal *nous révèle un Renard très différent de celui que nous proposent ses livres antérieurs, un Renard moins bridé, plus spontané, fourmillant de mots et d'images, et qui avait, aussi bien que nos penseurs attitrés, ses idées en matière d'économie sociale, de politique et de religion, un Renard, enfin et surtout, que le rêve, le fantastique, le mystère et l'angoisse de l'au-delà bouleversaient plus souvent et plus qu'on ne le pourrait croire. Il n'a point fait de critique, littéraire ou dramatique, en professionnel, excepté pour le théâtre, dans les dernières années de sa vie. Mieux que trop de professionnels, il pouvait parler esthétique, et telles de ses brèves notes sont plus riches de substance que de longs articles.*

“ Je m'arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière dont “ j'ai besoin soit formée et tombe de ma plume ”, disait Joubert. Tout le Journal *de Renard en resplendit. On en reste étonné. On est tenté de se frotter les yeux. Ces matériaux épars, plus que superflu, il serait ridicule de regretter que Renard ne les ait pas coordonnés : il avait, très accentué, le goût du discontinu beaucoup plus que de la synthèse. D'instinct et de raisonnement, il répugnait à l'œuvre de longue haleine. Ainsi voyons-nous dispersées d'innombrables pierres, dont la plupart sont précieuses. Elles ne seraient en désordre que si elles avaient été destinées à former un édifice. Il n'en est rien. Chacune d'elles*

est à la place qu'elle doit occuper. Que si leurs scintillements mêlés nous éblouissent, ne nous plaignons pas qu'elles soient trop belles, ni trop nombreuses.

12. Conclusion. — *Son œuvre est essentiellement française. Elle n'est ni agrandie, ni corrompue par des apports d'origine étrangère. Ni le roman russe, ni le roman anglais ne l'a impressionné au point de l'engager dans une autre voie. Elle est, encore, à égale distance des latines villes de marbre et des attirantes cités bâties au fond des brumeux fjords scandinaves : ne lui parlons ni de Dante, ni d'Ibsen. Nul ne fut moins " européen " que lui, et il lui était indifférent qu'on lui en fît la remarque, directement ou par allusion, en quoi il avait totalement raison. Critiques arrogants et esthètes insupportables le faisaient sourire, qui ont la prétention d'imposer à l'écrivain les restaurants cosmopolites où il devra s'assimiler les nourritures dont ils ont, à son intention, dressé la carte. A toutes ces sauces extravagantes,* Renard *préféra le vin, les volailles et les légumes de son pays. C'était son droit. Qu'on le juge donc sur le terrain où, de propos délibéré, il s'est placé lui-même, et qu'on dise s'il a réalisé le dessein qu'il avait conçu.*

Son œuvre est là, debout, solide dans ses parties principales, à quoi la fusion parfaite de l'humorisme, du réalisme et du lyrisme assure une indéniable originalité, et son classicisme neuf suffit à leur garantir longue durée. A ceux qui voudront profiter de son exemple, Renard *apprendra à se garder des effets trop prévus de situations et de mots, à ne rien penser que de probe, à ne rien écrire que de net, à laisser — ce qu'il n'a oublié qu'une fois, avec* la Bigote, — *au pamphlet, à la tribune, à la chaire, au journal, la discussion des idées politiques, religieuses ou sociales, à ne point mêler à la littérature d'imagination*

et de sentiment la littérature d'idées, à ne point se préoccuper que leurs livres embellissent, soi-disant, la vie. Ils apprendront qu'il existe une littérature sœur de la musique et de la peinture, qui n'a pas à se préoccuper de discuter, ni de démontrer, ni d'attaquer, ni de défendre, une littérature qui montre, ou suggère, par des mots, comme font la musique par les sons et la peinture par les couleurs.

Ce qui manque à son œuvre, a-t-on dit, c'est un parfum d'humanisme. Quelle absurde affirmation ! Si on l'y respirait, ce parfum la dénaturerait, au contraire. Quand nous voulons le subodorer, nous n'avons, depuis des siècles, que l'embarras du choix entre des centaines de flacons à déboucher ; mais, les odeurs naturelles du foin, des feuilles et des fleurs, qu'y ajouterait une goutte d'essence empruntée à Théocrite, à Virgile ou à Tibulle ? Elle ne ferait que les chasser. Renard avait trop de goût, et trop le sens profond de la vie moyenne aux champs comme à la ville, pour ne se pas rendre compte que de semblables rappels détonneraient dans ses livres. Il faut le féliciter de s'en être abstenu, grâce à quoi, loin des grands lyriques qui ont chanté le cycle des saisons et des travaux, loin des grands romanciers et des grands dramaturges qui n'ont point redouté de dépeindre des passions redoutables au cours d'intrigues mouvementées et vraisemblables, loin des grands moralistes laïcs ou religieux qui ont étudié tous les sentiments humains, il occupe une place de choix que personne ne peut légitimement songer à lui disputer.

Ce domaine où il est si bien chez lui, tâchons de le circonscrire. Ce serait comme une maison de campagne, à égale distance du château et de la chaumière, où quelques Parisiens délicats et distingués voisinent avec des paysans humanisés, dans un décor d'une absolue clarté : ni brouillard à demeure, ni soleil perpétuel. Même en automne, il

n'y a de brume que juste ce qu'il faut. Les orages naturels y sont presque aussi rares que ceux du cœur. Ce n'est pas ici qu'on leur demandera : " Est-ce une goutte de votre " pluie ? " L'âme y est comme la nature : si elle ne va point jusqu'à rire, elle sourit de s'être fâchée. Ses horizons aussi sont nets : de partout il fait clair en elle. Les hôtes appartiennent à la classe moyenne de la galanterie honnête et rangée, de la bourgeoisie, et des lettres. Ils vont à la mer, comme il est de mode dans le roman depuis les alentours de l'année 1890, *mais, leur point d'attache, c'est Paris, où Blanche et Maurice, Marthe et Pierre, analysent avec finesse, leurs sentiments, où ils se tiennent à l'écart du monde grouillant des affaires et de la haute noce. Leur point d'attache, c'est surtout cette campagne nettoyée où l'on ne voit plus de loups : ce qu'ils sont devenus, Philippe l'ignore. On peut donc s'y promener en toute sécurité. Les paysans ont cessé eux-mêmes d'être des loups. Ils ne se servent plus de leurs fourches que pour remuer le foin, que pour engranger bottes et gerbes, de leurs haches que contre les arbres. Or, cette maison de campagne est démontable. Si elle s'adapte merveilleusement au Nivernais, on peut l'installer simultanément dans la France entière, par l'imagination, supprimés quelques accidents de terrain, je veux dire — car on ne saurait jamais trop préciser, la plupart des gens étant rebelles à l'image, — quelques accidentelles différences de mœurs, quelques hérissements d'âme et de langage, plus sensibles dans des régions demeurées plus farouches.*

Nisard, qui reste notre plus grand critique doctrinaire et qu'on oublie trop, définissait l'art : " l'expression de " vérités générales dans un langage parfait. " Or, je suis certain que, parlant des paysans, Renard a réalisé ces deux conditions. La perfection de la forme, dans ses chapitres, dans ses poèmes en prose, dans ses séries les

plus réussis, reste hors de discussion. Mais, fervent comme il l'était du menu détail et de la mise au point des grands sentiments, ne semble-t-il pas qu'il ait dû être, précisément, incapable d'exprimer des vérités générales ? Cette méconnaissance s'explique trop facilement par la disgrâce qu'encourt quiconque s'efforce, par esprit de soumission à l'objet, sans inutile et faux romantisme ou naturalisme, de parler posément des classes inférieures du Tiers-Etat, qui, du moins, étaient restées telles jusqu'à l'année 1914. *A vrai dire, décrivant les paysans,* Renard *n'a exprimé, en particulier, aucune vérité générale, mais il en est une, et dont il avait conscience, qui illumine toutes les pages qu'il leur a consacrées, une vérité générale beaucoup moins acceptée qu'on ne serait tenté de le croire, et que* M. de La Palice *formulerait ainsi : " L'homme est partout le même. " Ni le romantisme d'hier ou d'aujourd'hui, ni le réalisme, ni le naturalisme, ni le régionalisme, ni le classicisme, ni le néoclassicisme, ne s'en est douté. L'un ou l'autre, par des moyens divers mais équivalents en grossièreté, a toujours prétendu nous intéresser à l'homme des champs par des artifices puérils, se faisant son barnum qui va jusqu'à un apitoiement de mauvais ton. Aucun de ces procédés chez* Renard, *qui laisse délibérément de côté mépris comme pitié, et qui, ayant découvert cette vérité générale, l'a exprimée, non pas en théoricien sociologisant, mais en artiste, nous laissant le soin de la découvrir. Enfin, il est le premier qui ait mis en parfait accord paysages et paysans, et qui, non seulement n'ait pas abusé de la description, mais l'ait mise au ton juste et nécessaire.*

C'en est assez pour lui assurer une place très particulière, et de choix, non pas dans la littérature rustique ou rurale, qui ne devrait plus exister, mais dans la littérature, tout court.

Henri BACHELIN.

Débuts Littéraires

Poésies Inédites

Préface

Je te promettais une douce vie,
Je t'aurais donné les plus beaux joujoux,
Tous ceux qu'un enfant maladif envie,
Pour te voir me faire un peu les yeux doux.

Mes meilleurs amis devaient te sourire
Et, pour me payer leur tasse de thé,
Le soir, en fumant, t'auraient laissé dire
Tout ce qu'imagine un enfant gâté.

Aurais-tu trouvé leur accueil peu tendre ?
A peine chacun s'assied pour t'entendre
Que déjà tu meurs, laissant tout peiné

Le cœur des messieurs amis et des dames.
Bonne route, au moins, cher talent mort-né !
Aux limbes rejoins les petites âmes.

Les Cloches

Au lever du matin qui secoue à demi
Les torpeurs que la nuit ramasse en sa corbeille,
Le coq jette sa voix au sonneur endormi.
Un branle irrégulier bourdonne à mon oreille :
Le son des cloches m'éveille,

Et j'écoute tinter le prélude d'un glas.
Une note vagit, faible comme une excuse ;
L'une reste indécise et ne s'achève pas ;
L'une d'elles s'échappe, ondulée et diffuse :
Le son des cloches m'amuse.

La plainte croît avec un gonflement de mer.
La note monte au ciel comme un jet de baliste,
Pleine et très grave, à vol ample, souffletant l'air ;
Chaque vibration s'élargit et persiste :
Le son des cloches m'attriste.

Longtemps vacille encor le même tintement.
Toujours à sons égaux la cloche psalmodie,
Toujours le va-et-vient du même bercement,
Toujours les mêmes sons versés comme une pluie :
Le son des cloches m'ennuie.

Mais voici que le glas se calme sans effort.
Encore un dernier chant d'une voix plus profonde.
Le son plus mollement fait circuler son onde ;
Puis s'en vont au lointain et la plainte et le mort :
Le son des cloches m'endort.

Absolution

Va ! Je t'ai pardonné ta chute involontaire.
Quand la nuit a mêlé les chenilles aux fleurs,
Elle verse à plein bord sa rosée à la terre
Et lui dit de baigner les roses de ses pleurs.

Laisse au fond du passé le repentir se taire.
Je donne pour appui ma force à tes douleurs,
Un baiser à ta lèvre éteinte et sans couleurs,
A ton cœur épuisé l'amour qui désaltère.

L'oiseau d'un faux coup d'aile en prenant son essor
A renversé la coupe ; oui, mais la coupe est d'or :
Rien, à peine une étoile ; elle n'est pas fêlée !

Tel quand j'ai retrouvé ton cœur un jour surpris,
Je n'ai pas eu besoin d'assembler les débris.
Il avait résisté : tu n'étais qu'étoilée !

Larmes

Si j'avais par hasard trois larmes à verser,
Je voudrais la première aussi froide que lente,
La seconde plus tiède, et l'autre très brûlante,
Toutes les trois coulant sans qu'on vînt les forcer.

La froide pour celui dont la lèvre tremblante
Sur un front ivre-mort cherche un dernier baiser,
Qui demande en riant des verres à casser
Et s'endort au bruit lourd d'une orgie insolente.

La tiède pour celui qui désespère et pleure,
Que la misère accable et ne relève pas ;
Car il faut au souffrant la pitié qui demeure.

Et l'autre ! Oh ! je voudrais, silencieux et bas,
Et, tremblant qu'il ne vît dans mon offre une offense,
Aller moi-même offrir l'autre à celui qui pense.

Dames-D'onze-Heures

Nom vulgaire de l'ornithogale ombellé.
(Littré.)

Au même instant la nuit ramène
Leurs croquis saupoudrés de riz,
Et tout leur chapelet s'égrène
Au même instant sur tout Paris.

Ni très laides, ni très jolies,
Entre deux âges peu précis,
Teint demi-frais, demi-rassis,
Un peu rouges, un peu pâlies,

Elles ont toutes le même air,
Portant, avec agacerie,
Petit panier, l'été, l'hiver,
Petit panier et parapluie.

Toutes ont le nœud familier,
Nœud piqué dans leur chevelure,
Nœud sur le bout de leur soulier,
Nœud par derrière en boursouflure.

Chacune a son endroit privé
D'où ses regards quêtent fortune,
Un bout de trottoir réservé
Sous un bec de gaz pour chacune.

" Bonsoir, Monsieur ! Monsieur, bonjour ! "
La voix aigre sur un air tendre,
Elles font mine de comprendre
Le peu qu'on leur parle d'amour.

On aime autant l'autre que l'une.
Quand on accueille celle-ci,
Avec tant d'art l'autre importune
Qu'on voudrait bien la prendre aussi.

Pour l'inconnu qu'elle remise
Chacune a, le corsage ôté,
Le même à-peu-près de beauté
Sous son à-peu-près de chemise,

La même façon d'embrasser,
De se pelotonner sur elle,
De s'endormir et de laisser
Monsieur rêveur dans la ruelle.

Et, tous les jours, même tracé :
Soit par contrainte, soit qu'elle aime
Cette existence à prix fixé,
Son histoire est toujours la même.

Ça commence par un berceau,
Ça se prolonge dans la rue
A deux ou trois pas du ruisseau,
Sous les becs de lumière crue,

Où toutes montrent le même air,
Portant avec agacerie
Petit panier, l'été, l'hiver,
Petit panier et parapluie.

Dessous de portrait

Ce fin croquis eſt buriné
En peu de temps moins quelque chose.
Le modèle en eſt étonné :
Et le portrait eſt terminé
Que le modèle toujours pose.

Programme

Ce soir que le froid allonge
Nos quatre pieds au foyer,
Pressurons comme une éponge
Ton amour nourricier.

Entre tes lèvres fleuries
Rondes en trou de goulot,
Je veux qu'il en coule un flot
De mielleuses sucreries.

Avec soin, pour dégeler
Tes ardeurs mal échauffées,
Laisse-moi t'emmitoufler
De caresses étoffées.

Nous rirons, sceptiques forts,
Dans nos poses somnolentes,
Des kyrielles dolentes
De ceux qui gèlent dehors.

Avant tout ayons l'air bête,
Car je hais de parti-pris
Chez les cœurs tout pleins d'esprit
Les façons d'aimer par tête.

Comme je parle assez bien
En subtiles métaphores,
Je dirai des mots sonores
Où nous ne comprendrons rien.

Je te permets de médire
Des mots qui t'auront déplu,
Mais pour chaque éclat de rire
Un baiser me sera dû.

Pour parfumer nos mensonges,
Réalisons un bouquet
Au jardin le plus coquet
Extrait de nos plus beaux songes.

Voilà mon programme : il ment.
Un programme toujours triche ;
Ce sera bien autrement
En scène que sur l'affiche.

Femme qui dois un jour m'ensorceler, stupide
Femme que le hasard va mettre à mon côté,
J'éprouve malgré moi comme un désir avide
De promener mes yeux le long de ta beauté.

Bien que je te présente et froide, et sotte, et vide
D'attraits originaux, comme un air emprunté,
Bien que je t'imagine avec un cœur aride
Où tout germe périt dans l'herbe-vanité,

Je veux t'envelopper d'ardeurs exagérées
Et jusqu'à ce qu'au bout d'amours bien digérées
L'indifférence ait mis face à face nos dos.

Je jure de t'aimer autant qu'une potiche :
Tu peux dès maintenant venir. J'ai fait ta niche
Dans mes espoirs plissés en ondoyants rideaux.

Je n'ai pas connu la misère,
Et pourtant j'ai bien souhaité
Dans mainte révolte éphémère
Une petite pauvreté.

J'ai formulé plus d'une envie :
Mon sort imbécile a voulu,
M'importunant toute ma vie,
Me prodiguer ce qui m'a plu.

J'entends partout monter les plaintes
De pleureurs qui voudraient pétrir
Tous les bonheurs dans leurs étreintes.

Moi qui n'ai jamais pu souffrir,
Heureux comme une fin de conte,
Je baisse le front, car j'ai honte.

Celle que j'aime

A mon amour inactif
Toute parole étant lourde,
J'ai fait un choix maladif :
Celle que j'aime est sourde.

On ne peut rien révéler
De ma passion secrète.
J'ai pris soin de la voiler :
Celle que j'aime est muette.

Dans mes troubles oublieux,
Je ne crains pas qu'elle pleure
Pour un abandon d'une heure :
Celle que j'aime est sans yeux.

Aveugle, sourde et muette,
Et gardienne de secrets,
Je l'ai commandée exprès :
Mon amante est statuette.

J'ai dissous l'autre morceau
Du bloc dont elle est extraite,
Et le sculpteur ne l'a faite
Qu'en ébréchant son ciseau.

Pommes frites

A son magasin anguleux,
Avec fumée en devanture,
La marchande, les doigts huileux,
Tourne et retourne la friture.

L'écumoire au creux perforé
Fait crépiter l'huile follette,
Et chaque goutte se reflète
Sur la marchande au teint doré.

Car c'est l'heure où, mines hagardes,
Petits gamins et gens furtifs,
Pour déjeuner, à pas hâtifs,
Dégringolent de leurs mansardes.

Ils emportent pour leurs deux sous
Un cornet plein de pommes frites
Et des politesses gratuites
Offertes d'un ton aigre-doux.

Puis au bas d'une devanture
Ils s'adossent, rassasiés,
Dégustant la littérature
De leurs cornets versifiés.

Et, tandis que sur sa lecture
Chacun dort immobilisé,
La marchande, d'un air blasé,
Tourne et retourne la friture.

L'une d'elles

Iou, iou (Eschyle)

Venant je ne sais d'où,
Le regard un peu fou,
Le profil comme un zède,
Elle était vraiment laide.

Le pas rêveur et lent
Et le geste indolent
D'un mourant qu'on assiste,
Elle était vraiment triste.

Comme si, par pitié,
Elle eût eu la moitié
De la lune pour châle,
Elle était vraiment pâle.

La minute où je fus,
Très aveugle, confus,
Lui parler en poète,
Elle était vraiment bête.

Au bout de cet aveu
Elle fit la culbute ;
Une heure après sa chute,
Je l'aimais vraiment peu.

Je l'ai mise à la porte
Quand l'éclat de son teint
Frêle et mat fut éteint :
Elle était vraiment morte.

Quand sur sa tombe en grès
S'égrenant par degrés
Ma chanson fut écrite,
Je revins vraiment vite.

Bout de vue

Hola ! hé ! quelqu'un !
(Molière)

Personne ! Si : deux petits chiens
Qui déroulent, tout à leur aise,
A voix basse, leurs entretiens
Sur les bras maigres d'une Anglaise.

Tout près d'eux un moineau savant
Frise la neige cristalline
Et de souvenir y dessine
Une étoile qu'il voit souvent.

Une feuille jaune perdue,
Tournoyante comme un ressort,
Vibre aux doigts d'un arbuste mort
Où ses soubresauts l'ont pendue.

Au filet mince d'un vent sec
Le moineau-franc, comme un artiste,
Donne ses dessins et sa piste
Pour une fleur de neige au bec,

Puis s'en va ! L'arbuste cramponne
La feuille à son ourlet subtil.
L'Anglaise efface son profil.
Les petits chiens dorment : personne !

Les petites repasseuses

D'un mouvement doux et rythmé
Les trois petites repasseuses
Pressent leur linge parfumé
D'un mouvement doux et rythmé.
Elles ont les mines songeuses,
Un air grave inaccoutumé,
Les trois petites repasseuses
Au mouvement doux et rythmé.

Un souvenir ou bien un rêve
A la sourdine, au fond du cœur,
Pour chacune d'elles s'achève,
Un souvenir ou bien un rêve.
Une alanguissante tiédeur
Des fourneaux endormis s'élève
Pour leur bercer au fond du cœur
Un souvenir ou bien un rêve.

L'une se souvient :

“ J'ai passé la nuit à veiller.
— Comme mon fer glisse avec peine ! —
Le livre sur mon oreiller,
J'ai passé la nuit à veiller.
Ma mémoire en est toute pleine.
Mes yeux vont encor se mouiller.
J'ai passé la nuit à veiller.
— Comme mon fer glisse avec peine !

“ Mais ça finit bien tristement !
Puisque Lucas adorait Rose,
Le ménage eût été charmant.
Mais ça finit bien tristement !
Pouvait-on pas faire autre chose
Qu'un aussi vilain dénouement,
Puisque Lucas adorait Rose ?
Comme ça finit tristement !

L'autre rêve :

“ Il est très distingué de mise,
Le monsieur qui m'a fait danser.
Sa politesse m'a surprise.
Il est très distingué de mise :
Que ne puis-je lui repasser
Soigneusement une chemise,
Pour qu'il me refasse danser.
Le monsieur de si belle mise !

Un instant il m'a parlé bas,
Mais peut-être il a voulu rire.
J'en ai presque fait un faux pas,
Quand il s'est mis à parler bas.

Je le prierai de me redire
Si maman ne regarde pas.
Mais sans doute il a voulu rire
Quand il s'est mis à parler bas ! "

L'autre pense :

" L'amour est chose passagère :
Il faut se faire une raison ;
En ce monde, foi de lingère,
L'amour est chose passagère.
C'est toujours la même chanson.
Je suis lasse d'être légère :
L'amour est chose passagère
Il faut se faire une raison.

D'une coquette lingerie
Je veux être patronne aussi.
Pour peu que Fortune sourie
A ma coquette lingerie
J'aurai bien vite réussi,
Laissant là mon étouderie
Quand d'une fine lingerie
Je me verrai patronne aussi."

Et leur souvenir ou leur rêve
A la sourdine, au fond du cœur,
Pour chacune d'elles s'achève,
Leur souvenir ou bien leur rêve, —
Tandis qu'une molle tiédeur
Des fourneaux endormis s'élève
Pour leur bercer au fond du cœur,
Un souvenir ou bien un rêve.

Et d'un long mouvement rythmé,
Les trois petites repasseuses
Pressent leur linge parfumé,
D'un mouvement doux et rythmé;
Mais elles ont, moins soucieuses,
Repris leur air accoutumé,
Les trois petites repasseuses
Au mouvement doux et rythmé.

Dimanche

Jour où Paris par chaque pore
Verse, en un flot multicolore,
Tout ce qu'il a de renfermé,
De beau, de laid, de costumé,
O Dimanche toujours en fête,
Retenu pour la joie honnête,
Dimanche qui tournes la tête
Aux couturières à bas prix,
Jour où les mondaines fanées
Dissimulent le plus d'années
Sous le plus de poudre de riz,
Où les toilettes querelleuses
Illuminent les omnibus
Heurtés comme des hiatus
Au milieu de foules houleuses,
O jour des clins d'œil ennuyeux,
D'arrêt fréquent où se dessine
Comme une courbe de main fine

Tout au fond d'un coupé soyeux,
Jour de rencontres et d'adieux
Où le bon bourgeois exécute
Ses saluts cérémonieux
Comme un canard une culbute,
Jour où les belles en landau,
S'étalant comme des boutiques,
Lorgnent les poses esthétiques
Des volumineux porteurs d'eau,
Jour des simples soldats rigides
Qui font risette aux nourrissons,
Des gommeux exigus et vides
De sens comme des écussons,
Des loqueteux et des gens riches,
Des Anglaises et des caniches,
Jour complaisant, jour familier,
O jour de joie exubérante,
Jour du flâneur et du rentier,
Ventru selon qu'il a de rente,
Jour des pauvres, jour recherché,
Pour tes plaisirs à bon marché,
Où bateaux-mouches, hirondelles,
Courent tout bosselés d'ombrelles
Semer les bois de rendez-vous
Et peupler les parcs de ceinture
De touristes à quatre sous
Et de raffinés en friture,
Où les familles au complet
Vont s'offrir une galerie
Au vieux vaudeville où l'on crie
Pour de l'argent à tout couplet,
Jour si prodigue de bien-être,
Jour périodique entêté,
O jour qui n'es jamais resté

Plus de six jours sans reparaître,
Je comprends, jour religieux,
Que tes ministres, dont les yeux
Errent du livre des antiennes
Aux croupes de leurs paroissiennes,
Prennent soin de sacrifier
Un moment de leur ministère
Tous les matins à remercier
Notre Bon Dieu célibataire
Qui t'osa, ne sachant que faire,
Pour vendre son calendrier,
Du peu qu'il lui restait d'haleine
Souffler en queue à la semaine.

Les Petits Soldats
(monologue)

Vers les places des grandes villes,
Tous les soirs et tous les matins,
On voit courir sur quatre files
Quatre rangs de petits pantins.

Ils ont des blouses presque blanches
En toute saison. Leurs képis
Font l'effet de loin, dans les branches,
De pavots sur un champ d'épis.

Ils vont encor comme la veille,
Sans jamais dire qu'ils sont las,
Pour le civil qui s'émerveille,
Jouer en règle aux petits soldats.

Avec leurs coiffes de dentelle
Les nourrices les ont suivis.
Les bébés sont de leur avis :
C'est plus gai que Polichinelle.

Sans sourire et sans s'émouvoir
Ils gesticulent, mécaniques.
Les bonnes rêvent, à les voir,
Et les bébés leur font des niques.

En mesure, un pas, puis un pas,
Ils vont longtemps d'un arbre à l'autre.
Il eſt moins frêle que le nôtre,
Le calme des petits soldats.

Puis ils font la guerre pour rire
Dans un espace limité.
De toutes parts on les admire :
C'eſt joliment bien imité.

“ Je suis comme un vaisseau sans voiles”,
Dit un médaillé d'autrefois ;
“ Ma poitrine eſt pleine d'étoiles,
Mais ma jambe gauche eſt en bois. ”

Et peut-être que quelque femme
Songe à l'un d'eux, bien loin, là-bas.
Vraiment on n'a pas moins une âme
Pour jouer aux petits soldats.

Puis la nuit surprend l'exercice.
Le retour sonne à l'horizon,
Et bébé dit à sa nourrice :
“ Ils vont rentrer à leur maison. ”

Le lendemain la place eſt vide.
Les soldats ne reviennent plus.
Le citadin écoute, avide,
Ce qu'il entend de bruits confus.

Mots magiques : patrie et guerre,
Toute la rumeur des combats.
Un silence pèse où naguère
On jouait aux petits soldats.

Il eſt plus d'un absent qu'on pleure.
Les veilles s'attardent, le soir ;
Et, dans la ville, d'heure en heure
La peur alterne avec l'espoir.

Puis un matin tout eſt en fête.
Car c'eſt le matin d'un beau jour :
On va chercher, musique en tête,
Les petits soldats de retour.

Ils reviennent, d'un air tranquille,
Comme si rien n'était, au pas.
Salués héros de la ville,
Ils sont reſtés petits soldats.

Hélas ! Comme il en manque ! Un doute
Fait songer bébé, sérieux.
" Les autres sont encore en route ",
Lui dit sa mère dont les yeux

Se voilent. " Ils sont las peut-être,
Et se reposent en chemin. "
Une triſtesse la pénètre :
Elle prend bébé par la main.

Mais bébé, voyant qu'elle pleure :
" Mère, je veux ", dit-il tout bas,
" S'ils ne viennent pas tout à l'heure
Jouer à leur place aux soldats. "

Vision

Toute en rose et toute en tulle,
L'air à peine commencé,
Dans la valse elle a glissé,
Ainsi qu'une vague ondule.

Le son monte, balancé
Comme un rythme de pendule,
Et soudain son cœur se brûle
A l'air qui l'a caressé.

Puis le bal eѕt tout en elle.
Chaque son eѕt un coup d'aile,
Et de son vol, peu à peu,

Mon œil ivre se compose
Un bal trouble tout en feu,
Tout en tulle et tout en rose.

Brrr !

Il fait froid ; à genoux
Mon corps au tien s'agrège.
Serrons-nous comme un piège
Nos deux bras à nos cous.

Il fleurit de la neige,
A genoux, serrons-nous.
Ton chapeau nous protège,
Notre amour dort dessous.

Cassant chaque nuée
Qu'il éparpille aux cieux,
L'hiver brouille tes yeux,
Met ta voix en buée,

Et, frileux, au hasard
Du vent qui nous affole,
J'écoute ton regard
Et je vois ta parole !...

Lueurs de vitre

Par une sympathie étrange,
Sensiblement, voilà que change
Le bleu du ciel comme un décor,
Avec le bleu de ma pensée.
Par degrés noircissent ensemble
Mon âme et le ciel baigné d'or.

Sur les vitres toutes les gouttes
Tombent, sonnent, coulent, et toutes
Prennent la forme de mes pleurs.
Dans une seule rêverie,
En une seule teinte grise,
Meurent souvenirs et couleurs.

Puis le ciel où l'orage passe,
Mon âme où la douleur se lasse
Refont le bleu de leur décor,
Et comme avec toutes les gouttes
Le soleil joue avec mes larmes
Qu'il teint en rose, en rouge, en or.

Pour de frêles éclosions
La nuit douce, la lune bonne
Sans apparat font leur aumône
De frissons vifs et de rayons.

Les couleurs vagues, les nuances
Fines, pour des bals délicats
Dont les poètes seuls font cas,
S'entremêlent comme des danses.

Quand sur la vitre aux reflets verts
L'appel des mots, des sons, des vers,
Frappe en sa mesure pressée,
L'impalpable se fait décor,
Le rêve s'y pose en pensée :
La goutte d'encre eſt goutte d'or

Aqua Tinta

Si vous parlez toujours de femmes
Je vais finir par me noyer.
Pourtant je n'aime pas les drames,
Mais vous parlez toujours de femmes.
Elles ont beau les rudoyer:
Tous les messieurs aiment les dames.
Je vais finir par me noyer
Si vous parlez toujours de femmes.

Comme les femmes leurs cheveux
La rivière a tordu ses ondes,
Et c'est bien aussi merveilleux
Qu'une tresse de leurs cheveux.
Si vous aimez les boucles rondes,
Les flots lourds s'enlacent entre eux.
Comme les femmes leurs cheveux
La rivière a tordu ses ondes.

La rivière a ses cailloux blancs
Comme les femmes leurs dents blanches.
On voit rire les flots tremblants
Sur les écrins de cailloux blancs,
Quand frémissent un peu les branches.
Et les flots clairs coulent plus lents,
Pour bien montrer leurs cailloux blancs
Comme les femmes leurs dents blanches.

La vague ronde a la douceur
Des plus délicates épaules.
Et, pour caresser ses goûts drôles,
Sur la vague ronde en douceur
L'automne, en effeuillant ses saules,
Sème des taches de rousseur.
Des plus délicates épaules
La vague ronde a la douceur.

La vague lisse s'illumine
Et rayonne, comme des yeux.
Pour ses amants qu'elle fascine
La vague lisse s'illumine.
La lune y promène ses feux
Comme au travers d'une vitrine.
Rayonnante comme des yeux,
La vague lisse s'illumine.

Quand on s'attarde sur le bord
La rivière chaste se couvre.
Dans la brume on croit qu'elle dort
Et l'on s'attarde sur le bord.
Mais comme une femme elle s'ouvre
Pour embrasser jusqu'à la mort.
La rivière s'ouvre et se couvre
Quand on s'attarde sur le bord.

Puisqu'encor vous parlez de femmes
Je préfère aller me noyer.
Pourtant je n'aime pas les drames,
Mais vous parlez encor de femmes.
Elles ont beau les rudoyer :
Tous les messieurs aiment les dames.
Allez, parlez toujours de femmes !
Moi, je préfère me noyer.

Le Moineau

Toc ! Le moineau cogne aux carreaux.
Elle l'écoute tout émue !
Quand on pense que les moineaux
Ont passé la nuit dans la rue !

Elle rêve sur l'oreiller
Au mal qu'ils ont, l'hiver, à vivre.
Le moineau fend pour l'éveiller
A coups de bec les fleurs de givre.

En chemise, — Dieu, qu'on a froid ! —
Le vent baise sa peau rosée.
Le moineau saute sur son doigt
Quand elle entr'ouvre la croisée.

C'est un intime déjeuner
Fait d'une miette et d'une graine.
Que ne peut-elle ainsi donner
A tous les moineaux dans la peine !

S'il tombe comme des rideaux
De neige blanche sur les mousses,
C'est que la neige rend plus douces
Les jeunes filles aux moineaux.

Pit ! Le moineau mange, elle donne
Miette par miette. C'est un jeu,
Vraiment, d'aimer et d'être bonne ;
Et voilà qu'elle pleure un peu !

Mais le moineau, soldant sa note
Comme un moineau qui n'a plus faim,
Fût ! se perche au bout de la main
Et, dans le creux, laisse une crotte.

Puis, — les moineaux sont tous ingrats, —
Il va par la neige et la brume
Conter à ses frères en plume
Comment il vient de faire gras.

Tristesse

Ce soir il court dans l'air des tristesses plus douces.
Le cœur, comme endormi dans un bain, s'affadit ;
On ne se souvient plus de tout ce qu'Elle a dit,
Et l'oubli sur l'amour met lentement ses mousses.

Tout va-t-il donc finir, ce soir, autour de nous ?
Sur les parfums chauffés brûlant comme des flammes,
Sur les fleurs qu'on est las d'arroser, sur les femmes,
Qu'est-ce qu'on pourrait bien écrire de très doux ?

L'esprit humilié voit partout des idoles.
On voudrait faire un choix de suaves paroles.
Mais en vain, pour qu'à l'aise ils s'y posent en tas,

La rêverie aux mots s'offre comme une branche.
On pleure bien un peu, mais le vers ne vient pas,
Et la première page, humide, reste blanche.

Est-ce le feu ? Est-ce la lune ?

Elle fit le choix d'un chemin
Garni de ronce, orné de lierre,
Et daigna me prêter sa main
Pour mieux sauter de pierre à pierre.

La lune apparut tout en feu.
Les fleurs s'allumaient une à une.
Il faisait un peu nuit, si peu
Que le bois semblait dans la lune.

Elle marchait d'un pied léger,
Et je priais sur son passage
Les épines de se ranger.
Elle disait : " Ce n'est pas sage ".

Comme je tentais un aveu,
La minute étant opportune,
Soudain : " Tenez, là-bas, le feu !
— Le feu ? Pas du tout, c'est la lune ! "

Et, malgré moi, sur les cailloux,
Elle veut courir, folle course !
Son pas sonnait comme deux sous
En liberté dans une bourse.

L'horizon était empourpré
Comme une femme dévoilée.
Au fond, dégringolait le pré
Multicolore à la vallée.

Le ciel imprégnait de lueur
Le bois comme une tache brune.
" C'est le feu, dit-elle, j'ai peur.
— Mais non, ça, le feu ? c'est la lune.

— C'est bien ! mais nous verrons plus loin ! "
La dispute fut aigre-douce.
Je pris l'aubépine à témoin.
Elle invoqua toute la mousse.

Comme un enfant gâté qui veut
Des mouches dans son bol de crème,
Au hasard on fait ce qu'on peut
Pour se quereller quand on s'aime.

" Moi je dis : si ! — Moi, je dis : non !
Oh ! c'est une erreur peu commune
Vraiment, et qui n'a pas de nom,
De prendre le feu pour la lune ! "

Les feuilles semblaient scintiller
Comme des milliers de bengales,
Et nos pas firent s'éveiller
Tout un orchestre de cigales.

Pour mieux voir elle se baissait,
Puis écartait du doigt les branches ;
Chacune dans son cou versait
Un peu de neige de fleurs blanches.

Mais les branches traînaient si bas
Qu'elle dut se coucher sous l'une.
“ Vous voyez le feu, n'est-ce pas ?
— Pardon ! Jamais ! je vois la lune ! ”

La fleur des baisers s'effeuillait
Avec un filet de murmure
Sur ses beaux yeux comme un œillet,
Sur sa bouche comme une mûre.

C'était l'heure des chants calmés,
Des mots brisés comme des perles ;
Les rameaux se courbaient, pâmés ;
C'était l'heure douce où les merles

Cherchent, veilleurs des bois dormants
Et guetteurs des bonnes fortunes,
Si la lune a vu plus d'amants
Que les amants n'ont vu de lunes.

Le chemin la vit repasser
Dans la défaite de ses charmes,
Et le lierre sentit glisser
Des gouttes d'eau comme des larmes.

Elle prolongea le retour
Comme en une route perdue.
Quand on a passé par l'amour
L'heure où l'on rentre est heure indue.

Nos cœurs brûlaient à petit feu.
Les fleurs s'éteignaient une à une.
La nuit reprenait, peu à peu,
Le chemin, le bois et la lune.

Ad Astra

I

Je suis las de toutes les choses
Qu'on a pour se distraire ici :
Les grands airs et les molles poses,
Les beaux vers me lassent aussi.

Mais indéfiniment j'espère
Voir à mon aise, quelque jour,
La terre inquiète, la terre
Lasse de son éternel tour,

Et, comme prise de remords,
Ouvrant des ailes ou des voiles,
Dans un vertigineux effort,
Partir enfin pour les étoiles.

II

Dans un ciel vif comme une chair
Vive, le rêve au hasard rôde,
Et d'astre en astre, plein de flair,
Cherche une place toute chaude.

Comme en quête d'un rendez-vous,
Par le ciel vif comme une danse,
Il regarde, plein de prudence,
Si l'un d'eux lui fait les yeux doux.

Soudain, tandis qu'à son adresse
Dans l'air vif comme une caresse
Clignent des yeux, vibrent des cils,

Le rêve avec des soins subtils,
Comme un ver au creux d'une prune
A fait son gîte dans la lune.

Au fond, chacun de nous sait bien qu'on est mortel.
Il mourrait tôt ou tard, on l'avait parié.
Cependant. tous, avec un air approprié,
S'accordent à trouver le moment solennel.

Le mort a ramené sur lui les plis de terre
Comme un drap et s'endort. Bonne nuit. Quelqu'un pleure.
Car l'instant est venu de pleurer ; et c'est l'heure
Où les enfants de chœur s'efforcent de se taire.

Puis il ne reste plus que la bêche et la croix.
Il est bon qu'une croix fasse un jour reconnaître
Cette fosse. Un d'entre eux y reviendra peut-être,

Et, comme on accourt là pour se coucher par bandes,
De peur d'être jamais surpris par les commandes,
Le fossoyeur prudent n'emporte pas sa bêche.

Pause

Ils laissent, imprégnés de gouttes lumineuses,
Nonchalamment leurs pieds battre le bord du lit.
Les corps à ce moment d'attitudes peureuses
Ont l'aspect chiffonné des livres qu'on relit.

Dans le fouillis des draps éparse, se repose
Toute leur nudité qui veut se recueillir.
Au delà de la gamme ils cherchent autre chose
Et s'énumèrent les façons de défaillir.

Errants par leur amour battu comme un rivage,
Ils durent oublier quelque grotte sauvage
Aux bords si ténébreux qu'ils n'ont fait que passer.

Mais les désirs sont plats comme des bourses vaines.
Ils suivent vaguement des visions lointaines,
Tristes de n'avoir plus qu'à tout recommencer.

Plein ciel de lit

Elle a dit : “ Pour mes beaux yeux,
Mon ami, cherche fortune. ”
Et je quête par les cieux
Dans le plateau de la lune.

“ Une étoile, par pitié ! ”
J’offre un merci pour chacune,
Rien qu’une ; et, si c’est trop d’une,
N’en donnez que la moitié.

Sur le tapis bleu des nues,
D’en bas le ciel me semblait
Un lot de pièces menues.
Un petit sou, s’il vous plaît !

Bleu tapis où l’or abonde,
Pailleté de diamants,
Fais la charité d’un monde
A l’amour de deux amants.

Encore. Sont-elles lentes !
Et voici le point du jour !
Tombez, étoiles filantes,
Dans la lune, pour l'amour.

Une étoile est peu de chose.
Il ne m'en faut pas beaucoup.
C'est pour acheter la rose
Qu'elle veut mettre à son cou.

L'une rit, l'autre s'effare,
Et la lune s'offre en vain.
Une autre me dit : " Avare,
Tu repasseras demain ! "

Mais ne pleure pas, Madame !
J'irai partout, sans ennui,
Prier, à toucher leur âme,
Tous les astres de la nuit.

Tends les bras comme des toiles :
Je mettrai sur tes genoux
La lune pleine d'étoiles
Comme un plateau de gros sous.

Morvandelle

Je rêve d'être sous ton corps
Une barque fragile et neuve.
Tu ne vivras qu'entre mes bords
Plus solitaire qu'une veuve.

Tu tiendras tout entière en moi ;
Car ma poitrine t'a saisie
Comme une prison ; j'ai pour loi
De couler à ta fantaisie.

Ma rame bat avec langueur
Sur la mesure de ton cœur.
Puis, las d'amour, j'aurai la joie,

Avec un simple tour de reins,
De faire voir aux riverains
Comme une maîtresse se noie !

En Mer

Les flots paraissent un amas de coussins d'eau
Tant leur écume est blanche, et tant la marche est lente.
A chaque vague flotte une étoile filante.
Il fait plus doux que dans un lit sur le bateau

La mer fidèlement pure double la nuit.
Le vent comme un lutteur fatigué se dérobe,
Et la voile du mât tombe comme une robe.
La vie en nous, hors nous, clapote à petit bruit.

Des reflets clairs font un sentier jusqu'à la lune.
Le cœur cherche la trace en vain d'une rancune.
On dort : les marins se taisent, et les rumeurs.

On ne sent plus le froid des planches sous la tête,
On peut mourir. Ainsi la mer s'est mise en fête,
Et le bateau soulève une moisson de fleurs.

Satire

Toc ! peut-on entrer ?

J'ai mis le printemps à sac et j'apporte
Les boutons d'avril, les roses de mai.
Mon panier de fleurs embaume à ta porte.

— Monsieur, c'est en vain : mon cœur est fermé !

J'ai des lingots d'or pour que tu sois riche.
Je puis raviver le désir calmé.
Que ton goût du vice à loisir s'entiche.

— Monsieur, à quoi bon ? Mon cœur est fermé !

Je t'apporte un lot de tendres paroles,
Où tu choisiras ; et j'ai tant aimé
Qu'en amour, je sais jouer tous les rôles.

— Monsieur, laissez-moi : mon cœur est fermé !

Je manie aussi fort bien l'ironie.
De ma lâcheté plus d'une a souffert.
Je dénigrerai ta meilleure amie.

— Oh ! monsieur, c'est mal... Mon cœur est ouvert :
Vous pouvez entrer !

Le monologuiste

O monologuiste, pourquoi,
Derrière les épaules nues,
Toi qu'on vient de porter aux nues,
Pourquoi, chagrin, te tiens-tu coi ?

Pourrais-tu dans ta solitude
Oublier l'accueil qu'on t'a fait ?
Dès ta noble entrée à effet
Chacun nota ton attitude.

Discret, sur la pointe du pied,
Tu nous parus, étroit de hanche,
Sortir de ta cravate blanche
Comme un bouquet de son papier.

Ta tête luisante et frisée
Nous sembla (quel est ton coiffeur ?)
Toute en boucles, comme un chou-fleur
Un peu humide de rosée.

Sous les plis de leur éventail
Les graves mères de famille
Disant : “ Il sera pour ma fille ! ”
T’examinèrent en détail.

Ton regard courut à la ronde
Sans douter d’un succès certain.
Tu te caressais de la main,
Sur ton col blanc, ta barbe blonde.

Cependant le piano s’est tu.
Tu fais une dernière pause,
Le temps de respirer ta rose,
De lorgner ton soulier pointu,

Et ton monologue commence,
Ton monologue de bon goût.
Certain d’en voir bientôt le bout,
On prend son mal en patience.

Mais ton monologue en vaut deux.
Très lentement il se dévide,
Et déjà s’élève, timide,
Un chuchotement hasardeux.

Il en vaut trois, ton monologue.
Comme une boule de coton,
Il tourne sur le même ton.
Les plus gais prennent un air rogue.

Ton monologue les vaut tous.
Sous une chaise un pied remue ;
Au creux de mainte gorge émue
Se module un accès de toux.

Soit : qu'elles toussent ! Que t'importe ?
Dans l'habit qui te sangle aux reins,
Au mépris des contemporains
Tu t'es fermé comme une porte.

Parfois, te croyant arrêté,
On te glorifie à ta taille.
La moitié de la maison bâille
Et madame t'offre du thé.

Mais il s'agit bien d'une tasse !
Outre que l'endroit le plus fin
D'un monologue est à la fin,
Ton honneur veut que tout y passe.

Tu sais tempérer assez bien
Ton air bête par un sourire,
Et joindre au bel art de bien dire
Le grand art de ne dire rien.

En ta bouche, d'une toupie
Se déroulent les mille tours ;
Héroïque, tu vas toujours.
Une tête penche, assoupie.

Celle qui voudrait t'épouser
Te trouve un peu long tout de même,
Et murmure : " Celui que j'aime,
Va-t-il bientôt se reposer ? "

C'est l'heure où l'honnête homme couche
Son corps lassé tout de son long,
Et c'est l'heure où dans un salon
Le monologuiste fait souche.

Soudain calmé, d'un coup rendu,
Tu cesses, mais chacun en doute.
Tel qui ne t'a pas entendu
Croit t'entendre encore et t'écoute.

Nul n'ose bouger ; par effroi,
Faut-il en croire ton silence ?
Et craintivement chacun lance
Un coup d'œil inquiet vers toi :

Mais c'est bien fini. Les bobèches,
— Car tout le temps qu'on t'écouta
La bougie en elles, goutta, —
Les bobèches touchent aux mèches :

Et franchement il était temps !
Quitte à se casser par ta faute,
Un vieillard se détend et saute
Sur ses jarrets de soixante ans.

Cependant que chacun trépigne
A son aise et pousse un " hélas ! "
Tu te retires, jamais las,
Dans un coin du salon, très digne.

Et déjà maint corps fatigué
Tout en l'air se désankylose.
On danse, tu deviens morose ;
On s'exclame, et tu n'es pas gai.

Peut-être faut-il pour te plaire,
Beau monologuiste vainqueur,
Qu'une des dames t'offre un cœur
Dont elle ne sait plus que faire ?

Parle, dis-nous ce qui te sied !
Est-ce du punch que tu veux ? Hoche
La tête. Est-ce un peu de brioche,
Ou ces petits fours de Boissier ?

Tu t'obstines à rester triste.
Veux-tu boire ? O le plus têtu
Des monologuistes, qu'as-tu ?
“ Ami, dit le monologuiste,

Le monologuiste à l'œil brun,
Je n'ai cure de friandise ;
Je n'ai cure de femme éprise ;
Je voudrais... en dire encore un ! ”

Les crottins

Ils tombent un à un, ici beaucoup, là peu.
Le voyageur à la démarche exténuée
Regarde, vaguement gris, monter leur buée.
Contre le banal proverbe, ils fument sans feu.

En plein midi, loin des villes, gorgés de crotte,
Ils ignorent qu'un pied de bête, (l'homme en a peur),
Ou qu'un tour d'essieu peut les crever jusqu'au cœur,
Et sommeillent, rangés, le dos rond, en pelote.

Et, comme ils ne sont pas de la même heure, l'un
A durci, l'autre encor nage dans son parfum.
Mais que le bon soleil brûle à travers la branche,

Sous un nuage de poussière, et dans l'essor
Du sable fin, pour le repas des mouches d'or,
Ils cuisent, gratinés, noirs sur la route blanche.

Connaissez-vous des jours où dans les cœurs novices
Fleurissent les langueurs et la banalité ?
Comme un convalescent trop longtemps alité
L'esprit joyeux trouve un parfum à tous les vices.

Le printemps est encore une fois dans nos murs !
On voit s'ouvrir pour lui les fenêtres des villes,
Et les passants avec des manières civiles
Echangent leurs besoins d'aimer qu'ils croyaient mûrs.

Le cœur soudain élastique se met à l'aise ;
Un sourire de femme appelle une fadaise,
Et, dans le parc aux bancs verts, prenant en pitié

Le dépérissement sans renouveau de l'homme,
Chaque bouton semble un œil ouvert à moitié
Et les marronniers précocement font leur gomme.

Madame et bébé

Les marronniers sont hauts et doux
Sous le soleil qui les arrose,
Et, riante, sur ses genoux
La mère tient son enfant rose.

Elle compte sa seule dent,
Et lui, le nez intarissable,
S'épanouit en regardant
Ceux qui font des pâtés de sable.

Des pigeons au col onduleux
Se pavanent dans l'herbe tendre,
Et le pain s'émiette autour d'eux.
Ils n'ont qu'à becqueter pour prendre.

Soudain l'enfant crie, et rougit,
Et devient pâle ; mais sa mère
Est sans effroi, car il s'agit
D'un mal qu'elle sait éphémère.

Péniblement il fait effort.
C'est à croire qu'il se courrouce
Et que sa mère a quelque tort.
Mais elle, calme, lui dit : " Pousse ! "

Puis, avec un soin délicat,
Le soutient sur l'herbe à son aise,
L'encourage et dit : " Fais caca ! "
Inclinée au bord de sa chaise.

Les gens graves hâtent le pas,
Le buste droit, la tête haute.
Une dame qui n'y voit pas
Cherche en flairant d'où vient la faute.

Sur le haut marronnier voûté
Le bon soleil plane et s'étale.
Aux corbeilles, les fleurs d'été
Meurent pétale par pétale.

C'est fini : tout est au repos.
Quand on a mal, il faut le dire,
Et la mère et l'enfant, dispos,
Se réinstallent pour sourire.

O Mer, je ne pourrai jamais, comme je veux,
Dire à tes flots, en mots choisis, comme je t'aime !
Découragé comme un enfant qui fait un thème
Ou qui se désespère à compter des cheveux.

Chaque jour, ta marée emporte un de mes vœux.
Je fais au battement de ton cœur, mer énorme,
Le vœu de me mêler pour toujours à ta forme,
Pris par deux vagues comme entre des bras nerveux.

Songe, quelque beau soir, que, polie et sans voiles,
Tu doubleras en creux les multiples étoiles,
A m'appeler, et j'aurai hâte d'accourir,

Si loin que je me trouve égaré dans les terres,
Sur le plus transparent de tes flots solitaires,
Je viendrai m'installer à l'aise pour mourir.

Sonnets frères

I

C'est l'amante de bien des gens
Que le désir d'aimer égare.
Mais les voyageurs diligents,
Venus avant l'heure à la gare,

Surtout l'aiment. En un clin d'œil
C'est fait. Et d'abord elle tente
Pour l'agrément de son accueil
Et pour le prix qui la contente.

Une fois chez elle, debout,
Pressé d'en finir, l'homme bout :
C'est avec d'autres qu'on se couche.

Et de guingois, et non dessous,
Elle entr'ouvre pour quelques sous
La tirelire de sa bouche.

II

Si ce n'est pas dans quelque gare
C'est au bal que tournent ces gens.
Et chacun, comme il peut, se gare
Des couples les plus diligents.

La vierge que la valse tente
Fait à tout danseur bon accueil.
La maman, de peur qu'on attente
A son ange, le suit de l'œil,

Et garde auprès d'elle sa chaise.
Et la vierge en prend à son aise.
Le fiacre augmente de cinq sous ;

L'heure est passée où l'on se couche
Que la vierge, dans ses dessous,
Fait encor de la colle à bouche.

Pointes Sèches

La Sauterelle

Grand comme le mouchoir d'une poche petite,
Le pré, fraîchement vert, se réveille et s'agite.
Dans l'herbe, par les brins, le vent coulis sournois,
Comme un jeune ténor, donne toute sa voix
Et fait couler des pleurs du cœur des digitales.
Une fleur en un coin écarte ses pétales.
Mainte mouche refait l'or de son aile, éteint :
Cependant que, déjà soigneuse de son teint,
Pour passer la rosée et sauter les limaces,
La sauterelle va grimper sur ses échasses.

La nappe

Sur la tache de roux qui glace chaque branche,
La neige avec lenteur pose une tache blanche.
Les moineaux ont crié : "J'ai faim", sur tous les tons.
Ils regardent, transis, la chute des flocons.
Le jardin, poudré blanc, se fond avec la plaine.
Où sont les blés tout près du nid ? Pour une graine
Que ne chanteraient-ils pas ? Et le plus petit
Grelotte. Tous en chœur disent leur appétit,
Tandis que sans pitié la neige les attrape,
Ironique, et leur dit : " Moineaux, je mets la nappe ! "

La rainette

A l'heure grise, c'est le tour de la rainette :
Et sa chanson toujours la même, lente et nette,
De buissons en buissons, va mourir jusqu'au pré.
On ne distingue plus qu'un nuage empourpré.
Le bois, las de frémir, va prendre un bain de lune,
Et les voix des oiseaux se taisent, une à une.
Les joncs laissent toucher leurs pointes, désarmés,
Et, dans l'herbe touffue aux mille bruits calmés,
Grisé d'odeurs, parmi les fleurs de toute sorte,
Grave, le grillon noir écoute sur sa porte.

Fac et Spera

Il fait chaud et le chou s'ouvre comme une rose.
Les petits pois aussi vont bien. Il se repose.
Il a soif et boit à même la cruche d'eau.
Des perles de sueur lui perlent sur la peau.
Autour de lui tout croît, tout fleurit et tout germe.
Toutefois il lui faut encor travailler ferme :
C'est l'heure de la chute oblique du soleil.
Il se remet à l'œuvre, avec ardeur, pareil
Au petit homme nu qui bêche un coin de terre,
Sur chaque elzévir blond, édition Lemerre.

Les poissons

Tout fier d'avoir si bien, sous le flot de la vanne,
Lutté, le nénuphar se dresse et se pavane.
Un vieux saule, depuis la tête jusqu'au pied,
Se voit, en se courbant, trait pour trait copié.
Le bassin, où le ciel s'est pris comme en un piège,
Semble un miroir classique ourlé d'un peu de neige.

Comme à leur nez s'égrène un vol de moucherons,
Les poissons pailletés à fleur d'eau font des ronds,
Et, repus, loin des bords, se demandent, par signe,
A quoi s'occupe ainsi le pêcheur à la ligne.

Les vers luisants

Sur le bois fatigué du jour s'étend le soir.
Pour s'aimer les oiseaux même veulent y voir.
Ils se cherchent parmi les ronces, les cenelles.
Les feuilles ne font pas plus de bruit que leurs ailes.
Mais pour qu'on s'aime, il faut pourtant y voir. Encor
Si la nuit apportait plus près sa lune d'or !
Et voilà que, soudain, pour leurs amours sans voiles,
Mal éclairés aux feux qui tombent des étoiles,
Savante à composer la gamme des tons verts,
La mousse entremetteuse allume tous ses vers.

Le repas

Le pré, tous les matins, prend la peine d'étendre,
Pour son monde invisible, un festin d'herbe tendre.
Pleine de la rosée humide de la nuit,
Transparente, et du plus beau vert, l'herbe reluit,
L'homme grave arrondit ses deux mains en ciboire.
Sans s'abaisser, il n'a qu'à se baisser pour boire.
Mais, comme le plus frêle insecte, l'homme a faim
Et, près du succulent repas qui s'offre en vain,
Juge sévèrement la pudeur qui l'empêche
De s'offrir à genoux un dîner d'herbe fraîche.

Les bœufs

Tranquilles, les grands bœufs, à la lente démarche,
Viennent boire à l'endroit où l'eau dort près de l'arche.
Le dos en ligne et prompts à s'immobiliser,
Comme des bœufs ayant le droit de se griser,
Ils boivent. C'est à peine, autour d'eux, si l'eau tremble.
Enfin, rafraîchis, tous lèvent la tête ensemble ;
Puis ils s'en vont, comme ils sont venus, sagement.
Et le bouvier, très doux, pique, point méchamment,
L'un d'eux, qui, les sabots plantés comme des bornes,
S'oublie à regarder l'image de ses cornes.

Le chasseur

Pour l'affût, près d'un tronc, s'est assis le chasseur.
Le beau soir met au cœur des hommes sa douceur.
C'est l'instant où se couche en musique le merle ;
Sa dernière chanson s'égrène perle à perle.
Le bois se prépare à vivre jusqu'à demain ;
Déjà l'arbre reprend l'aspect d'un être humain.
Cependant qu'oublieux, le chasseur, sans rancune,
Tant le soir est calmant, tant est douce la lune
D'où tombe une clarté sur le taillis muet,
Regarde les lapins danser leur menuet.

Fleurs de neige

Puisqu'il neige, il vaut mieux, pour l'oiseau, ne pas vivre
Il vaut mieux s'engourdir au creux d'un nid de givre.
Et chacun met son bec sous son aile, et s'endort.
Ils sommeillent : l'hiver s'en va, l'hiver est mort.
Déjà par les jardins qui frissonnent, aux branches,
Avec profusion, s'accrochent les fleurs blanches.

Ils s'éveillent : l'hiver aurait-il fait semblant
De partir ? Aujourd'hui comme hier, tout est blanc.
Le merle raisonneur devine quelque piège :
" Ces blancheurs, c'est peut-être encore de la neige ! "

Après la vendange

Avec sa feuille morte, où se glace la rouille,
La vigne semble triste ainsi qu'une dépouille
Une dernière fois étendue au soleil.
Hier, qui donc a pris tout son raisin vermeil ?
Les oiseaux, en émoi, modulent leur surprise.
Car la vigne mûrit pour que l'oiseau se grise.
Sournoisement qui donc a vendangé sans eux ?
Et, sans en avoir l'air, les merles soupçonneux,
Sous les feuilles qui font un bruit de voix plaintives,
Regardent de travers l'attitude des grives.

Les ruisseaux

Au bassin où s'endort la marche de ses eaux,
La rivière calmée écoute les ruisseaux :
L'un, coureur, a beaucoup appris sur son passage,
Les vieux arbres du mont l'ont chargé de feuillage;
L'autre apporte avec lui le murmure câlin
Des joncs, et le plain-chant des canards du moulin.
Son mince filet clair, et pur de toute boue,
S'est écrémé longtemps sous les dents de la roue ;
Et l'autre tremble encor, pris d'un accès de toux,
Tout essoufflé d'avoir tant sauté de cailloux.

Les Roses

A Madame Bloch
en lui envoyant "les Roses"

Puisque vous les avez perdues,
Je conviens qu'elles vous sont dues.
Mais pourquoi, sculpteur dont la main
Animerait tout ce qui pose,
Redemander si peu de chose ?
Ce qui fait le prix d'une rose,
C'est qu'on ne l'aura plus demain.

Les Roses

Si deux cœurs me donnaient à faire un paradis
Pour abriter leurs amours closes,
Egrenant le printemps au-dessus de ses murs,
Comme on secoue un arbre où pendent des fruits mûrs
Je ne l'emplirais que de Roses,

De Roses pêle-mêle, en folle floraison,
Toujours fraîches, jamais cueillies,
De Roses qu'on dirait des reines en langueur,
Vibrantes d'incarnat, des parfums plein le cœur,
Belles Roses enorgueillies,

De Roses au profil coquettement brodé,
La taille dentelée et fine,
Toujours propres comme au sortir d'un bain vermeil,
Avec mignarderie effilant au soleil
Leurs plis légers de mousseline,

De Roses dont la tige enveloppe humblement
Sa nudité d'un peu de mousse,
De ces Roses qui n'ont jamais l'air de poser,
Si bien qu'on n'ose pas, de peur de les briser,
En respirer l'haleine douce,

De Roses rouges comme un astre à son lever,
Rouges comme une grappe mûre,
Ou comme une pudeur, un visage empourpré
De vierge sur le seuil d'un amour préparé,
Ou rouges comme une blessure,

De Roses blanches comme une coupe de lait,
Comme des houppes à la neige,
De roses pâles comme un linceul d'enfant mort,
Ou comme un front de sœur où le passé s'endort
Parmi les regrets en cortège,

De Roses sans couleur, sans reflet captivant,
Très indolentes dans leurs poses,
Ayant perdu leur teinte à force d'embaumer,
Comme une femme perd jusqu'au désir d'aimer,
Et de Roses simplement roses ;

Toutes versant l'odeur de leur gorge à plein flot,
Une odeur profonde où voltige
Le parfum maladif multiplié dans l'air,
Ou le parfum subtil qui pénètre la chair,
Comme prise dans un vertige,

Et toutes à l'envi, grisant le paradis,
Abri touffu des amours closes,
Où les amants mêlés et lassés de souffrir
Viendraient paisiblement se coucher, pour mourir
Au souffle de toutes les Roses !

Les bulles de sang

J'ai fait un rêve qui me trouble ;
Le souvenir en est si doux
Que je voudrais le mettre en double,
Une page en moi, l'autre en vous.

Je me creusais dans vos caresses
Un nid fragile et réchauffant ;
Je redevenais un enfant
Tout enveloppé dans vos tresses ;

Doucement, avec un cheveu,
Vous me garottiez, et, badine, —
Votre main se faisait un jeu
De me déchirer la poitrine.

Vous l'avez toute ouverte ainsi,
Souriante et sans rien me dire ;
Et, moi, qui me taisais aussi,
Je riais en vous voyant rire.

Mon rouge cœur fut mis à jour,
Rouge et pailleté de veinules,
Et nous nous mîmes tour à tour
A faire avec mon sang des bulles !

Elles gonflaient, montaient dans l'air,
Et par milliers, sans cesse écloses,
Comme s'il fût né de ma chair
Tout un essaim d'insectes roses,

Au ciel avec agilité
Elles voltigent, continues,
Comme un cortège... Est-ce l'été
Qui jette ses fleurs dans les nues ?

Les unes, dans l'éther vermeil,
Se pulvérisent, confondues,
Comme la poudre d'un soleil
Couchant qu'on briserait, perdues !

Et d'autres vont moins loin couvrir
Nonchalamment un pli de feuille.
Chacune à l'arbre qui l'accueille
Se pose comme pour mourir.

Un nuage a passé, sans doute,
Gros d'orage, et pendu sans bruit
Un collier de grêle qui luit
A chaque branche de la route.

Comme vous étiez belle ! En vain
Vous m'éparpilliez de la sorte.
Votre gaîté fut la plus forte
Et j'y mis aussi de l'entrain.

Plus fort qu'en un amour farouche,
L'amante se mêle à l'amant,
Nos deux bouches en une bouche
M'apparaissaient confusément,

Humides, rouges, boursouflées,
Et pareilles, en grossissant,
A deux belles bulles gonflées
Des fines bulles de mon sang.

Et nous les regardions, madame,
Vous, lasse un peu de votre effort,
Moi, comme un enfant qui réclame
Quelques pleurs pour son jouet mort.

Quand je tombai, pâle, sans arme,
A vous, les sens anéantis,
J'espérais au moins une larme
Pour nous être tant divertis.

Mais vous disiez, fouillant encore :
“ Vous a-t-on mis comme un bandeau
Aux yeux ? Ce sont des gouttes d'eau,
Et c'est le soleil qui les dore ! ”

La vie, avec mon sang diffus,
Partit, comme un flot se retire ;
Dans mon rêve il ne reste plus
Que l'éclair de votre sourire.

Quelque jour vous aurez assez
De mon amour qui vous repose,
Et vous me tuerez, je le sais.
Pour qu'il m'en reste quelque chose,

Peut-être, sans savoir pourquoi,
J'ai mis mon rêve en page double,
Une pour vous, l'autre pour moi,
Mon triste rêve qui me trouble.

Un de moins

Un de moins

Je viens de feuilleter le carnet de vers d'un mort. On a pu voir dans un récent fait divers de quelle manière les initiales K. L. ont été écrasées banalement, mais définitivement, par un omnibus. Pauvre poète ! Ah ! le misérable ! Encore un pleureur à outrance qui traitait son cœur de voilure, de grange, de verger. Est-ce que je sais ? Et sa raison de petit chien auquel il disait : " Couche-toi là. " Son âme était toujours inquiète, toujours secouée jusqu'à ce qu'elle s'endormît " sous la chute des heures ". Il cherchait dans les ténèbres des mains à presser. Imbécile ! Il regrettait sa naissance, trouvait les jours pareils aux jours, sa maîtresse vénale, et le soleil noirci ou saignant comme un morceau de viande. Le fadasse ! Il voyait dans une violette un œil de mort, dans chaque étoile un œil de la nuit, et même de l'argent monnayé :

Sur le tapis bleu des nues,
D'en bas, le ciel me semblait
Un lot de pièces menues :
Un petit sou, s'il vous plaît !

La neige, c'était de la nuée blanche cassée, éparpillée aux vents. Je vous demande un peu !
La vue d'une vieille femme l'attendrit. Peut-être que :

— Dieu ne l'a pas faite grand'mère !

Une jeune fille mélancolique fait becqueter un moineau qui a " passé la nuit dans la rue ".

Puis le moineau, soldant sa note
Comme un moineau qui n'a plus faim,
Fût ! se perche au bout de la main,
Et dans le creux laisse une crotte.

Ainsi que Georges Sand, K. L. goûtait fort les plaisanteries scatologiques :

Perfide,
Puisque ce soulier est là, vide,
Le chat malin s'assied dedans ;
L'hypocrite aux paupières closes
Sait qui sera bien attrapé,
Dès que Popol aura trempé
Le bout de ses doigts dans des choses !

Il y revient :

Ils tombent un à un, ici beaucoup, là peu,
Les crottins, et sur la route ils fument sans feu,
En plein midi, loin des villes, gorgés de crotte.
Comme ils ne sont pas tous de la même heure, l'un
A durci ; l'autre encore nage dans son parfum.

Il y tient : Bébé et Maman sont au Parc Monceau :

Elle compte sa seule dent,
Et lui, le nez intarissable,
S'épanouit, en regardant
Ceux qui font des pâtés de sable.

Soudain :

L'enfant pâlit et fait effort ;
C'est à croire qu'il se courrouce,
Et que sa mère a quelque tort.
Mais, elle, calme, lui dit : " Pousse ! "
Puis, avec un soin délicat,
Le soutient sur l'herbe, à son aise,
L'encourage et dit : " Fais caca ! "

Suivent des plaisanteries nauséabondes, parlons net, des cochonneries :

Sur le banc peint, fraîchement vert,
Madame, dans un demi-somme,
Couve, de son œil entr'ouvert,
Le beau chien mâle qui fait l'homme.

Il s'attarde, fort peu, il est vrai (soyons juste !) chez quelque fille :

En un clin d'œil,
C'est fait. Et d'abord elle tente
Par l'agrément de son accueil,
Et par le prix qui la contente.
Une fois chez elle, debout,
Pressé d'en finir, l'homme bout.
C'est avec d'autres qu'on se couche !
Et, de guingois, et non dessous,
Elle entr'ouvre pour quelques sous
La tirelire de sa bouche.

Pouah ! Laissons cela. Mieux vaut ce qu'il appelle, avec prétention, son ironie persiflante, ses traits

d'esprit pauvre, si mousses, décochés à divers, au monologuiste par exemple :

Et la tête grasse et frisée
Nous sembla (quel est ton coiffeur ?)
Tout en boucles comme un chou-fleur
Un peu humide de rosée.

Mieux valent encore, quel que soit leur prix, ses apitoiements de fièvreux condamné sans appel sur les feuilles jaunes " presque oiseaux " (car il a chanté les feuilles comme l'autre !) :

Les amants ont marché tro plongtemps. La femme est
Lasse de s'être promenée.
La chute d'une feuille a précédé la leur
Et dans l'étreinte longue, où saignait une fleur,
Une feuille s'est chiffonnée.

N'a-t-il pas voulu, lui aussi, dire son petit mot sur la mer ?

Les flots paraissent un amas de coussins d'eau,
Tant leur écume est blanche et tant la marche est lente ;
A chaque vague flotte une étoile filante.
Il fait plus doux que dans un lit, sur le bateau.
La mer fidèlement pure double la nuit :
Le vent comme un lutteur fatigué se dérobe
Et la voile du mât tombe comme une robe.
La vie en nous, hors nous, clapote à petit bruit.

Est-ce assez languissant, candide et " petit mari " ? Le carnet en tombe des mains. L'air de la chambre

eſt tout chargé d'une odeur de vieilleries. En résumé, des majuscules encombrantes comme des échafaudages ; trop de rime ; de la musique à nous donner mal au cœur, dans les oreilles ; trop de clarification, et de la césure à faire croire que le hoquet était dans la voix naturelle de ce poète.

Il eſt mort : c'eſt bien fait. Qu'il aille rejoindre, dans les limbes, les petites âmes innocentes.

Crime de Village

Mon cher Papa,

Laisse-moi t'offrir ces quelques pages de collégien manuscrites depuis si longtemps, imprimées enfin pour toi seul.

Surtout, ne les montre à personne. Seul tu peux, comme papa et comme camarade, avoir le courage de les lire et de les trouver passables.

Bien à toi.

RENARD.

Crime de Village

I

La nuit était venue doucement, et le père Rollet, les bras croisés, en manches de chemise, en gilet bleu passé à larges poches, fumait sa pipe courte et noire sur un petit banc de bois qu'il avait cloué sous l'unique fenêtre de sa chaumière.

Il ne pensait pas à grand chose et écoutait la voix de crécelle des rainettes qui chantaient dans les buissons d'alentour et troublaient seules le grand silence. Du fumier qu'il avait enclos devant sa porte entre quatre petits murs de pierres sèches, il lui venait un air tout chargé d'odeurs chaudes.

Au milieu, se dressait un saule mince et maigre, aux feuilles fines comme des lances, dont quelques-unes, desséchées, tourbillonnaient à peine retenues par un fil.

Il était drôlement venu, ce saule : un vieux pieu qu'on avait autrefois planté là et qui avait soudain bourgeonné, fait des branches, à la grande surprise de tous, grâce à l'humidité du sol trempé de sucs.

De temps en temps, le père Rollet faisait glisser sa pipe à l'un des coins de sa bouche, tournait la tête vers la fenêtre et répondait par des phrases brèves et ménagées aux questions de sa femme qui mangeait, à l'intérieur, une assiette sur ses genoux, sans lumière, avec un grand bruit de mâchoires. Ils parlaient peu, mettant de longs intervalles entre leurs phrases, comme pour examiner à leur aise la portée de chacune.

Il s'agissait d'une vache que le père Collard leur marchandait. Eux, voulaient la vendre six cents francs, lui, n'en donnait que cinq cents, à cause qu'elle gambillait un peu d'une des pattes de derrière. L'entente n'arrivait pas, chacun y mettant l'obstination pointilleuse de paysans endurcis qui font peu d'affaires, mais les font bien.

— Faudra céder pour la moitié, dit la femme.

L'homme répondit :

— Faudra voir.

En ce moment, il distingua au loin une ombre, puis une autre plus petite, qui se détachaient des ténèbres épaisses.

— C'est vous, Collard ?

Une voix cria :

— C'est nous.

Le père Collard avait des sabots blancs à peine équarris, une casquette en peau de loutre, un manche de fouet sans fouet à la main, l'air finaud et avare.

La mère Collard, courte et bavarde, portait un grand cabas toujours plein qui ne la quittait pas dans ses plus petites courses et qui lui battait lourdement les flancs.

Le père Rollet les fit entrer.

— Eh ! ben, êtes-vous décidé ?

Pour sûr que non, qu'il ne l'était pas, décidé. Il devait en démordre ; sans ça, rien.

La mère Rollet alluma une bougie toute neuve dans un lourd chandelier de fer, et l'on s'assit, les femmes sur le rebord en briques de la cheminée, les hommes sur l'arche au pain frottée et luisante, les mains sur les genoux.

On causa d'abord de choses et d'autres ; puis, au bout d'un assez long silence que scandait pesamment le tic-tac de la vieille horloge, les deux hommes reprirent leur débat à propos de la vache.

Ils parlotèrent longuement sans parvenir à se convaincre. Tous les deux donnaient obstinément leurs raisons et ne s'écoutaient ni l'un ni l'autre.

Les femmes demeuraient silencieuses, très intéressées, les yeux fixés sur eux et le menton dans le creux des mains.

Rollet proposa :

— Si on allait à l'auberge ? Ça irait peut-être mieux.

Collard accepta. Ils sortirent. Les femmes leur crièrent de ne pas rester trop longtemps, la Collard plus fort que l'autre, parce qu'ils demeuraient tout au bout du village. Elles restèrent seules.

II

Elles se contèrent tous les commérages du jour, passèrent en revue les voisins, les parents, sans excepter leurs maris qu'elles s'enviaient réciproquement, par politesse.

— On pourrait s'arranger, dit la Rollet.

Et cette idée inattendue, qu'elles n'auraient qu'à demander pour avoir un autre homme nouveau, tout neuf, partout, dans leur lit, sur leur dos, les agita d'un rire inextinguible, qu'elles savouraient en larmes. Elles revenaient sans cesse à ce sujet et, quand elles l'eurent épuisé, la conversation languit.

Il y eut une pause, coupée de petits hoquets intermittents, quand l'une d'elles trouvait plus drôle cette idée usée qui achevait de se dérouler en son esprit comme l'écho continue la voix. Puis, rien.

La bougie pâle les éclairait faiblement, posant ça et là un reflet capricieux sur le poli des meubles ou le brillant des carreaux rouges.

Les deux femmes courbaient la tête presque entre leurs genoux, absorbées.

La Rollet dit tout à coup :

— Vous vous ennuyez, pas vrai ?

La Collard protesta ; mais, comme elle regardait à chaque instant du côté de la porte, se levant à demi quand elle entendait un bruit de pas, le cabas au bras, toute prête à partir, la Rollet insista :

— Si, j'vois ben que vous vous ennuyez.

La Collard ne se défendit plus et répondit naïvement :

— C'est toujours comme ça quand je suis chez les autres.

— C'est bien naturel, dit la Rollet. D'ailleurs elle bâillait aussi, et, malgré elle, tournait ses paupières lourdes vers l'énorme lit qui faisait dans un coin une masse d'un vert sombre, si haut qu'il fallait en y montant se plier en deux pour ne pas se cogner la tête aux solives enfumées. Elle dit tout à coup :

— Ma foi, tant pis pour eux ! Je vas me coucher, vous permettez ?

— Ça ne me fait rien, dit la Collard.

La Rollet en un instant fut en chemise, grimpa sur la chaise, puis sur le lit, montrant ses jambes maigres et battantes. La Collard plaisanta, mais, au fond, elle commençait à se désespérer : son homme n'arrivait pas. Elle répétait, impatiente : “ Seigneur Dieu, qu'est-ce qu'ils font donc ? ”

— Si j'étais vous, dit la Rollet, qui nouait son mouchoir à carreaux autour de sa tête, je ferais comme moi; ils ne reviendront pas, bien sûr, ils dorment sur les tables de l'auberge. Je connais mon homme, il aura entraîné le vôtre à boire.

— C'est plutôt le mien qui aura entraîné le vôtre.

— A telle enseigne qu'ils sont tous les mêmes ; allez, venez donc !

La Collard riait, refusait.

— Si vous avez peur qu'ils reviennent, ne quittez pas votre jupe : vous serez tout de suite rhabillée.

La Collard pesait les paroles.

— C'est vrai qu'ils sont longs ; je ne peux pourtant pas passer la nuit comme ça, sur une chaise.

Et, brusquement, elle posa son cabas, ses savates, son caraco, noua son bonnet plus serré, escalada le lit et se glissa du côté de la ruelle.

— J'aime mieux le coin, dit-elle.

— Ah ! qu'à cela ne tienne, je vous le cède.

Elles riaient de bon cœur, toutes les deux ragaillardies, et le bavardage reprit sur la Dame blanche, sur les revenants. La Rollet n'y croyait pas, elle avait bien plus peur des puces. Heureusement, elle connaissait le moyen de s'en débarrasser, comme les renards.

— Les renards ?

— Comment, vous ne savez pas ? dit la Rollet, d'une voix flûtée. Ah ! des malins. Ils attendent qu'il y en ait tout plein ; alors ils roulent en boule un paquet d'herbes sèches qu'ils se fourrent dans la gueule, puis ils vont à la rivière et y trempent avec précaution le bout de leur queue. Les puces ont peur de l'eau comme les poules. Elles remontent la queue, prenant les autres sur leur chemin. Le renard enfonce de plus en plus, lentement ; les puces remontent, remontent, arrivent à la tête, à la gueule, puis, ne trouvant plus de sec que la boule d'herbe, s'y mettent toutes. Le renard les lâche dans l'eau et se sauve.

C'était gentiment imaginé, comme on voit.

La Collard s'amusait, incrédule, cherchant un moyen de l'attraper à son tour. Elle la vit subitement s'endormir de ce sommeil lourd où se dissolvent toutes les fatigues du jour, qui ferme les yeux comme une plaque de métal.

Elle avait trouvé. Elle tira tout le lourd édredon à elle, le roula, le tassa sous ses draps à sa place ; puis elle se coula dans la ruelle.

La Rollet dormait sur le dos, la bouche entr'ouverte par un souffle léger, les bras tendus à ses côtés comme une statue ridée couchée sur un tombeau. Au-dessus de sa tête se penchaient un christ noir, une vieille gravure, un grand ange à genoux, en prière, dont la tête disparaissait presqu'entière entre les deux ailes démesurées, comme dans un béguin de religieuse.

En un coin de mur, un grillon poussait obstinément son cri-cri mélancolique.

Du fond de son sommeil, elle sentit sur sa poi-

trine de petites pressions brusques, comme si le drap du lit eût été tiré à coups secs par une main invisible.

Elle s'éveilla, dressa la tête, écouta, crut qu'elle s'était trompée et reposa sa tête sur l'oreiller. De nouveau, la même impression eut lieu. Cette fois, elle eut peur et donna des coups de poing dans la ruelle, sur l'édredon.

— Y a quelqu'un ; réveillez-vous !

Rien ne bougea.

— Mais réveillez-vous donc ! Je vous dis qu'y a quelqu'un.

Cependant on tiraillait encore le drap. Elle fit un effort pour secouer la paralysie de la peur qui commençait à la gagner et se laissa glisser au bas du lit. Elle sentit quelque chose qui se levait le long de ses jambes. Dans le mouvement qu'elle fit pour se soutenir, sa main rencontra le chandelier de fer. Elle le prit, le leva, énergique, sur sa tête, et l'abattit de toutes ses forces, à plusieurs reprises, tellement hors d'elle-même qu'elle n'entendit pas une voix sourde, la voix de la Collard, crier :

— Mais c'est moi ! Etes-vous folle ? C'est moi.

Et, lourdement, un corps s'affaissa.

A tâtons, la Rollet trouva un bout de bougie cassée, l'alluma et vit la Collard étendue, le crâne ouvert ; un mince filet rouge serpentait dans les interstices des carreaux.

Comme dans les vrais crimes, l'horloge sonna minuit.

III

En ce moment, les deux hommes rentraient, un

peu gris. Rollet disait en paroles têtues :

— Non, c'est pas possible, une vache qui a les yeux noirs.

Ils s'arrêtèrent, les bras écartés, glacés. La Rollet leur dit tout, en sanglots.

Rollet se pencha sur le corps :

— All'est ben morte, dit-il.

Collard répétait sans colère :

— Dieu ! c'est-il possible, ma pauvre femme !

Et tous les trois restaient autour du cadavre, le corps devenu mou et la volonté rendue lâche, plus par l'étonnement que par la douleur, les hommes les yeux secs, la femme s'arrêtant de pleurer du moment qu'on prenait l'affaire ainsi.

Ils ne pouvaient que redire :

— Qué qu'j'allons faire, à c't'heure ?

— Faut l'emporter chez toi, Collard.

Rollet alla chercher une brouette qui ne servait plus et dont il enleva la roue, le dos et les ailes, ce qui en fit un brancard. On y coucha la morte. La Rollet lui lava le visage, puis elle choisit et prêta un vieux châle pour l'envelopper, à cause des fraîcheurs.

Les hommes se placèrent aux deux extrémités du brancard.

Ils allaient l'enlever quand Rollet, par-dessus la morte, frappa l'épaule de Collard :

— Dis donc, tu diras rien ?

Collard répondit :

— Dame, ça me ferait des affaires.

Rollet réfléchissait, très perplexe. Il y aurait une enquête, bien sûr; on l'appellerait au tribunal.

Il eut une idée :

— Je te la laisse à cinq cent cinquante.

Collard protesta :

— J'dis pas ça pour la vache.

Rollet reprit :

— Cinq cent trente.

Collard se fâcha :

— On n'est point brute.

Rollet se baissa pour reprendre les brancards :

— Puisque tu veux de l'escandale, n'en parlons plus.

Collard se grattait les cheveux :

— Tu croirais que c'est pour la vache.

Ils disaient cela, tous les deux, posément, prêts à reprendre la discussion, Rollet les dents un peu serrées comme si les paroles lui coûtaient à sortir, Collard le visage tendu aux offres, l'œil brillant quand l'autre baissait les prix.

Dans un rayon de lune, le verre de l'horloge avait l'air d'un œil immense fixé sur eux.

— Autant en finir: prends-la pour cinq cents !

Collard avança la main.

— C'est dit. Je dirai qu'elle s'est tuée en tombant sur un pavé.

Et ils se tapèrent fortement dans les mains, comme pour les marchés, au-dessus de la morte qui les regardait avec des yeux blancs,

Ils soulevèrent le brancard et sortirent. En plein air, la rosée qui tombait les fit frissonner et les mouilla de compassion.

— Pauvre ! en venant ce soir ballement tous les deux, je l'aurais jamais cru.

— Ça, c'est vrai, pauvre bonne ! dit Rollet.

Et ils s'enfoncèrent dans les ténèbres. Au commencement, pour se mettre au pas, ils criaient : une, deux ; une, deux. La morte se balançait entre eux,

et quand ils faiblissaient, l'une de ses jambes pendait, rayait le sol d'un trait brusque. La Rollet cria à son tour :

— Reviendras-tu bientôt ?

Il répondit :

— Je ne sais pas. Peut-être ben que oui, peut-être ben que non, ça dépend.

Elle les suivit des yeux.

Quand ils eurent disparu, elle murmura :

— Cinq cents francs une vache comme ça, qu'a les yeux noirs, c'est pas cher.

Après une pause, elle acheva :

— C'est pour rien.

Et elle rentra dans la chaumière afin de laver le sol et de remettre un peu d'ordre.

La porte retomba lourdement, comme un bâillement qui se ferme, avec un bruit sourd, un de ces bruits étranges au milieu de la nuit, qui grandissent et meurent, multipliés et absorbés par les échos, semblables à des plaintes humaines.

Flirtage

I

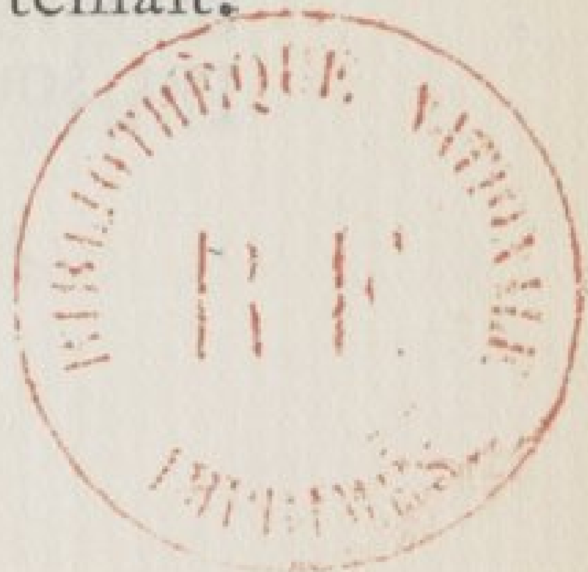
— Taisez-vous donc, José !

— Ah ! Ah ! Marguite.

C'était bien à peu près tout ce qu'on entendait de voix humaine parmi la multitude des petits bruits secs et crépitants.

Dans la large salle sombre aux dalles bosselées, un peu humides, tout autour d'un grand feu qu'avivait le grésillement des chènevottes, on teillait sans rien dire. A des ondes plus violentes qui s'engouffraient dans la cheminée la flamme se courbait comme un être fantastique aux cent langues, dont chacune ramassait, pour le tordre, un brin de chanvre cassé. Il tourbillonnait un peu de fumée. Chaque tête penchée se redressait, et les reflets du foyer se coupaient à des profils étranges.

Par moments, la porte s'entr'ouvrait. On entendait bruire la brise ; un domestique entrait, s'asseyait pesamment, prenait sa poignée et teillait. Sa part lui était mesurée.



Il se hâtait d'en finir, et, quand il avait achevé sa teille, il prenait une des petites lampes rangées sur la table et sortait en faisant sonner sur les pavés de la cour ses gros souliers ferrés.

Le grand-père, maigre et soigné, séparait avec minutie, et sans en rien perdre, la chènevotte de toute son écorce.

Il se penchait fréquemment en arrière sur son escabeau. Puis il éloignait de ses yeux, pour bien voir, la filasse de chanvre qu'il agitait comme une belle chevelure blanche.

Le bourgeois et la bourgeoise teillaient ardemment, avec habileté, et Marguite ne tournait la tête que pour crier :

— Taisez-vous donc, José !

II

José était un moissonneur du village voisin. Grand, desséché, bêta, il riait toujours, de tout, avec tout le monde, avec les bêtes, avec lui. De plus, oscillant et déhanché, il semblait marcher autant avec le torse qu'avec les jambes. Un jour qu'il s'en revenait des champs, il aperçut Marguite sur la route. Elle avait sous le bras un parapluie à carreaux rouges et bleus attaché avec un cordon blanc.

De ses deux mains, le corps légèrement arqué en arrière, elle retenait par une ficelle un délicieux goret, un tout mignon petit cochon qui trottait par soubresauts sur ses trois pattes libres.

José se mit à rire d'une oreille à l'autre.

Marguite s'arrêta, gênée.

Le goret tirait sur la ficelle, la queue frisée.

Devant eux, José, les jambes écartées, les deux mains sur ses cuisses, n'en pouvait plus, s'épanouissait.

— La gentille queue ! une vraie papillote.

Elle rit aussi.

Ils causèrent.

Elle venait de loin, de M..., où elle avait acheté le goret pour ses bourgeois.

— De M... ? Elle connaissait donc M... ?

— J'y suis née.

— Comme moi.

Ils étaient du même pays. Ils n'en revenaient pas. A cause de cela, et en faveur du petit cochon, José la trouva rudement jolie.

Ils s'assirent au bord de la route, sur l'herbe.

Elle, le buste droit, sa jupe de laine serrée autour de ses jambes, convenable et réservée, jouait aux osselets avec de petits cailloux jaunes.

Lui, tenait à son tour le goret, se penchait le plus possible pour le laisser aller un peu en avant, puis brusquement tirait la ficelle et, chaque fois que le goret roulait sur le ventre en grognant, il partait d'un rire sonore.

— Comme il crie ! On dirait un enfant.

Ils parlaient du pays, s'exclamant à chaque souvenir. C'était une provision de nouvelles familières. Bientôt ils n'eurent plus rien à se dire : ils en avaient pour longtemps.

— J'vas rentrer, dit Marguite.

José l'accompagna sans vouloir lâcher le goret. Il se sentait grandir pour lui une amitié un peu in-

téressée, en y mêlant de plus en plus un goût sincère pour Marguite, jusqu'à les confondre tous les deux en un seul désir.

La queue du goret le captivait surtout.

Il s'obstinait à répéter :

— Une vraie papillote.

Il ajoutait en regardant obliquement la coiffe de Marguite :

— C'est comme les vôtres !

Marguite comprenait la finesse et détournait les yeux.

En vue de la ferme il fallut se séparer : on gronderait Marguite si on la voyait avec lui.

José flatta longuement le goret, l'embrassa et s'adressant autant à lui qu'à Marguite, il demanda :

— On pourra aller vous voir ?

— Oh ! moi, ça m'est égal, répondit Marguite, si ils ne disent rien.

José les quitta, bougrement fier de ces deux connaissances-là.

III

Le lendemain soir, il descendit à la ferme pour sa cour. On se serra sur les bancs, sur les trépieds. Il prit sa place, sans gêne. On plaisanta d'abord les amoureux. Puis les mots gouailleurs, peu variés, s'usèrent. Personne ne s'occupa plus d'eux. Comme José aidait aux travaux communs (autant de gagné), les bourgeois ne voyaient aucun mal à ses visites.

D'ailleurs, il fallait bien commencer par là.

C'était connu et reçu.

Autant être complaisant dans la vie.

José s'installait à califourchon, sur un banc, entre le grand-père et Marguite.

Le grand-père peignait finement sa filasse, la mirait à la flamme.

Il chantonnait, malicieux:

— Entre en terre, sors de terre ; entre en l'eau, sors de l'eau ; casse les os pour avoir la peau.

En avait-il attrapé avec cette devinette subtile !

José cherchait. Quand on ne sait pas, n'est-ce pas ? Tous, bouche bée, attendaient. Soudain le grand-père secouait sur la tête de José un paquet de chanvre roui. José trouvait cette fois, et il riait à n'en plus finir.

Puis, au milieu du silence retombé, ne sachant plus que faire pour ne pas s'endormir, il ramassait des chènevottes, faisait, en les entrelaçant, des croix, des drapeaux, des figures compliquées, avec une attention concentrée, ou, du bout de l'une d'elles, il chatouillait Marguite à la nuque. Marguite s'y laissait prendre. Du revers de la main, elle se donnait des coups secs comme pour chasser une mouche. José, malin, retenait son souffle, attendait, puis repiquait.

— Taisez-vous donc, José.

— Ah ! Ah ! Marguite.

Et tous deux trouvaient à cette taquinerie une surprise toujours fraîche et un plaisir toujours neuf, qui suffisaient à rompre la monotonie de la veillée.

Toute la soirée on ne se parlait pas autrement d'amour.

Les domestiques avaient disparu.

Le grand-père était couché. Les bourgeois se dévêtaient, nullement gênés. Marguite jetait des cendres sur le feu, faisait encore quelques rangements,

allumait une lanterne et reconduisait José sur le seuil de la porte.

IV

Dans la nuit glaciale, le vent les cinglait. La jupe de Marguite flottait et battait l'air dans un mouvement vif et rapide, avec un bruit roulant pareil au clapotis d'une barque.

La lueur de la lanterne, une petite lueur étique, se mettait en furie. Ils se parlaient bas, par phrases espacées, longues comme des minutes, s'arrêtant court à un cri, à un battement d'ailes des dindes en sommeil, étagées en rond sur les roues, ou perchées sur des échelons comme des boules d'ombre.

Toute la quantité de sentiment dont était capable leur âme fermée aux influences mystérieuses des entours entrait en eux, les pénétrait, les troublait. Ils avaient comme des jets de paroles par où s'échappait leur amour, des exclamations grosses de lourdes tendresses où sonnaient comme des pièces fausses un mot de cupidité, une idée d'intérêt, un rien d'avarice.

José, autant pour se vanter que pour séduire, citait de ses parents qui n'en avaient pas pour longtemps, un oncle pas marié qui ne vivait qu'en apparence.

Marguite écoutait, point effarouchée, trouvant cela bien simple, calculait, supputait. Et les espoirs que José lui faisait partager ne lui mettaient pas moins de joie au cœur qu'une parole chaude, un geste ardent, une caresse quêteuse.

Elle oubliait aussi peu que possible de retenir,

par ruse, pour voir plus loin. et plus gros dans les promesses de José, ce qu'elle eût volontiers laissé prendre par bonne amitié. On s'aime, mais on a de l'argent. On se marie, mais on héritera.

— Allons, dites oui.

Marguite hésitait.

— Je ne suis qu'une bête, mais je vous aime bien.

Il ajouta :

— J'aurai le pré aux saules.

— Dame, dit Marguite, autant vous qu'un autre.

José attrapa l'aveu flatteur :

— Aux bans, alors.

— Comme vous voudrez ; moi, je veux bien, dit Marguite.

Et elle rentra.

Tout entière à ses impressions obscures, réfléchie, elle se sentait monter à la tête une sève forte qu'elle ignorait.

V

Ce dimanche matin, José la ramenait, coquette et gaie, de la messe. Il admirait son joli châle rouge, croisé sur le dos et la poitrine.

— Vous avez l'air toute sellée pour un voyage, Marguite.

Elle se laissait enjôler, facile et bonne, aux compliments.

Subitement José s'arrêta, embarrassé, puis se décida :

— Y a une chose, dit-il, je fais mes cinq ans.

Elle le regarda, stupéfaite :

— Je ne vous l'avais pas dit, pour être plus sûr.

Elle lui répondit simplement :

— Ce sera pour après.

Elle n'était pas pressée. Elle ne doutait pas de sa promesse.

Ils se promenèrent un peu.

Un pâle soleil d'octobre faisait briller comme une immense ceinture neuve la route blanche à perte de vue.

Les paysans en vestons courts, sous leurs blouses raides et luisantes qu'ils avaient quittées pour communier, causaient, lisaient les affiches, parlaient politique, plantés au milieu de la route, les bras ballants dans l'air, les gestes larges, heureux, rasés de frais. Les paysannes, dans leurs corsages serrés et leurs jupes de couleurs voyantes, coiffées de bonnets extraordinairement hauts et légers qui donnaient aux vieilles un air jeune, et aux jeunes un air de petites vieilles, s'éternisaient aux seuils des portes, à saluer, à regarder les passants, le soleil, toute l'animation bruyante d'un jour de fête, et se répétaient entre elles, des deux côtés de la route, avisées et criardes, les passages du prône bien parlés, en les commentant.

Marguite et José allaient doucement, chacun à ses pensées, Marguite le cœur un peu gros, non que la nouvelle l'eût bien affligée : tout le monde faisait ses cinq ans ; mais quand on n'est pas bien préparé ! Enfin, ça se passerait. C'était trop tôt. Encore si elle avait tenu le pré aux saules ! Elle l'aurait fait valoir à sa guise. Quant à l'absence de José, ce n'était pas là le pénible. On se reverrait avec plus de plaisir.

Ils s'assirent juste à l'endroit où ils avaient fait connaissance, ce qui les toucha.

José rappela le goret, grand comme un petit âne, maintenant ; cela ne les fit point rire.

José prit Marguite par la taille et lui dit :

— Tu m'attendras, pas vrai !

Elle répondit : "T'es bête".

Oh ! il pouvait être sûr. Le sentiment ne l'étouffait pas tant que ça. On se mariait pour travailler en commun. Elle avait promis, c'était dit.

Il l'embrassait goulûment, sans s'inquiéter des gens qui passaient.

Elle ne résistait pas, attristée et songeuse.

Au-dessus d'eux, dans l'air, ils ne savaient où, à toute volée, des cloches sonnaient.

— Et le déjeuner des bourgeois ! dit Marguite. Ce n'est pas une raison pour l'oublier.

Elle se leva :

— Tu pars quand ?

— Je peux être appelé d'un jour à l'autre.

José avait bien envie de pleurer.

— Voyons, t'es un homme !

Et ils se quittèrent.

Elle s'en revint, pressée. Les feuilles sèches volaient autour d'elle, sous ses pas, semblables à de gros papillons jaunes.

Elle se hâta ; elle se dit :

— Allons, faudrait pourtant pas toujours penser aux bêtises.

Droit sur la route, José la regardait, son mouchoir à la main, prêt à agiter les bras si elle se retournait.

Elle ne se retourna pas.

Les cloches sonnaient toujours, moins vibrantes, coupes pleines de sons pour les âmes que l'extase altère.

La Meule

I

Des bœufs se chauffaient au soleil, blancs, immobiles, et comme oubliés là, aux places dénudées, au milieu des pies éparses sous leurs mufles et dans leurs pattes. A l'un des coins du pré, une meule de paille, haute autant qu'une maison, qu'on n'avait pu entasser dans les granges trop pleines, avait l'air d'un gigantesque bouvier accroupi dans sa limousine.

Un ruisseau filait sous des treillis de joncs ; des rigoles claires y couraient, suivant la pente du pré, étroites lanières d'argent où tout un vol onduleux de pigeons s'émiettait au passage.

La fermière, Mame Husson, plongeait ses mains dans les poches de son tablier et leur jetait des grains à poignées. Elle avait une camisole légère aux manches courtes, entr'ouverte, qui laissait voir par un bâillement, un bout de chemise, avec, entre les seins et le cou hâlé, un peu de peau grasse et blanche où luisaient les perles de métal d'un collier.

Elle affectait de s'intéresser aux cercles des pigeons, aux cornes des bœufs qui tournaient lentement la tête vers elle, à la fuite d'une pie, au bruit de l'eau, à l'herbe penchée et lourde de soleil, mais, sensiblement, avec des coups d'yeux obliques, elle s'approchait de la meule.

Quand elle fut au pied, elle regarda autour d'elle, du côté de la ferme, partout, la main en abat-jour sur les yeux.

Là-bas, la tourelle grise de la ferme montait du bois, comme un monumental sac de plâtre dressé, avec une petite couverture rouge en chapeau chinois, apercevable de plusieurs lieues à la ronde.

Aucun être humain n'était en vue. D'ailleurs, elle le savait bien, son mari ne reviendrait de la foire que tard, et, à cette heure du jour, tous les domestiques se trouvaient dispersés dans les champs : rien à craindre.

Elle arrondit ses deux mains en cornet autour de ses lèvres et cria :

— Hé ! Bernot !

Presque aussitôt, comme d'une boîte à pantins dont on a pressé le ressort, une tête surgit au faîte de la meule, les cheveux en broussailles, mêlés de paille.

— C'est vous, Mélie ?

— Pardine !

La tête rentra.

Plus bas, à mi-hauteur, un large faisceau de paille se souleva comme une charnière. La tête reparut, Bernot déroula jusqu'à terre une échelle de corde grossièrement faite.

— Tenez-vous bien.

Mame Husson coula encore un regard derrière

elle, puis, des pieds, des mains, des genoux, elle grimpa, et disparut, la tête en avant.

Bernot tira l'échelle.

La paille retomba, docile, en couvercle ; ni vu, ni connu.

Tout un petit appartement en ville qu'ils s'étaient fait là, un vrai nid d'oiseaux qui n'ont pas le vertige, où vivotaient leurs amours, paisiblement, en attendant mieux, cois, saturés, à l'étouffée et sans risques. On rentrait comme chez soi par le flanc, on respirait par le haut ; une trouvaille miraculeuse, tout simplement ; ni plus, ni moins qu'un palais.

— T'es tout de même adroit, dit Mame Husson en s'installant : c'était sa réflexion d'entrée.

Elle commençait toujours par admirer : une façon heureuse de se mettre en goût.

Sans se lasser, Bernot faisait les honneurs. Il tournait, rampait sur la paille, à genoux, en maître. Il donnait amicalement des coups de coude à Mélie, puis à la meule, une brave amie aux rudes reins qui ne les trahirait pas.

Mame Husson appréciait les avantages, cherchait ses mots, se croyait en visite, examinait tout, un escalier pour de bon improvisé, la lucarne, les creux élargis, les coins obscurs pour s'y rouler.

Aucun bruit ne venait du dehors ; une lueur douce de veilleuse les éclairait. En levant la tête ils apercevaient un petit rond de ciel blanc comme du petit lait. « Etait-ce assez trouvé ! ».

Et Bernot, ébouriffé, assis sur ses talons, ses mains frottant ses genoux, fermait presque ses petits yeux clignotants, modeste, attendant sa paye.

— Prends tes aises, Mélie.

— C'est égal Bernot : si Husson le savait...

— Tu me fais rire.

Et, par bravade, Bernot voulut se hisser au haut de la meule pour se montrer, en disant :

— Je voudrais qu'il fût là.

La tête émergea de la meule. Presqu'aussitôt un coup de vent lui apporta un roulement lointain de voiture. Il voulut l'effrayer.

— Bon sang, si c'était la sienne !

— C'est pas son heure, dit tranquillement Mame Husson ; et elle accrocha à l'écart, loin d'elle, son collier de perles de métal qu'elle ne voulait point abîmer.

Bernot insista, taquin :

— Bon sang, je crois qu'elle s'arrête.

Mais Mame Husson le tirait par les pieds, lui prenait les deux joues avec le bout des doigts, l'embrassait à pincette, sur ses lèvres sucrées comme le cidre, et l'attirait, rouge, frémissante, dans un coin.

II

Husson bouclait son cheval à la barrière du pré. Derrière la voiture à capote baissée, un petit veau tout roux, grêle de jambes, tendait la langue, essoufflé, tirait sa longe à s'étrangler, en se cognant la tête aux rebords.

— Vous avez ben le temps de rentrer, docteur. Nous allons le mettre au vert.

Le docteur auscultait sans cesse, quoique à peu près sourd. Il portait, comme un signe particulier, une moustache si longue qu'elle lui servait de brosse à dents.

Husson, l'ayant rencontré dans un fossé, en quête de marguerites blanches, l'avait fait monter à son côté pour un bout de route.

— Ce n'est pas de refus.

Le docteur descendit.

Husson détacha le petit veau et tous les trois entrèrent dans le pré. Husson ouvrait la marche, traînant le veau. Le docteur tournait autour d'eux, regardait le flanc gauche de la bête, penchait la tête, avec une vague envie d'y coller son oreille.

— Vous ne fumez pas, docteur ?

— Rarement, Husson.

— Si je vous la prêtais, pourtant ?

— Point, Husson, je ne fumerais pas.

— Vous auriez tort. Aïe donc, vali !

Le petit veau roux accéléra.

— Ah ! vous êtes méprisant pour ma pipe ; vous ne savez donc pas ?...

— Dites tout de même, Husson.

— Un jour que je l'allumais avec un tison rouge, une étincelle est tombée sur une de nos servantes qui tirait des pommes du feu. Ça a brûlé son bonnet et ses cheveux.

— Voyez-vous ça ! dit le docteur. Et elle est morte ?

— Mais non, docteur, Une autre fois, mon berger dormait sur le dos, couché par terre. Un peu de cendre chaude a coulé de la pipe sur son œil gauche qu'elle a crevé.

— Tiens, voyez-vous ! dit le docteur. Et il est mort ?

— Mais non, docteur. En voilà, des idées d'enterrement pour le pauvre monde !

Le docteur trouva qu'on aurait pu anéantir cette pipe fatale.

Mais Husson la bourrait, tout à ce travail ; son pouce piétinait le tabac. La pipe, informe, presque sans tuyau, profonde, absorbait tout : plus il y en a, meilleur c'est.

— J'la garde, dit-il, parce qu'elle ne fait pas de mal à son maître ; elle n'en veut qu'aux autres. Aïe donc, vali !

Le petit veau roux sauta comme une chèvre.

Ils marchaient toujours. Le docteur passait l'autre flanc du veau à une inspection sérieuse. Husson, les deux mains derrière le dos, déroulait au-dessus de sa tête de fragiles écharpes de fumée grise.

— Si on le lâchait ?

Le petit veau lâché demeura immobile, fit un mouvement de la tête, la secoua, se sentit libre, eut une gambade et partit à toute vitesse, les pattes jointes deux à deux, ainsi qu'un veau mécanique.

Il décrivit un demi-cercle, puis soudain se planta droit, comme si son ressort se fût cassé net, le museau tendu, les jambes obliques, la queue raide.

— Ça te prend souvent ? cria Husson.

— Tiens, du feu, dit placidement le docteur.

Husson se retourna.

Tout le bas de la grande meule flambait.

Il courut : le docteur suivit. Le petit veau s'élança.

— Ce ne sera rien, dit le docteur.

Et, son chapeau mou aux mains, il trottait aux rigoles pour l'emplir,

Le feu pétillait et montait.

Husson, les yeux agrandis, hébété, n'avait plus sa tête à lui, ne tentait rien pour éteindre.

Il pensa :

— Ma paille est frite.

Le petit veau roux entourait furieusement la paille comme de cercles cabalistiques.

— Si vous m'aidiez ? disait le docteur.

Il tirait des poignées de paille et les jetait au loin.

— Faisons la part du feu, ce sera peu de chose.

En effet ce fut l'affaire d'un instant.

La flamme faisait à la paille une belle crinoline rouge dentelée.

Tout à coup, comme sous une pesée énorme, toute la lourde meule s'effondra. Dans un nuage de fumée, d'étincelles et de brins de paille qui les enveloppa, Husson et le docteur crurent entendre un cri bizarre, étouffé, sorti de la meule ou de la terre.

— C'est vous, Husson ?

— C'est vous, docteur ?

— C'est donc le veau, alors ?

Le petit veau roux s'était arrêté dans sa course folle et regardait, comme s'il n'eût eu plus rien à faire.

Rapidement toute la paille fut en feu. Les flammèches couraient à leur guise. Le docteur se rendit. Il s'excusa :

— Des pompiers même seraient impuissants.

Husson voyait fondre son bien. De grosses larmes lui coulaient des yeux.

— Ah ! elle va bien me manquer.

Le docteur eut pitié.

— Si on essayait ? dit-il.

— Vous êtes bête, docteur ; il y a longtemps que c'est fini.

Autour de la meule, la paille brûlée croulait comme des plis de jupe.

A l'intérieur sourdait un brasier ardent. La masse entière s'affaissait lentement.

— Ça durera toute la nuit, dit Husson.

Machinalement, du bout du pied, il secouait la cendre fine.

— C'est inconcevable, disait le docteur.

Il conclut :

— Le hasard est souvent outrecuidant.

Non loin d'eux, le petit veau roux tondait l'herbe drue, à coups de dents avides.

III

Tout le soir, Husson resta là en piquet. Le docteur le tirait par la blouse.

— Mais vous allez vous faire cuire.

— Laissez-moi, je veux voir jusqu'au bout.

Le docteur s'assit sur l'herbe, en tailleur, navré. Pour passer le temps, il fit des signes intelligents au petit veau roux.

Des domestiques accouraient des environs.

Ils se rangeaient, mornes comme leur maître, autour de l'immense monceau, qu'ils piquaient avec leurs fourches de fer.

— Faut pas éparpiller les cendres, dit Husson ; elles sont trop chaudes, elles brûleraient l'herbe d'à côté.

— La nuit tombe, dit le docteur ; si nous nous en allions ?

Mais Husson ne l'entendait pas. Il sortait de son abattement, raisonnait sur son malheur :

— Comment diable la meule a-t-elle pu crouler si vite ? J'aurais compris si elle avait été creuse.

— Bast ! dit le docteur, si on se pose des questions, on n'en finit plus ; tenez, moi, j'ai cru un moment sentir l'odeur de chair brûlée.

Tous se récrièrent :

— Par exemple ! Cette idée-là ne prenait pas.

— Cependant...

On lui rit au nez.

— M'est avis que c'était de la chair de taupe grillée.

— Et le feu, qui l'a mis ?

Tiens, on n'avait pas songé à cela. Ils cherchaient :

— C'est la chaleur.

— C'est l'humidité.

— Je ne dis pas non.

On s'en tint là.

Husson resta rêveur.

— Mon ami, est-ce que vous allez coucher ici ?

Husson se décida. Il souleva ses sabots couverts de poudre noire. Quelque chose brilla à ses pieds. C'était un lingot de petites perles de métal fondues et collées ensemble.

Ils remontèrent le pré en l'examinant.

— Je le donnerai à ma femme, dit Husson. Elle sera moins chagrine pour la meule.

Le docteur voulut rire.

— Prenez garde ! Les brimborions, ça attire quelquefois les galants.

Avec des mots décolletés il égaya la compagnie.

Husson se déridait. Il avait des idées là-dessus, des idées pas communes :

— Les galants ! ah ! ben ! Je m'en moque. Une femme, voyez-vous, c'est pour tout le monde. Faut

que chacun en ait sa part. Si je voyais rôder quéque beau gars autour de la mienne, j'y dirais : Patience, l'ami, t'auras ton tour. Attends seulement que j'aie fini.

Autour de lui les domestiques riaient.

Le docteur lui tapa sur le ventre :

— Libertin, va !

— Dame, dit Husson, on est triste d'un côté, on rit de l'autre. Faut ben se consoler.

Subitement, il se frappa le front.

— Attendez donc ! Mais oui, c'est ça.

Il s'expliqua tout au long.

Oui, ma foi, il avait trouvé. Il se rappelait les détails, coup sur coup, pour renforcer ses raisons, oubliant presque son malheur, fier de lui.

Il redisait avec des preuves, longuement :

— Mais oui, parbleu. Tenez ! J'étais comme ça : j'avais la cuisse tendue. Un coup sec. L'allumette m'a échappé. Je l'ai laissée sans voir ; j'en ai pris une autre.

Tous approuvaient :

— C'est vrai, c'est vrai.

— N'est-ce pas ? Sacrée pipe ! Ça m'étonne qu'elle se soit tournée contre moi.

Et Husson ne se lassait pas de répéter, au milieu de l'ébahissement général, les gestes explicatifs joints à la parole, perspicace :

— Tenez ! J'étais comme ça, j'avais la cuisse tendue...

Le Retour

La soirée s'annonçait bien : un temps frais et clair. Toute la chaleur était tombée. Madame prit sa petite lanterne grillée : elle ne rentrerait que tard aujourd'hui, à la nuit, bien sûr.

C'était une mode, chez ces paisibles gens, de ne se désigner entre eux que par mots courts et simples qui disaient tout, dus à la plaisanterie, au respect, le plus souvent au hasard.

Les vrais noms, devenus inutiles, restaient oubliés. Ceux qui les portaient n'y pensaient plus. On ne s'en servait guère que dans les grandes occasions, et les sons de ces mots réapparus les étonnaient alors comme s'ils leur semblaient étrangers.

Elle, on l'appelait Madame. Elle ne portait ni chapeau, ni robe excentrique. Mais elle avait, dans son langage moelleux et légèrement fleuri, quelque chose qui sentait la ville et les voyages.

On ignorait à peu près sa vie. Elle était tombée au village comme une nouvelle inattendue. Aux

premiers jours, elle avait gêné, comme si chacun eût dû rétrécir sa vie pour qu'elle se fît la sienne et retrancher à ses habitudes pour qu'elle en prît sa part.

Puis, comme elle était cousine du fermier, on se fit vite à elle. Et, d'ailleurs, elle ne montrait dans sa bonté ou dans sa malice rien qui pût la faire remarquer, et elle n'avait vaiment que deux manies.

Celle de dire à tout propos : Ah ! attendez donc, ma fine ! Qu'est-ce que je voulais donc dire pour ne pas mentir ? Et la douce manie des piles de linge blanc, méticuleusement rangées, comme des gâteaux à la neige.

Grosse, lourde, essoufflée, elle marchait en cane, le bas de sa robe bordé d'une bande de poussière grise dont chacun de ses pas soulevait un flocon, sans lunettes, sa petite lanterne grillée lui battant les flancs d'un mouvement rythmé.

Elle allait, pressée, et devait avoir bien peur de ne pas arriver assez tôt pour modifier d'autant son allure de tous les jours.

Elle passa, sans s'y arrêter comme d'habitude, devant la vieille église tranquille et penchée dont le haut portail représentait vaguement, en relief, un homme sans tête sur un cheval à trois pattes, l'une d'elles pesant lourdement sur le corps d'un enfant tombé : une des deux ou trois antiques légendes qui planaient sur le pays comme des gardiennes de son histoire.

Le cheval d'un grand seigneur avait écrasé un enfant, et le seigneur, impie jusqu'à ce jour, avait fait tuer son cheval et bâtir l'église par mortification.

A voir cette pierre à peine dégrossie, crevassée, moussue, bourgeonnée comme une lèpre, il y avait

bien longtemps de cela. Mais la vieille légende jetait toujours Madame dans une rêverie sans fond et versait en son âme tendre, chaque fois qu'elle passait par là, sa petite dose d'émotion.

Les paysans qui rentraient des champs, les mains pleines de terre, les yeux mornes dans leurs visages brûlés, courbés sous les faux minces et les cognées, la saluaient, sans lever leur casquette ou leur chapeau gras, avec un hochement de tête et des clins d'yeux.

— Eh ! ben ! c'est pour ce soir ?

Elle répondait :

— Oui, c'est pour ce soir.

Les femmes, assises sur le seuil des portes, lui souriaient sans rien dire.

Elle arrivait à la ferme, une ferme immense, entre une belle rivière et un monticule, composée de deux grands bâtiments. D'un côté les bêtes, de l'autre les gens.

Les couvertures en tuiles rouges semblaient, au soleil couchant qui les incendiait, d'énormes plaques de tôle sortant du four. Un ruisseau large, qui baignait le pied de la ferme, avait l'air de charrier des flots d'oies et de canards.

A l'approche de Madame, une volée de pigeons passa d'un toit à l'autre, et, comme elle les suivait des yeux, elle vit de l'autre côté, au haut du monticule, quelqu'un qui en descendait la pente avec précaution.

— Tiens ? Le vieux, dit Madame ; et elle le regarda.

Il avait une peau de chèvre, un bâton noueux. Il était nu-tête, tout blanc, chevelu et barbu comme un Homère, et descendait sans se presser les marches naturelles de la pente, incliné du côté droit, le bâton

en avant ; la jambe gauche suivait, puis, lentement, la droite.

Quand il fut en bas, près de Madame, ils dirent ensemble :

— Hein ? comme on se rencontre !

Ils allèrent vers la porte de la ferme.

On avait mis une petite barrière contre les poules qui volaient par-dessus.

Elles pénétraient tout autant, mais pas absolument comme chez elles, et cela suffisait.

Ils entrèrent dans la salle commune.

Les domestiques venaient de souper. Ils virent encore sur la table en bois aux pieds gros comme des colonnes, énorme, trapue, crevassée, une terrine au milieu de laquelle se dressait en pointe un reste de soupe épaisse et tassée. Les cuillers d'étain s'étaient creusé, tout autour, chacune leur part, également, sans aller plus loin. Au fond, sur une planche accrochée aux solives, des pains ronds montraient leurs dos poudrés de farine et rayés de taches jaunes.

La servante disparaissait, penchée sur une marmite, dans une monumentale cheminée qui mangeait les deux tiers d'un mur. C'était sur le rehaussement en briques où posaient les chenets à têtes de sphinx, que Madame s'asseyait, dédaigneuse de la chaise, les soirs qu'elle venait veiller, le dos au feu flambant, sa lanterne à côté d'elle.

La servante se retourna, les bras retroussés, toute rouge ; deux petites gouttes coulaient sur ses tempes.

— Ah ! c'est vous ! dit-elle. Il n'est point arrivé, j'fais mon fricot ; ils sont là.

Et elle rentra dans la cheminée. Madame et le vieux poussèrent la porte de la salle voisine.

— Bonjour, vous ; je vous attendais pour mettre le couvert, dit la mère à Madame.

La mère courait, verbeuse, affairée, du buffet au placard, heureuse de parler tout à son aise, à mots rapides, coupés, suspendus, un langage fait pour elle-même, plein de demandes vagues et de réponses inachevées, qui la réjouissait, comme la musique amuse un enfant.

— Se taire ! Ah ouïche ! Est-ce qu'elle pouvait ! Elle en serait morte.

Le père se promenait de long en large, les mains derrière le dos, court et silencieux, semblable à un marin avec ses lèvres et son menton rasés, et un large collier de barbe jaune qui lui faisait le tour du cou.

De temps en temps, il s'arrêtait à l'une des fenêtres, regardait un moment au loin ou suivait attentivement le vol d'une mouche qui s'obstinait à un carreau.

— Il ne vient pas vite.

Sa barbe touchait presque au nœud de velours qui serrait les cheveux de sa sœur.

La sœur tricotait, assise près d'une table à ouvrage. Elle avait une figure blême sous des bandeaux noirs et lisses à paraître humides. Elle était toute maigre et désséchée, bien qu'elle n'eût eu d'autre fatigue dans son existence sans désirs que celle de tricoter des bas, tous les jours que le Bon Dieu faisait, et de toutes les couleurs.

Où pouvaient-ils bien aller, tous ces bas ?

Que de mollets avaient passé entre ses doigts chastes ! Elle parlait rarement, comme si elle eût éprouvé une insurmontable peine à séparer ses lèvres, point dépensière, même de gestes, bonne

fille au fond, au jugement de tous, mais qu'on trouvait un peu inutile.

— Tirez donc, cousine.

— Voilà, m'amie.

Et les deux femmes étalaient sur la table une belle nappe neuve, pas très fine, mais à fleurs.

— Ce pauvre grand ! Nous allons donc le revoir.

— Savez-vous bien qu'il y a deux ans qu'il est parti !

Le pauvre grand, c'était le garçon unique, le fils choyé, le Dieu de la maison et le petit prodige du village. Il avait eu la jeunesse de tous les enfants que les éloges gratuits d'un maître d'école, la vanité des parents, une belle écriture, un teint pâle, une douceur de langage, une santé frêle, et beaucoup de penchant pour les paresses de la rêverie, rendent un peu miraculeux. On l'avait mis au lycée avec une bourse. Il en était revenu, sujet distingué, rentrant dans son heureuse vie d'enfance comme dans un rêve. Après s'être bien grisé d'air vif, de soleil et de fruits mûrs, il avait dit un jour à son père ce que les petits prodiges disent tous à leur père :

— Je veux aller à Paris,

Le père l'avait entendu avec stupeur.

Le lendemain il lui avait dit :

— Si c'est ton idée !

Et le grand était parti au milieu des larmes, généralement béni.

— L'inquiétude nous gagnait, dit la mère en nouant les cornes de la nappe pour les empêcher de traîner.

En effet, tout de suite les lettres étaient devenues rares, puis elles furent courtes ; puis on ne reçut plus, à de longs intervalles, qu'un mot comme celui-ci :

— Ne vous tourmentez pas : tout va bien.

Hautement, ils supposaient, cachée derrière ce silence, toute une vie pleine de luttes, que chacun lui découpait selon la mesure de son intelligence bornée, en se créant un Paris à sa portée.

Mais, au fond, tous étaient navrés ; le cœur gonflé de regrets comme pour un mort, on commençait à ne plus en parler qu'avec gêne, quand les domestiques rangés en rond s'occupaient à des ouvrages divers. On réservait les tristes réflexions pour les entretiens intimes.

Et voilà qu'il revenait tout à coup, comme ça, sans crier gare, s'annonçant par une dépêche que la servante avait apportée de la ville en affirmant qu'elle reconnaissait bien son écriture.

Madame n'en pouvait plus. Courbée, elle appuyait sur la table ses deux poings fermés :

— Mettons-nous la salière d'argent ?

— Pour une fois !

En ce moment, la sœur, qui promenait constamment les yeux de son bas à la grand'route, posa le bas commencé près d'elle, soigneusement, se leva droite, enfonça une aiguille à tricoter dans ses cheveux, un peu au-dessus de l'oreille, passa les doigts sur le poli de ses bandeaux, donna deux coups secs sur les bouts de laine qui collaient à sa jupe et dit d'une voix un peu tremblante :

— Le voilà !

On entendit le roulement d'une carriole.

Tous se précipitèrent dehors.

Le vieux qui se hâtait leur cria :

— Surtout, faut pas le brusquer.

Ils étaient là sur le pas de la porte, le père et la mère devant, à droite et à gauche la cousine et le

vieux dont la tête avait le branle des ruines qui croulent et des vieillards qui hésitent à mourir, la servante un peu en arrière, rangés comme dans une pose pour photographe, tous immobiles et muets de joie.

La carriole accourait, lourde et cahotée sur ses deux roues, secouant les deux voyageurs. Le cocher avait l'air d'une outre ou d'un ballon prêt à partir à cause du vent qui gonflait sa blouse.

Dans le trou noir des écuries, des domestiques avec des fourches se montraient, tendaient la tête. Des coqs se dressaient sur leurs ergots ; un bœuf attaché dans la grande cour regardait avec ses yeux ronds, et le berger, petit idiot trouvé et recueilli par la ferme, se mit à jouer sur son flûteau, sans savoir pourquoi, un air doux et mélancolique qu'il jouait sans cesse.

La carriole arrivait. Le cheval s'arrêta d'un coup, soufflant, les pattes velues.

Des mains se tendirent. Un jeune homme pâle, mince et long dans sa redingote boutonnée, descendit.

Il embrassa tout le monde à pleine joue, d'une façon sonore, mais sans s'y reprendre à deux fois ; chacun s'essuya la bouche.

Le père se tourna vers le cocher et dit :

— Mets-y de la paille sur le dos ; il a trop chaud.

Puis il passa son bras sous celui de son fils et ils entrèrent.

Il lui dit :

— Te voilà donc, not'grand !

Et tous, les yeux mouillés, ne pouvaient que répéter :

— Te voilà donc, not'grand !

Le vieux, pleurant, ajouta :

— Comme t'es forci !

Madame approuva :

— C'est vrai qu'il est amendé !

Le vieux reprit :

— Des bougies, hein ! Ça mérite bien ça.

Et il coupa deux grandes bougies en morceaux, qu'il alluma sur le bord de la fenêtre. On découvrit, enfoui au grenier, pour l'accrocher aux volets, un drapeau tricolore, vieux déjà de trois fêtes nationales.

Tout le monde riait. Le fils seul avait un sourire forcé et restait sans enthousiasme.

Comme la mère lui criait cent paroles, à tort et à travers, les autres tremblaient qu'elle n'en vînt à lui parler trop tôt de là-bas.

Ils lui murmuraient :

— Chut ! Chut ! en agitant les mains.

Elle se tut, mais ses lèvres frémissaient pour une série de questions.

On se mit à table.

Avec les plats, défilèrent aussitôt les histoires du pays. Chacun s'était réservé son petit événement dont il avait maintes fois repassé le récit dans sa tête, et ils contaient cela minutieusement, comme des choses du plus grand intérêt.

Lui, écoutait en mangeant et faisait du regard le tour de la salle ; ses yeux retournaient obstinément à des détails qu'il n'avait jamais oubliés ; une assiette à fleurs fixée au mur avec trois clous, un vieux dessin encadré dans des baguettes de bois blanc. Il les y avait vus de tout temps. Les maîtres pouvaient changer : ils resteraient éternellement à la même place.

Au milieu du repas, le père dit brusquement :

— Eh, ben ! grand, ça a-t-il marché là-bas ?

Ce fut un coup. Tous restèrent interdits, dans les poses où la question les avait surpris, un verre en main, la bouche pleine, une fourchette droite, la respiration arrêtée.

Il ne répondit pas. Un silence pesait.

Le père attendit et reprit d'une voix basse :

— Alors, ça n'a pas marché ?

Le fils se décida à répondre, des phrases vagues, des mots sourds, honteux de l'aveu. D'abord il se déroba, puis il dit tout.

Ils l'écoutaient, le visage tendu, cherchant à comprendre, devenant tristes, à mesure que les illusions tombaient, et qu'il était plus clair qu'on avait trop espéré, trop rêvé pour lui, n'interrompant les paroles confuses du fils que par des oh ! des ah ! des exclamations brèves aussi vite rentrées qu'échappées.

Il termina :

— Non, ça n'a pas marché ; je suis las, je ne sais plus que faire.

Le père dit sourdement :

— N'y retourne pas ; il est peut-être encore temps de changer de route.

Le fils eut un soubresaut.

— C'était ainsi qu'on saisissait une occasion pour le retenir !

Il s'indigna :

— Après tout, il n'était pas forcé d'expliquer doucement les choses.

Une rage le prit.

Il déclara :

— Je ne regrette rien.

Il ajouta sèchement :

— Je suis étonné qu'on n'ait pas attendu pour me parler de tout cela.

Il jeta sa serviette sur sa chaise et sortit.

Le père, navré, cherchait une phrase pour corriger sa remarque fâcheuse.

Il se trouvait maladroit, se grattait les dents du bout des doigts et réfléchissait profondément sans trouver d'issue.

Tous restèrent longtemps silencieux, n'osant se regarder, comme s'ils avaient commis une faute. Ils froissaient leurs serviettes de linge neuf entre leurs mains, désolés.

Un désastre ne les eût pas consternés davantage.

Le vieux pensa tout haut :

— C'est peut-être bien vrai qu'on aurait pu attendre encore.

On voulut le rappeler.

La mère courut à la croisée où les bougies achevaient de s'éteindre agitées, par le vent comme de petites feuilles rouges, et cria dans la nuit :

— Eh ! Eh ! Grand ! Grand !

Le fils sentait tourbillonner dans sa tête des idées mauvaises. La volonté bien malade, il marchait dans la nuit fraîche, nullement assailli de souvenirs champêtres comme un héros du repentir.

— Le cœur, bah ! Quelle sottise !

— La campagne, une chose fade et usée, bonne de loin ; on n'y retrempe que son ennui.

Tout cela lui était bien indifférent. Il n'avait pas une émotion pour toute cette nature qui l'environnait, âcre et saine. Il marcha longtemps, absorbé. Il murmurait :

— Quel pauvre je suis !

Comme il se retournait, un point lumineux brilla devant lui, tout près du sol où il semblait courir par petits bonds.

Madame rentrait chez elle, dépitée. Elle avait espéré mieux. “ Le dîner était soigné, c’est vrai ”. Il s’enfonça dans un coin d’ombre pour n’avoir pas à lui parler. Elle levait de temps en temps sa lanterne à la hauteur de sa tête, pour mieux voir, quand une ombre glissait près d’elle ou qu’elle entendait un bruit.

Elle marchait plus lentement qu’à l’ordinaire, comme chargée du poids d’une déception.

Il la laissa s’éloigner à petits pas, et revint à la ferme, à peine distrait par la lune, autrefois sa confidente amie, qu’il regardait cette nuit sans la voir, comme une pauvre lune à demi cachée derrière un nuage, une triste lune blanche, toute pareille à la moitié d’une grosse pastille de menthe, la dernière de la boîte.

A la Belle Etoile

I

Tout à coup des voix chantèrent : une voix aiguë et une voix basse. C'était un chant indistinct, coupé, haché menu comme le chant d'un ivrogne. Deux hommes parurent à l'une des extrémités du petit pont.

L'un d'eux, le moins ivre, débraillé, la blouse rabattue sur les épaules et laissant voir sa chemise de toile, soutenait l'autre et se roidissait pour éviter une chute commune.

Ils s'arrêtèrent sur le pont, à regarder d'un œil trouble l'eau qui leur envoyait en plein visage ses bouffées fraîches, et de nouveau leurs voix s'élevèrent avec un bruit de ferraille remuée.

Ils riaient à la rivière si douce qui les caressait, bonnement, de ses souffles humides.

Mais, vrai, elle venait bien tard : le vin était tout bu.

Derrière eux le soleil tombait, un soleil d'un rouge terne, dont les rayons se brisaient en gerbe

sur un nuage pendu à l'horizon comme un haillon éclatant.

La lumière s'amollissait et, tamisée par les feuilles et les branches déchiquetées, ne jonchait plus le sol que de vagues fleurs de clair et d'ombre.

Les arbres se revêtaient déjà de formes nocturnes dont la plus simple était celle d'un oiseau énorme balançant ses larges ailes sans jamais se décider à prendre son vol.

Dans la solitude, les plus petits détails prenaient de l'importance.

Après un long moment de lourdeur, où une petite fleur eût paru pesante, il s'était fait une subite animation comme au coucher d'un roi.

Les oiseaux rentraient, comme des fusées, dépareillés, s'appelaient par des cris divers et prenaient sur une branche, sous une feuille, des poses commodes pour la nuit, avec des chants vifs et des roucoulements sourds.

Dans l'air moite, empli de morbidesse, de soudaines et fortes haleines passaient comme si le vent eût donné une fois pour toutes ce qui lui restait de souffle.

L'eau s'illuminait de feux intérieurs. Un monde de nuit s'y éveillait, et les deux ivrognes, pris d'une émotion niaise, regardaient s'étendre, comme des robes de fantômes, les brumes blanches épandues, vapeurs d'une immense étuve.

II

Ce soir-là, le curé du village, rasé de frais, nutête, chauve et ventru, sous une ombrelle blanche

bordée de bleu, avait sonné à la porte du château, dans la certitude, que n'avaient jusque-là jamais trompée ces dames, d'y rester à dîner.

La servante qui lui ouvrit lui jeta en pleine face :

— Cette fois, elles n'y sont pas, Monsieur le Curé.

Le curé flaira une plaisanterie.

— Point, dit-il vivement; je ne le crois pas.

— Croyez-le, dit la servante.

Il demeura atterré, fixa sur son nez ses lunettes fumées, regarda la servante, lui vit un sourire malin, ne dit rien et partit.

Où allait-il dîner maintenant ? Ce n'était pas son jour au moulin : ce n'était son jour nulle part.

Il marchait sur la route, absorbé, sans répondre aux saluts, laissant pendre son ombrelle ouverte, à fond jaune, qui lui tapait sur les jambes, vraiment frappé de stupeur en face de cette chose inattendue.

Il ne se demandait pas où pouvaient être ces dames. Cela seulement occupait fixement son esprit :

— Un dîner perdu ! pas de dîner ce soir !

Il alla longtemps la tête basse et, quand il leva les yeux, il se vit au milieu de deux rangées d'arbres si grands qu'ils lui cachaient le soleil et formaient au-dessus de sa tête comme un dôme vert, ça et là percé à jour.

La fatale nouvelle l'avait entraîné par trop loin : puisqu'il ne devait pas dîner, mieux valait aller se coucher et dormir. Il voulut revenir sur ses pas ; mais, au lieu d'un demi-tour, il fit un tour entier, d'une manière vive et pressée.

Son ennemi mortel le suivait à quelque distance.

Affolé, il marcha à grandes enjambées.

Mais l'autre gagnait visiblement sur lui.

Moitié paysan, moitié bourgeois, il avait une blouse, un visage anguleux, un petit chapeau à bords courts, presque une casquette, et, à la main, un bâton noueux dont l'un des bouts était traversé par un cordon de cuir.

Il se hâtait et donnait à son bâton un mouvement de virevolte rapide. Il mit sa large main sur l'épaule du curé.

— Où donc que vous allez comme ça, Monsieur le Curé ?

— Monsieur Moru, je vais chercher à dîner, dit le curé d'une voix morte.

— Ah ! elle est bonne ; mais c'est pas de ce côté-là. Vous vous êtes trompé de route, bien sûr. V'là ce que c'est que d'avoir le nez sur son bréviaire. C'est votre jour au château, ce soir, c'est-il pas vrai ?

— C'est vrai, dit le curé qui se crut quitte et voulut lui tourner le dos.

Moru lui serra l'épaule.

— Eh ! ben ! eh ! ben. C'est comme ça qu'on quitte les amis ?

— Mon ami, dit le curé d'une voix moins molle, il se fait tard.

Et il fit un mouvement en arrière. Mais la main serra davantage, et la figure de Moru, jusque-là patelin, devint furieuse.

— Ah ! tu crois, bedon, que j'vas te lâcher, maintenant que je te tiens ? Dieu de Dieu ! J'voudrais ben que ma fille fût là.

Le curé comprenait depuis longtemps. La fille du père Moru était, comme son père, entre deux classes, moitié bourgeoise, moitié paysanne.

Moru l'avait, toute jeune, retirée du couvent

pour la mettre dans une pension libre, et, le dimanche qui suivit son départ, le curé, tout nouvellement arrivé au village, ignorant des colères du père Moru, tonna en pleine chaire contre la fille et le père, “ ces gens frappés d’immodestie ”, cria-t-il.

— Ah ! j’te tiens donc. Dieu me pardonne. Y avait longtemps que je l’attendais, celle-là !

Le curé regarda machinalement le bâton noueux.

Mais soudain la face bouleversée du père Moru s’adoucit, et il se mit à rire.

— Je vous ai fait peur, hein? pas vrai, Monsieur le Curé? Eh! ben, tenez, j’suis pas si méchant que vous, car ce n’est pas pour dire, mais c’est pas bien, ce que vous avez fait là. Mais faut pas rendre le mal pour le mal. Les dames du château ne sont point chez elles ; vous l’savez ben, et moi aussi. Venez dîner avec moi et n’en parlons plus : ça y est-il ?

Le curé, stupéfait, n’en revenait pas de tous ces événements divers. Il balbutia, hocha la tête, soupçonneux, ne pouvant croire que les choses prenaient une telle tournure, dit oui, dit non, puis, autant par crainte que par envie, accepta.

Le père Moru dit :

— C’est en ville que je vous emmène ; nous sommes plus près de la paroisse de votre confrère de G... que de la vôtre. Allons à son auberge ; nous reviendrons par les prés.

Et ils partirent au pas, le père Moru parlant de ses affaires qui allaient bien, et le curé rasséréné et reprenant d’autant mieux son courage et son humeur bénigne que la faim grandissait et que l’auberge approchait.

Quand ils furent arrivés, le père Moru commanda

du simple, mais du bon, et il parla à l'oreille de l'aubergiste qui ouvrit grandement la bouche et les yeux et sourit d'intelligence.

Le père Moru était d'une brave gaîté et le curé, encore un peu défiant, s'y mettait tout de même.

— Moi, voyez-vous, disait le père Moru, quand j'en veux, j'en veux ; mais quand c'est fini, c'est fini ; plus de bouderie ; tope-là et allons-y ! Et il secouait les mains du curé.

— Ça, c'est bien, dit simplement le curé. Et il se sentait tout à fait rassuré, le nez chatouillé par d'agréables odeurs.

On mangea comme des affamés. Ils se gonflèrent à se déboutonner. Le père Moru assaisonnait le tout d'histoires salées et le curé se renversait sur sa chaise en arrière, en fermant les paupières, suffoquant, rouge, gavé, vidant à larges traits son verre qu'il trouvait toujours plein, au milieu des rires de l'aubergiste et du garçon et des gloussements des poules de la basse-cour qui se promenaient sans gêne jusque sous la table.

— Voyez-vous ce vieux soufflé qui a braillé contre moi !

Et le curé riait plus fort, se trouvait mal, avouait qu'on était bête par moments, et qu'au bout du compte tout le monde était libre.

Aux liqueurs on se tutoya. Au tabac, ils s'embrassèrent.

— Ça y est ! dit tout à coup le père Moru qui voyait les yeux du curé pleurer de petites larmes hésitantes.

Avec de longs efforts, il se leva et le fit lever.

— Va donc, tonneau ! dit-il en le poussant dehors

par les deux épaules. Le curé s'appuyait au mur, disant :

— Mon ami, c'est trop, je crois que c'est trop, vois-tu ; assez pour une fois, mon ami.

Moru lui passa son bras sous le sien, moins pour l'aider que pour se soutenir, et ils s'entraînèrent, mouillés et chanchelants.

Moru criait :

— Hue ! hue donc, Benoit.

Le curé répétait :

— Mon ami, c'est trop, nous nous dégradons comme des gens de peu. Que diront... que dira... mon ami... mon... a...mi...

III

Ils étaient tous les deux au milieu du petit pont, appuyés sur la barre de bois transversale qu'on y avait attachée avec de l'osier pour les piétons, heureux et partageant leur bonheur en frères.

— On n'est pas trop mal, disait Moru.

— Certes, Moru, je n'en pouvais plus de chaleur, disait le curé.

Soudain, trop saisi par le froid, il tomba comme un paquet mou ; Moru eut à peine le temps de l'empêcher de couler à l'eau, en se retenant à la barre de bois.

Il le regarda, hébété, un peu dégrisé, ne sachant que faire, embarrassé de cette masse qu'il faudrait porter tout entière maintenant.

— Eh ! Benoit, réveille-té donc. V'là que tu dors, à c't'heure.

Benoit ne bougeait pas et ne répondait que par un petit hoquet, réjoui d'être couché au frais.

Moru, indécis, se grattait les cheveux, trouvait qu'après tout on était bien là, étendu, disposé à en faire autant ; puis il roulait ses yeux autour de lui.

La rivière, d'abord étroite, rapide, se brisait contre les pelles du pont fragile et tremblant, tombait en une cascatelle, rejaillissait sur un lit de bois et se mêlait à l'eau presque dormante d'un petit bassin dont elle sortait en une queue démesurée.

Autour du bassin, des saules baignaient leurs bras minuscules.

Au pied du pont, tirant faiblement sur sa chaîne simplement bouclée, dans un tournant, un petit bachot dansait mollement et plongeait avec un mouvement de va et vient.

Moru le regarda longuement en se dandinant, étonné de le voir là, tout seul, comme une carcasse de gros poisson émergée.

Puis une idée lui vint, une bizarre idée d'ivrogne qui a gardé juste assez de lucidité pour une farce.

Il se baissa vers Benoit et cria :

— Benoit !

Benoit dormait, allongé, les mains jointes sur le ventre, la bouche ouverte, la face illuminée de rêves béats.

Moru le prit par les deux pieds et le fit glisser le plus délicatement possible sur l'espèce de terrasse en pierres brutes et moussues qui servait de soubassement au pont.

Puis il alla au bachot, le détacha, et l'amena près de Benoit. Il le vida du peu d'eau de pluie qu'il contenait et, abaissant jusqu'à lui les branches d'arbres qui pendaient sur sa tête, il en arracha des

feuilles, le plus de feuilles qu'il put, et les étendit avec soin au fond du bachot en une couche moelleuse.

Il riait en dedans, d'un rire silencieux, se disant parfois : " Mâtin ! qu'il sera bien là ! Mâtin de veinard ! "

Quand le bachot fut assez ouaté, il revint à Benoit et se mit à le déshabiller.

Benoit ronflait, et Moru, qui se dégrisait de plus en plus à l'air vif, bien sûr que l'ami ne se réveillerait pas, chanta, histoire de l'accompagner, un chant bas, monotone et lent, mêlé aux bruits de l'air comme si tout se fût uni pour endormir l'ivrogne, un vrai chant d'Indienne qui berce son petit.

Il plia avec soin la soutane, le pantalon qu'il enleva sans trop de peine. Ce fut plus difficile pour la chemise. Benoit parut de temps en temps secoué d'un petit frisson.

Il murmura même :

— Vieille chérie, tu me fais des chatouilles !

Mais Moru, subitement ému par le silence, par la sollicitude qu'il mettait à dévêtir le curé, par l'air langoureux qu'il chantait, l'embrassa comme un enfant, tendrement, les lèvres longuement collées sur le front, sur la bouche, le dorlota et l'amollit de caresses comme pour l'envelopper d'un sommeil profond.

Quand il l'eut mis à nu, il le porta au fond du bachot, le couvrit d'herbe fine jusqu'au cou comme d'un drap vert, puis, gardant avec lui les habits, il poussa du pied le bachot qui s'en alla à la dérive.

Alors il réveilla tous les échos de son rire, d'un rire large, cette fois, qui l'agitait dans tous ses membres et le faisait danser comme une pile.

Le bachot, hésitant, tourna sur lui-même, entra

dans un tourbillon qu'il coupa et se laissa prendre par le courant comme par un bras flexible.

Moru le suivait, frappant des mains et du pied.

— Où diable irait-il ?

— Quelle farce ! Tu ne t'en vanteras pas de celle-là, hein ?

Il lui cria :

— Bon voyage !

Il lui hurla :

— Bonne nuit ! Tu leur-z-y diras bien des choses.

Puis il jeta sur son épaule les vêtements du curé Benoit, roulés en ballot au bout de l'ombrelle blanche et il s'en alla à travers la campagne, sous les grands arbres, riant et chantant d'une voix forte.

Le bachot, loin des deux rives, descendait sans bruit, frêle, avec de légères oscillations.

Il suivait le fil de la rivière, sur les herbes d'eau douce qui pliaient, pareilles à des chevelures de noyés, comme on se courbe au passage d'une reine ou d'un convoi, et la lune levée haute dans le ciel, au milieu d'un cortège d'étoiles, le baignait d'une lumière blonde et le regardait glisser d'un air pâle.

Une Passionnette

I

Tous les rires, tous les cris tombèrent d'un coup, et les gens de la noce prirent des maintiens étudiés comme des paysans fraîchement descendus d'un tableau de Lhermitte.

Mme la Comtesse venait d'entrer; elle avait une toilette habilement composée, assez riche pour honorer, assez simple pour ne pas effaroucher, et dans sa taille, dans son regard, encore un peu de noblesse, mais si peu que, vraiment, ces braves gens ne s'en offenseraient pas.

Elle s'avança dans la salle chaude d'émanations. Elle tenait par la main une petite fille qui ouvrait de grands yeux sans timidité.

Les paysans s'étaient levés. Le marié accourut ; d'un revers de main il s'essuya la bouche, et fit un compliment flatteur, mais point servile. Il présenta sa femme, une grosse veuve gênée dans son corsage. Son fils, petit garçon tout rouge et tout rond, se collait à elle, les yeux fixés sur la petite fille.

— Jac a douze ans, dit-elle.

Mme la Comtesse dit :

— C'est comme Marthe.

Le marié fut fier de la coïncidence.

Il fit défiler tous ses parents, qu'il nommait en faisant sonner les prénoms plus fortement que les noms dont il n'était pas sûr. Chacun d'eux, à sa présentation, avait un hochement de tête embarrassé, ébauchait un sourire contraint. Ils reprenaient lentement leur aplomb, comme des mannequins ébranlés par des boules. Mme la Comtesse trouvait pour tous une phrase mesurée.

Le marié offrit quelque chose. Elle accepta une bouchée de brioche dans un rien de vin rouge. Elle suçait du bout des lèvres en se cabrant, les doigts écartés, avec de délicates précautions. Les paysans la regardaient, silencieux, émerveillés, les coudes sur la table, les yeux humides, le visage coloré, vermeil. L'un d'eux, qui s'était oublié à parler bas, s'arrêta net, inquiet, comme s'il venait de faire un mauvais coup.

Cependant Marthe observait Jac. Tout son petit corps avait un mouvement de recul. Jac s'approchait de plus en plus. Sa crainte se dissipait. Il la toucha du bout des doigts, légèrement, de peur de la faner, elle et sa robe rose.

Il n'avait jamais vu de petite fille aussi raide et aussi bien mise, avec une telle blancheur et des cheveux bouclés de la sorte. Il tournait autour d'elle, muet, attentif, car, sans doute, elle allait parler. Marthe faisait retraite vers sa mère, grave, sans le quitter des yeux.

Mme la Comtesse avait posé son verre sur la table et effleuré ses lèvres du coin d'un mouchoir

fin comme un flocon de neige. Dans l'air pesant et chargé, elle se sentait un peu mal à l'aise.

Elle dit à Jac :

— Veux-tu venir jouer au château ?

Jac ne répondit pas.

Embrassé, choyé, dorloté, bourré tout le jour, ébloui par la vision de Marthe, il allait de merveilles en merveilles. Le bonheur devenait accablant.

Mme la Comtesse dit à la mère :

— Je l'emmène.

La veuve répondit :

— C'est bien de l'honneur à nous.

La Comtesse se leva, salua tout le monde avec une grâce modérée, et sortit en disant :

— Je veux être marraine.

La veuve pensa que le moment était venu de rougir et le marié de se redresser.

Marthe, à gauche de Mme la Comtesse, gardait une indifférence de bon goût, et Jac, à droite, une seule main dans la poche, se demandait comment il allait bien s'y prendre pour jouer avec cette singulière petite fille qui s'obstinait à se taire.

Derrière eux, dans la salle longue aux coins emplis de meubles empilés, au-dessus de la table où les verres sonnaient, où les serviettes de toile s'agitaient, au-dessus des têtes en feu, secouées et somnolentes, de nouveau, vers le plafond, avec la fumée des pipes et les âcres odeurs, des voix montaient et de larges éclats de rire.

II

Jac entra dans la grande allée du château avec recueillement. Des statues de pierre le regardaient

passer, nues ou largement drapées, et se le montraient l'une à l'autre avec un doigt cassé. Sous l'immense voûte le son des pas lui parut démesuré. Quand un valet rigide ouvrit les portes d'une salle, que les glaces et le parquet luisant multipliaient avec régularité, il eut une impression de froid.

Vraiment, on ne devait pas crier ici comme ailleurs. On y courait autrement, avec le moins de bruit possible, et tout semblait mystérieux.

— Vous pouvez jouer, dit Marthe.

Et elle lui montra des jouets compliqués, finement peints, des jouets merveilleux, qui n'étaient pas cassés.

— Et vous ? dit Jac.

— Oh ! moi, je suis trop grande. C'était pour quand j'étais petite fille, il y a longtemps.

Elle disait cela sérieusement, le teint pâle, avec, dans tout son corps fluet, quelque chose de grêle et de souffrant.

Jac avait bien envie de s'en aller.

On lui apprit que désormais il resterait au château et qu'il serait le camarade de Marthe.

On lui donna un costume de velours et une chambrette mignonnement arrangée, d'où il pouvait voir, en se penchant, le balcon de Marthe, et, plus bas, presque au pied des tours, la rivière blanche couler dans les prés. Il eut la liberté d'aller partout à condition de ne pas quitter Marthe. Il devint un petit esclave, soumis à toutes ses fantaisies de despote débile, d'abord avec ennui ; mais, par degrés, il se fit à la monotonie qu'on s'imposait, au silence peu troublé. Il finit par aimer, un peu par vanité, ce château solitaire qui l'effrayait. Le parc, surtout, l'éblouit. Il avait des gazons menus et moelleux

pour ses repos ; il avait des allées réglées pour faciliter ses courses, des perspectives infinies pour les brouiller, et de grands lacs où des sapins se contemplaient éternellement. Ses impressions jeunes s'ouvraient comme des yeux pour tout voir, pour tout guetter. Il sentait en lui l'éveil d'une petite âme trop sensible.

Quand, autrefois, sa mère passait avec lui près du château, le long du mur environnant, elle lui en parlait complaisamment, comme d'un monde merveilleux qu'il s'efforçait de se figurer avec de riches images, en y mêlant volontiers des apparitions de fées puissantes et maternelles.

Maintenant, il y vivait à l'aise, sûr de n'en pas sortir, un peu vain quand il traversait le village, côte à côte avec Marthe, propre comme une pièce neuve, droit, regardé, envié.

Les jours de promenade étaient ses plus beaux jours, l'enivraient de petits triomphes, le haussaient au milieu d'un tas de petits bonshommes en mauvaise humeur.

Il devait toutes ces joies à Marthe, et l'adorait.

Mais Marthe avait pour toute chose et pour lui une indifférence d'enfant débile et maladive. Comme une châtelaine en miniature, héréditaire de goûts affinés et d'une morbidesse dolente, mince et blanche, elle avait une façon qui navrait Jac de n'y point prendre garde et de le tenir à distance.

Petite fille silencieuse, elle revenait de loin, et elle en savait long. Jac en pleurait. Sa sensibilité s'aiguisait. Il devenait irritable, accessible aux impressions les plus fugitives. Un rien le froissait.

Au moment où tous ses efforts d'enfant désireux de plaire allaient égayer Marthe, quand il se trouvait

bien là, certain que les fleurs sentaient bon, que tout croissait, que tout chantait pour lui comme pour elle, quand il se croyait pour moitié dans ses joies, dans sa vie, entré plus avant dans son affection, tout près d'une intimité de petit frère d'élection, avec le regard qu'on a pour un joujou de passage, avec un mot blessant, une comparaison moqueuse, une attitude hautaine, Marthe le rejetait loin d'elle, nonchalante souveraine en robe courte.

C'étaient là pour Jac des chutes où il se faisait mal. Il se relevait les yeux remplis de pleurs, sans se plaindre, et suivant à travers ses larmes comme une part volée qu'on ne lui rendrait pas.

Et d'autant moins que Marthe, chétive et languissante, peut-être amusée à la torture d'un être plus fort qu'elle, ménageait ses boutades et ses saillies d'humeur, Jac multipliait autour d'elle ses soins étudiés, resserrait ses prévenances, l'entourait d'attentions où il mettait sans compter tout ce qu'il avait de délicatesse et d'envie d'être un peu plus aimé.

Marthe, par oubli, se laissait envelopper de ce culte enfantin. Puis le dédain perçait, et elle avait le caprice de casser le feuillage épais d'où coulaient sur elle la fraîcheur et l'ombre pour voir un peu plus loin.

La Comtesse, nostalgique et ennuyée, ne s'apercevait pas de ces choses frivoles. Jac souffrait ; elle ne vit rien.

Un matin, brusquement, Marthe, joyeuse, dit à Jac que le château était vendu, qu'elle allait partir vers un pays plus ensoleillé, et qu'ils allaient se quitter.

Il entendit sans bien comprendre, bouleversé.

— Ah ! vous partez ?

— Oui, dit-elle, nullement émue, prête à railler Jac pour sa figure qu'elle trouvait drôle.

— C'eſt pour longtemps ?

— Certainement, puisque le château eſt vendu. Maman dit que nous ne reviendrons jamais. Ta mère va venir te reprendre tout à fait.

Il n'avait plus rien à entendre. C'était fini. Il ne pouvait pas se dire que cela s'arrangerait, qu'il y avait peut-être un moyen.

Cette petite grande personne lui avait appris son départ certain, tranquillement, comme une nouvelle simple. C'était bien pour jamais. Il retournait ce mot avec entêtement pour y trouver une échappée, une issue, pour en sortir. Il s'en alla, tout pâle. Tout ce qu'un enfant peut avoir de révolte se soulevait en lui. Il sortit du château, descendit le village, inconscient. Sa mère habitait tout au bas. Il s'arrêta devant la porte et la trouva fermée. Sa mère n'y était pas.

III

C'était une de ces vieilles maisons comme on en voit encore, bâties à coups de hache, avec de grandes portes lourdes de clous, des fenêtres à barreaux, solitaires prisons à peine dégrossies en maisons bourgeoises.

Sur la route, dans un large rayon de soleil, Jac pleurait, secoué de sanglots, s'arrêtant parfois comme s'il oubliait son chagrin, ses poings humides frottés contre ses yeux.

Deux femmes jeunes et gaies, en toilettes claires,

avec des ombrelles blanches, s'arrêtaient devant lui.

— Tu pleures, mon petit ?

— Tu boudes, mon ami ?

Jac ne dit rien.

— Voyons, pourquoi pleures-tu ?

— Oh ! le vilain qui pleure et qui ne sait pas pourquoi !

Et les deux femmes, donnant chacune une petite tape sur la joue de l'enfant, s'éloignèrent, redevenues subitement joyeuses, trouvant le soleil trop beau pour s'attarder à une douleur.

Jac suivait du regard les deux belles dames, si peu secourables, qui s'en allaient lentement.

Elles montaient une route pittoresque, se signaient devant une vieille croix penchée, pareille à toutes celles qu'on plante aux extrémités d'un village, et se dirigeaient vers un bois qu'on apercevait dans le lointain comme une grande tache noire.

L'œil de Jac restait fixé sur elles avec d'autant moins de larmes qu'elles s'éloignaient plus. Insensiblement, leurs ombrelles se rapprochaient, se touchaient, mêlaient leurs bords, et Jac les vit bientôt se confondre. Il lui sembla qu'un immense champignon blanc marchait au loin sur un grand pied noir.

Cela fit diversion à sa douleur, et il se mit à rire.

Il s'éloigna de la maison, arriva à la rivière et la remonta. Elle était séparée du château par une grande étendue de pelouse plantée de pins.

Quand il fut au pied des tours, il leva la tête et regarda longuement la fenêtre.

Sa croisée était ouverte, et le vent tirait un coin du rideau blanc, comme un mouchoir d'une large poche.

En ce moment, la fenêtre de Marthe s'ouvrit. Et au-dessus d'un pot d'œillets rouges, entre les clématites flexibles qui l'encadraient sa tête apparut, fine et blanche, comme une fleur pâle qui viendrait se mettre à l'air.

Jac lui souriait.

Elle le regarda, surprise.

— Je vais me baigner, dit-il.

Marthe répondit :

— Tu sais que maman te l'a défendu.

— Elle ne me grondera pas, dit Jac, et cela vous amusera.

Marthe resta, retenue par la curiosité éveillée d'une petite fille qui, plus d'une fois, avait surpris un bout de conversation entre des domestiques, une phrase obscure pour elle, un mot étrange.

Jac ôta sa veste et la jeta sur l'herbe. Il retourna ses poches et en laissa tomber tout ce qu'elles contenaient. Il rangea par terre ses belles boules de toutes couleurs.

— Je vous les donne, dit-il à Marthe ; elles sont pour vous.

Il entra dans l'eau. Le bout de son pied l'avait à peine touchée qu'il le retira vivement.

Marthe se mit à rire. Elle se penchait le plus possible.

Jac s'assit sur la mousse du bord et, frissonnant un peu, se laissa glisser lentement. Il se tourna vers Marthe et, avec une voix rieuse de petit saltimbanque, il cria : “ Attention ! je vais faire celui qui se noie. ”

Les membres frappaient l'eau : son corps avait des contorsions. Des gouttes jaillissaient et pendaient aux feuilles, petites larmes claires.

Marthe, heureuse, battait des mains, et des points roses tremblaient sur ses joues.

Quand Jac, les cheveux plaqués, reparut, triton frêle, elle lui cria : “ Tu imites joliment bien ! ”

— Maintenant, reprit Jac, avec la même voix de boniment, nous allons faire le mort.

Le rire suspendu, attentive, Marthe se pencha à tomber.

Jac se mit sur le dos. Il resta quelques instants immobile, les bras tendus.

L’eau était à peine troublée. Il regardait Marthe fixement, sa tête affleurant un peu.

Là-haut, bien haut, dans le miroir bleu d’un air pur, des hirondelles tournaient, mince cercle noir.

Puis il enfonça, suivant une ligne oblique. Ses yeux restaient ouverts. Ils se voilèrent de paupières d’eau. Son front disparut. Son corps se rapetissa, devint pas plus grand qu’un christ d’alcôve. L’eau le prit, le caressa doucement, l’enveloppa comme un lange et le coucha sur les cailloux polis.

Autour de lui, des tessons de bouteilles brillaient, énormes émeraudes.

Une bulle d’air vint crever à fleur d’eau.

Sur le bord, un petit chien bouclé, lavé, peigné, au collier blanc, jappait.

Marthe tout entière à l’acuité d’une sensation intense, muette, immobile, sans souffle, attendait :

“ Car c’était parfait comme apparence. ”

Héboutioux

I

De gros nuages noirs couraient, comme affairés, poursuivis par leurs ombres, sur le canal clair.

L'aubergiste Héboutioux bâilla :

— Encore une piètre journée !

Il se tenait droit sur sa porte, le visage tout jaune, d'apparence malade. Sa jambe de bois battait une mesure. Un bouchon desséché s'agitait au-dessus de sa tête, pendu à une tringle, lamentable. Des ceps de vigne grimpaient en espalier. A l'une des fenêtres, dans un entre-bâillement de rideaux pauvres, sa femme regardait sur la route.

Elle était forte et fraîche et pinçait légèrement la peau de ses mains trop rouges, pour se faire des blancs.

Près d'elle, sur une assiette blanche, en une bouillie noire, des mouches s'asphyxiaient. De temps en temps, du bout des doigts, elle en prenait une pour la sauver.

La mouche retombait :

— Têtue, ça t'amuse de périr !

Héboutioux rentra :

— C'est fini pour aujourd'hui, Justine. Personne ne viendra, à c't'heure.

Cependant, ils espéraient encore.

Héboutioux tambourinait sur la table. Soudain, des grelots sonnèrent. Un fouet claqua : " Une voiture ! " fit Justine.

Héboutioux resta cloué. Il n'osait se réjouir.

— Vous verrez qu'elle passera tout droit !

Elle s'arrêta, légère sur ses deux roues, peinte en vert.

Un monsieur très bien mis descendit.

Il avait une belle barbe noire, un teint pâle et assez de ventre, comme le type du blanc dans les géographies élémentaires. Il voulait casser une croûte seulement, puis continuer une grande excursion qu'il faisait dans le pays.

Justine, Héboutioux, se multipliaient, en quête de torchons, effarés avec trop de pas et de gestes, comme s'ils avaient perdu l'habitude de servir.

Héboutioux avançait un tabouret de paille : il regrettait, on réparait les chaises.

Justine cassait une assiette, invitait Monsieur à rester, à coucher. Il verrait demain la fête du village.

Monsieur la fixait d'un air bienveillant.

— Je ne le puis.

Ils se pressèrent moins, désappointés.

Mais Justine fit un signe de croix.

L'orage éclatait. La pluie tombait en rayons blancs. Les carreaux pleuraient comme des yeux. De petites gouttes jaillissaient par les fentes des croisées. Dehors le cheval courbait la tête sous l'averse.

— Soit, dit le voyageur bien mis.

Il ajouta à Justine :

— Je bénis l'accident.

Héboutioux fit rentrer la voiture sous la grange :

— Sa pratique ne s'en irait pas.

Tous les trois regardaient l'orage.

Héboutioux lui souriait :

— On s'en moque quand on n'a pas à craindre pour ses blés, pour ses fruits. C'est même joli.

Néanmoins il compatissait aux malheurs des autres.

Le monsieur parlait d'une voix veloutée. Il expliqua la foudre, avec des anecdotes de chevelures lumineuses et de bracelets fondus. Il dit son nom :

— Comtal.

— Plaît-il ?

— Comtal.

Justine et Héboutioux se regardèrent : Comtal ! un nom de prince espagnol, ça !

II

Le lendemain, comme il était convenu, Justine et son homme alternèrent pour montrer la fête à M. Comtal. Ainsi le service du cabaret n'en pourrait souffrir.

Comtal admirait volontiers. Héboutioux se frottait les mains : on se pressait chez lui grâce à la fête et pour voir l'étranger.

— Parlez-moi d'un voyageur de ce rapport !

Il insinuait, un peu courbé, tout mielleux :

— Monsieur Comtal, tenez, par ici.

Des berlingots poissaient à l'ombre d'un grand parasol rouge. Des chevaux de bois estropiés tournaient, solitaires. Au milieu des cris, des farces, des rires, des joies bruyantes, un couple se balançait dans une odeur de sucre brûlé.

Des campagnards, en dimanche, erraient, allègres, émerveillés, hâbleurs, ou bien s'éternisaient à distance des boutiques, dont ils se défiaient comme de voleurs, avec des regards longs et des réflexions mesurées.

Et, doucereusement, Héboutioux guidait Comtal.

— Tenez, par ici.

Une toile flottante se tendait sur des lunettes où, moyennant deux sous, on pouvait voir une apothéose après décès. Deux vieilles femmes marchandaient. Elles voulaient bien pour moitié prix. L'homme refusa poliment, mais nettement.

Elles pensèrent :

— Il est mal disposé ; nous reviendrons, il ne nous reconnaîtra point.

Elles s'éloignèrent de quelques pas, puis y retournèrent.

L'homme s'emporta :

— Se fichait-on de lui, par hasard ? Il était bien libre, dans son commerce, et maître de fixer ses tarifs.

Et d'un geste large, il les envoya à la balançoire.

Elles s'entêtaient.

— Il nous rappellera.

Quand ce fut au tour de Justine, Héboutioux rentra au cabaret. Il vit sa femme et Comtal se perdre dans la foule. Ses yeux luisaient dans sa figure couleur de bile.

— Il est pris, se dit-il, et, dans l'auberge qui ne

désemplissait pas, sa jambe de bois frappait le carreau d'une manière sonore, sûre d'elle-même comme une vraie jambe.

Cependant Justine, en fichu bleu, plus fraîche et plus rouge, marchait près de Comtal, hardie et multipliant ses phrases : " Personne ne lui en imposait ! "

— Pas même quelqu'un de complet ? dit Comtal.

— Vous êtes malicieux.

Comme un homme fort, et quoique recherché dans sa tenue, il lui offrit le bras. Il aimait les choses simples et la trouvait belle.

Des quinquets s'allumaient aux boutiques. Des bras gesticulaient comme pour agripper.

— Un coup de blanque, hein ?

— Non ! A quoi bon jeter son argent ? J'aime mieux me balancer. Au moins, ça profite.

Justine se tenait aux chaînes, la gorge gonflée, la tête en feu. Elle se laisssait aller et s'imaginait se baigner dans du vent. Tout disloqué, avec d'énormes tensions et de gros soupirs, Comtal tirait.

Puis il lui promena son mouchoir autour du cou, dans le dos, très bas, comme une éponge, et le bout de ses doigts caressait la peau humide.

Justine poussait de petits cris, bien heureuse.

Un violon, une clarinette, un piston se firent entendre. On dansait dans la grange. Les musiciens dominaient, hissés sur la voiture de Comtal.

Il était parti. Il demanda une polka piquée. Les musiciens se consultèrent :

— Une polka, oui, mais piquée ?

— C'est à peu près pareil, dit Comtal.

Rien n'empêchait d'essayer.

Comtal et Justine s'élancèrent. Elle ne savait pas.

Il la portait, vigoureux et cambré, frappant du talon, et tendant le bras de Justine à l'arracher.

La musique se réglait sur eux dans un cercle d'extasiés et d'envieuses.

Ça et là, des vieillards branlaient la tête : " De leur temps, c'était encore plus beau. "

Au-dessus des danseurs, la corde qui servait à hisser les bottes de foin et de paille était roulée en nœuds multiples, natte énorme.

Ils s'arrêtèrent en se faisant des saluts. Justine se retira sous un arbre de la route.

Comtal la suivit et devint familier. Elle avait sur le front de petites frisottes blondes et collées. Il s'amusait à les dérouler en s'y prenant délicatement. Elles se recroquevillaient en boucles, comme des ressorts.

Il fit sur elle l'essai de ses phrases.

— Vous sentez bon comme le poivre et comme le foin.

Tout près d'eux, le canal dormait dans ses brumes pâlottes et transparentes. Autour d'eux coulait, diffuse, une musique lointaine où tombaient, comme des pierres dans une vitre, des cris discordants. Comtal souriait.

La lune échancrée écartait ses cornes fines comme une pince lumineuse. Justine frissonnait.

Là-bas, à l'auberge, près du bouchon desséché, sous les lampions multicolores dont la lumière n'éclairait que le haut de la porte en laissant le bas dans les ténèbres, une sorte de croissant mobile s'agitait sur le feuillage des ceps de vigne. Il s'arrêtait, puis remuait encore. On eût dit l'ombre vacillante de la lune.

— Eſt-elle drôle ainsi ! dit Comtal, qui regardait la lune.

— C'eſt drôle, dit Juſtine qui voyait l'ombre, en cherchant à s'expliquer, un peu effrayée, comme d'une apparition.

— Elle s'en va, dit Comtal.

— Je ne la vois plus, dit Juſtine.

— Vous tremblez ?

— J'ai froid.

— Moi, je me sens comme ceux qui font des vers.

Quelqu'un s'approchait d'eux.

Héboutioux avait la bouche souriante et le regard mauvais. Il tenait une main derrière son dos, et Juſtine vit sauter dans l'autre une serpe de fer affilée et courbe.

— On se repose, dit-il ; tenez, j'ai ben cherché pour les trouver à votre goût ; ça va vous va rafraîchir, et il tendit à chacun d'eux un beau raisin, doux comme du velours, qu'il venait de couper à la treille.

Comtal s'en barbouilla la face. Juſtine picotait silencieuse et remise de sa peur. Héboutioux dit à Comtal :

— Vous ne partez pas demain ; autant être ici qu'ailleurs, pas vrai ?

Il avait presque un tremblement dans la voix :

— Je commence à m'y faire, dit Comtal.

Héboutioux s'éloigna, avaricieux assez pour ne rager qu'un peu de les laisser tous les deux, si près l'un de l'autre.

III

Comtal reſtait.

— Vous m'endormez dans trop de gâteries, disait-il à Juſtine satisfaite.

Héboutioux lançait des coups d'œil faux ; mais il se faisait gracieux avec effort. Sa bouche grimaçait.

Il lui vanta les plaisirs de la campagne, et Comtal rentrait courbaturé d'avoir regardé pendant des heures pailleter des goujons gris dans les nasses d'osier et les bouteilles vertes.

En un coin, près de la cheminée, sur une ardoise encadrée de bois blanc, " la note à M. Comtal " augmentait tous les jours.

De temps en temps, Comtal criait comme un enfant qu'on pince :

— Je veux m'en aller, je veux m'en aller.

Au fond il se sentait pagnote pour cet effort, et d'ailleurs Héboutioux, plein de flair, trouvait toujours à temps, pour le retenir, des inventions subtiles et des paroles alléchantes.

Cependant toute une procession défilait au cabaret ; on s'y donnait des rendez-vous pour le soir, après les travaux. Les paysans s'attablaient avec des airs mystérieux. Ils buvaient à petits coups et riaient sournoisement, sans ménager à Héboutioux les clins d'yeux qui avertissent, et les serrements de mains apitoyés.

— Il ne voyait donc rien ?

Et d'autres :

— Commode, le truc, pour faire aller les affaires.

Aux entrées de Comtal, on chantonnait :

— Tiens, voilà le compère.

Héboutioux payait d'audace :

— On le jalousait, il le savait bien. Qu'un bout de soleil se montre, les serpents affilent leurs langues ; mettre à la porte de bons voyageurs, alors ?

Il affichait Comtal. On les voyait, bras dessus,

bras dessous, braver les potins, comme des amis de naissance.

Cependant, d'une manière croissante, au teint de l'aubergiste montait comme un afflux une couleur de bile.

Justine se taisait, en femme docile qui n'a pas à se plaindre.

Le curé intervint.

— Il ne pouvait feindre une ignorance coupable.

Il lui montra des jeunes filles qui passaient :

— De tels tableaux les dévergondent.

Héboutioux se fâcha :

— C'est trop. Pour qui me prend-on ? Je les tuerais plutôt tous les deux, et moi après.

Le curé craignit un éclat et partit. Héboutioux s'épuisait en gestes extravagants, tout le corps frémissant comme pour secouer des hontes ; des larmes lui mouillaient les yeux et la voix.

— Vous avez oublié un souper sur l'ardoise, dit Comtal.

Un matin il annonça :

— Je pars ce soir.

Il l'avait souvent dit. Héboutioux voulut prier.

— Non, cette fois, c'est la bonne.

— Puisque vous êtes décidé...

Héboutioux courba la tête.

— Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

Justine ouvrait de grands yeux sur Comtal. Des paysans s'arrêtaient sans mot dire, comme si, revenus à des sentiments moins narquois, à l'approche du malheur, ils voulaient en prendre leur part en frères.

— Vous êtes bien décidé ? répéta Héboutioux en un ton d'homme qui met au pied du mur.

— Oui, dit Comtal.

Il était engraissé visiblement ; ses moustaches avaient un tour coquet. Ses joues remuaient doucement.

— Vous avez l'air agité, Héboutioux !

— Dame, quand les amis s'en vont.

Héboutioux serrait les lèvres. A quoi bon maintenant des frais de sourires inutiles ? Il alla fermer les deux battants de la grange. Une petite porte s'ouvrait dans l'un d'eux.

IV

Le soir vint. Justine, toujours fraîche et rouge, prenait son parti. Elle préparait le dernier dîner.

Héboutioux additionnait la note.

— La règle, où est la règle ?

— Et celle-là ! dit Comtal en lui montrant sa jambe de bois.

— Vous êtes facétieux, dit Héboutioux d'une voix creuse : un mot savant que Comtal lui avait appris.

— Je vais atteler, dit Comtal.

Héboutioux se glissa dans la grange avant lui. Comtal, en sifflotant le *chant du Départ*, ouvrait le coffre de la voiture. Un nœud coulant lui tomba autour du cou. Il eut le temps d'étreindre la corde en ses deux mains, au-dessus de la bouche, le plus haut possible.

Le nœud ne se serra pas. Mais il fut enlevé, les doigts crispés, vers la poulie, dans le noir, tellement stupide qu'il ne cria pas.

Il entendait, en bas, une voix sourde :

— Manqué, tonnerre ! Voilà le chiendent, à c't'heure !

Héboutioux tirait de toutes ses forces.

— Tu te lasseras, quand il faudrait me dessécher !

Au plus petit mouvement de détente, Comtal s'étranglait. Le nœud lâche lui battait le menton et les épaules.

— Noue donc ta cravate !

Héboutioux donnait à la corde des secousses vives.

Au bout qui se tordait à terre, le crochet de fer sautait avec des heurts métalliques, comme un reptile furieux désarticulé. Le sol résonnait sous les coups secs du pied de bois.

— T'as balancé ma femme, chacun son tour.

Les soupirs étouffés de Comtal se perdaient là-haut, dans les briques.

D'ailleurs il ménageait ses forces et tâchait de garder l'immobilité d'un mort. Héboutioux dansait en délire, les yeux rouges.

— Tends donc la langue, mâtin sans feu ni lieu, cloche sans battant !

Une pièce de monnaie tomba par terre.

— Je suis payé, je ne vole pas. Dieu de Dieu ! que je m'amuse !

Tout à coup sa jambe de bois se prit au crochet de fer. Sans réfléchir, il se baissa pour la dépêtrer. La corde n'était plus tendue. Comtal descendit d'un trait, si brusquement qu'Héboutioux, moins lourd, monta pendu par sa jambe de bois et par une main. Soudain ils s'arrêtèrent.

Un nœud qu'on avait oublié de défaire depuis le soir des danses, trop gros pour passer dans la poulie, empêchait la corde de couler plus bas.

Et tous les deux, désemparés, suspendus, dans un balancement qu'ils ne pouvaient maîtriser, incapables d'efforts l'un et l'autre, gigotaient et se heurtaient comme de grands faucheux qui s'acharnent. Sur leurs têtes, les tuiles mal jointes laissaient passer par leurs trous des pointes de jour qui glissaient sur ies fétus de paille comme des regards curieux.

V

Dans l'auberge, Justine arrangeait gentiment des brins de réséda dans le verre de M. Comtal.

— Il s'en ira, vous verrez. Ce n'est pas de ma faute si ce qui arrive, arrive. Bah ! il en viendra d'autres.

Puis elle appuyait sur le bord de la fenêtre ses mains soignées et tendait la tête.

— Qu'est-ce qu'ils font donc qu'ils ne viennent pas ? Boutioux ! Boutioux !

A la Pipée

— Quoi, alors ? des pendants d'oreilles ?

— Non, j'en ai.

— Un petit couteau qui se ferme ?

— Non, ça coupe l'amitié.

Yvon s'acharnait.

— Tu trouveras pas, dit Yvone.

— Dis, toi.

Yvone avoua son désir :

— Je veux manger des oiseaux : mène-moi à la pipée.

Yvon ne s'attendait pas à celle-là et n'osait répondre. Lequel des deux se moquait de l'autre ? Mais Yvone avait tout l'air tranquille d'une fille peu encline à mal faire.

Il fit l'indifférent.

— S'il ne faut que cela pour te contenter ! dit-il.

Il la prit par la main pour monter au bois.

— As-tu des pipeaux pour imiter les cris ? dit Yvone.

— Point n'en eśt besoin, dit Yvon.

— Et de la glu ?

— Ne t'inquiète pas de ça.

Il balançait son corps nonchalamment, d'une façon gauche, rusé.

Des chèvres brunes, dont les cornes ressemblaient à des dents de herse, des moutons floconneux rentraient par troupeaux mêlés. Aux cris des bergers : — trie, trie, trie, — ils se divisaient docilement, et chaque bande rentrait à son toit.

Le soleil se couchait.

— C'eśt le moment, dit Yvon ; l'horizon communie.

— S'pas ! nous ferons des guirlandes d'oiseaux morts !

Cependant un doute vint à Yvone.

Tout le monde lui parlait de la pipée, et, jusqu'à ce jour, personne n'avait voulu l'y conduire. On riait même, en se dérobant à ses prières pressées.

— Si c'était une menterie ? dit-elle.

Yvon jura sur tout ce qu'on voudrait.

Puis il coupa deux baguettes longues et flexibles dont il ôta soigneusement les feuilles et les nœuds.

— Tiens, comme ça ; un seul coup sur la tête quand ils dorment, et ils tombent comme des prunes mûres.

— Je n'y croyais point, dit-elle.

Il ajouta, pour paraître plus nature :

— On les manque souvent.

— Mais les pipeaux et la glu ?

— Nous les trouverons là-bas ; même y en a qui s'en passent.

Ils marchaient entre deux haies, sur un gravier lisse qui devenait lit de torrent aux gros orages.

Une vieille femme en haillons, courbée sous une besace de pain, leur cria :

— Je vous souhaite ben de l'agrément.

Yvon avait, comme un berger d'opérette, des sabots de bois blanc d'où sortaient des brins de paille, une culotte courte et, sur sa chemise, une peau de mouton dont les deux pattes de devant se nouaient autour du cou.

Yvone, en corset, portait une jupe à grandes raies-rouges sur fond bleu. Ils se poussaient et se bousculaient, comme ivres, et Yvone l'était un peu de tout le plaisir qu'elle se promettait au carnage des oiseaux.

Exubérante, pleine de santé, elle parlait et riait avec tapage.

Toute la campagne éclatait comme une peinture fraîche, avec des horizons d'odeurs. Des deux côtés du chemin les mûres rouges saignaient ; les cenelles rouges saluaient ; les gratte-cul rouges haussaient la tête ; les prunelles, encore vertes, couraient, éparses comme des perles de colliers brisés. Yvone, animée, avait grande hâte d'arriver et s'imaginait des rangs serrés d'oiseaux perchés sur les branches, endormis, la tête sous l'aile, tout exprès pour un petit massacre amusant.

— Toc ! — quelque chose de blanc, une gouttelette coulait de leur tête, et ils roulaient dans le tablier grand ouvert, l'un après l'autre, sans un cri, les pattes raidies.

On les enfilerait, puis on reviendrait tout enrubannés, comme des bohémiens en parade.

Du bout de sa baguette, elle abattait des fleurs pour se faire la main.

— Tu pourras choisir, dit Yvon.

— J'aimerais les mésanges, disait Yvone.
— Cependant, les pinsons....
— Oui, mais le rouge-gorge.....
— Le roitelet est doux.
— Le pic maçon est tendre.
— Je prendrai le bouvreuil et je te laisserai le gobe-mouche, dit Yvon avec esprit.

Yvone ne comprit pas ; elle faisait la revue des oiseaux et se décida :

— J'aurai beaucoup de fauvettes avec assez de moineaux et un peu de linottes.

Yvon, peu sérieux, voulait badiner.

Il la couronnait de traînasse, comme une mariée, lui fourrait des cétoines dans le cou, la tachait avec des mûres.

— Tiens, ton bonnet saigne du nez !

Mais elle n'était pas venue pour des jeux futiles.

— Cependant, à ton âge, un galant...
— J'y pensais ; que je t'y prenne, à deviser d'amour !
— J'en vaux un autre.
— T'es un beau gars ; mais j'vas te donner des coups de tape.

Par politique, Yvon, fûté, s'en tint là.

Ils traversaient un chaume vallonné. Çà et là des flaques d'eau miroitaient au milieu des bosses de terre fraîchement remuées.

— C'est le cimetière des bêtes, dit Yvon.

Il était environné de vignes où un peu de brise se lamentait.

Yvone eut un frisson ; elle se rapprocha d'Yvon. Ils arrivaient au bois. La nuit s'annonçait douce et sereine.

— Il est trop tôt, dit Yvon.

Ils attendirent au bord. D'un coup de bec délicat des piverts piquaient des mouches sur l'écorce des arbres. Des bécasses fusaient, comme lancées sur les clairières amoureuses. Dans le crépuscule le bois se couvrait de brumes blanches. Elles s'accrochaient à des pointes de branches comme à des doigts complaisants, se creusaient en lits, se gonflaient en édredons, s'enfonçaient à travers les feuilles, s'envolaient en filoches capricieuses ou restaient suspendues en l'air, retenues on ne sait où, immobiles, comme si des laveuses invisibles eussent étendu leur linge. Elles s'épandaient partout, sur les bruyères, sur la terre labourée. Le village nageait tout entier dans une teinte d'ardoise. On n'apercevait plus que le coq du clocher, dont le bec de fer chantait l'heure. Les champs bariolés dégringolaient à la rivière, qui se cachait derrière un rideau de vapeurs.

On eût dit qu'il se préparait une scène et que toute la terre montait dans les nuages.

Au loin une meute aboyait.

— Regarde, est-ce tapé ? dit Yvon.

— Oh ! moi, ça m'est égal ; les oiseaux, les oiseaux !

— Es-tu maligne ! T'as ben le temps ; laisse-les s'endormir.

Yvone avait peur.

— Si un fantôme s'allongeait et nous touchait du doigt !

— Ça arrive quelquefois.

Pour l'effrayer, Yvon se cachait dans l'ombre.

Elle criait :

— Où que t'es donc ? Où que t'es donc ? d'une voix basse, et se serrait contre lui, effarouchée.

Afin de s'étourdir, elle l'entraînait dans le bois, à la tuerie.

— Laisse-les donc s'endormir !

Cependant il la suivit.

Ils marchaient sur la pointe du pied, comme des voleurs. Les feuilles sèches craquaient sous leurs pas. Yvon alluma une lanterne sourde. Il la promenait le long des branches, sans bruit, sous les feuilles. Yvone le tenait par sa peau de mouton. Tout son corps tremblait. La baguette levée, prête à frapper, elle ouvrait les yeux, ne voyait rien.

— Où donc qu'ils sont ?

— Minute ! disait Yvon, la lune va se lever ; viens plus par là, plus par là.

En attendant, tous les deux désiraient des yeux de chats.

Yvone fit voir l'injustice :

— En effet, pourquoi les bêtes ?...

— Tais-toi !

Yvon retint son souffle.

— Un nid, disait Yvon ; vois-tu ?

— Non, disait Yvone.

— Penche la tête.

Yvon écartait les branches et les ronces. Une toile d'araignée se tendait. Il semblait que l'oiseau avait eu l'esprit de la laisser là pour tromper les dénicheurs.

— Où donc ? disait Yvone.

— Baisse-toi, disait Yvon, plus bas, plus bas.

Cependant, au milieu d'un nuage, comme entre deux lèvres, la lune pénétrait le bois de tant de clarté que le bois semblait être dans la lune.

Il y eut comme un réveil, un clapotage de petits cris, de battements d'ailes doux comme des baisers

aériens, un concert diffus, tout le bruissement que ferait un immense sourire épandu.

Tout sortait du silence comme pour surprendre un mystère. Des souffles remuèrent les branches, les feuilles se soulevaient comme des paupières.

Les yeux s'ouvraient à des rais de lumière; chaque oiseau, mal endormi, tendit la tête et regarda.

Sur une mousse grise, dans une pulvérulence lumineuse, Yvon et Yvone, côte à côte, dormaient, plus près encore, les doigts unis.

Yvon avait la tête appuyée entre deux branches, près du nid défait.

Yvone rêvait qu'enfouie dans un lac de plumes elle donnait à boire à Yvon, dans le creux de sa main, un peu de sang tiède de rossignol.

Par terre, entre les baguettes oubliées, la lanterne sourde veillait sur eux, comme une étoile descendue.

Sourires Pincés

Pointes Sèches

à Léo Trézenik

I

Les Poules

— Je parie, dit Mme Lepic, que la servante a encore oublié de fermer les poules, avant de se coucher !

C'était vrai. On pouvait s'en assurer par la fenêtre. Là-bas, tout au fond de la grande cour, le petit toit aux poules découpait, dans la nuit, le carré noir de sa porte ouverte.

— Félix, si tu allais les fermer ? dit Mme Lepic à l'aîné de ses trois enfants.

— Je ne suis pas venu en vacances pour m'occuper des poules, dit Félix, garçon pâle, indolent et poltron.

— Et toi, Ernestine ?

— Oh ! moi, maman, j'aurais trop peur !

Grand frère Félix et sœur Ernestine avaient à peine levé la tête pour répondre. Ils lisaient, très intéressés, les coudes sur la table, presque front contre front.

— Dieu, que je suis bête ! dit Mme Lepic. Je

n'y pensais plus. Poil-de-Carotte, va fermer les poules.

Elle donnait ce petit nom d'amour à son dernier né parce qu'il avait les cheveux roux et la peau tachée. Poil-de-Carotte, qui jouait " à rien " sous la table, se dressa et dit avec timidité :

— Mais, maman, j'ai peur aussi, moi.

— Comment ? répondit Mme Lepic, un grand gars comme toi ! c'est pour rire. Dépêchez-vous, s'il vous plaît !

— On le connaît ; il est hardi comme un bouc, dit sa sœur Ernestine.

— Il ne craint rien, dit Félix, son grand frère.

Ces compliments enorgueillissaient Poil-de-Carotte, et, honteux d'en être indigne, il luttait déjà contre sa couardise. Pour l'encourager définitivement, sa mère lui promit une gifle.

— Au moins, éclairez-moi ! dit-il.

Mme Lepic eut un haussement d'épaules, Félix un sourire méprisant. Seule pitoyable, Ernestine prit une bougie et accompagna petit frère jusqu'au bout du corridor.

— Je t'attendrai là, dit-elle.

Mais elle s'enfuit tout de suite, terrifiée, car un fort coup de vent fit vaciller la lumière et l'éteignit.

Poil-de-Carotte, les fesses collées, les talons plantés, se mit à trembler dans les ténèbres. Elles étaient si épaisses qu'il se croyait aveugle. Parfois une rafale l'enveloppait, comme un drap glacé, pour l'emporter. Des renards, des loups même, ne lui soufflaient-ils pas dans ses doigts, sur sa joue ? Le mieux était de se précipiter, au juger, vers les poules, la tête en avant afin de trouer l'ombre.

Tâtonnant, il saisit le crochet de la porte. Au bruit de ses pas, les poules effarées s'agitèrent en gloussant sur leur perchoir. Poil-de-Carotte leur cria :

— Taisez-vous donc, c'est moi !

ferma la porte et se sauva, les jambes, les bras comme empennés, mais exsangues. Quand il rentra, haletant, fier de lui, dans la chaleur et la lumière, il lui sembla qu'il échangeait des loques pesantes de boue et de pluie contre un vêtement neuf et léger. Il souriait, se tenait droit, se pavanait dans son orgueil de héros enfantin, attendait les félicitations, et, maintenant hors de danger, cherchait sur le visage de " ses parents " la trace des inquiétudes qu'ils avaient eues.

Mais grand frère Félix et sœur Ernestine continuaient tranquillement leur lecture, et Mme Lepic lui dit, de sa voix naturelle :

— Poil-de-Carotte, tu iras les fermer tous les soirs !

II

Les Perdrix

Comme à l'ordinaire, M. Lepic vida sur la table sa carnassière. Elle contenait deux perdrix. Grand frère Félix les inscrivit sur une ardoise pendue au mur. C'était sa fonction. Chacun des enfants avait la sienne. Sœur Ernestine dépouillait et plumait le gibier. Quant à Poil-de-Carotte, il était spécialement

chargé d'achever les pièces blessées. Il devait ce privilège à la dureté bien connue de son cœur sec. Les deux perdrix s'agitèrent, remuèrent le col.

— Qu'est-ce que tu attends pour les tuer ? dit Mme Lepic.

— Maman, répondit Poil-de-Carotte, j'aimerais autant les marquer sur l'ardoise, à mon tour.

— L'ardoise est trop haute pour toi.

— Alors, j'aimerais autant les plumer.

— Ce n'est pas l'affaire des hommes.

Poil-de-Carotte prit les deux perdrix. On lui donna obligeamment les indications d'usage :

— Serre-les là, tu sais bien, au cou, à rebrousse-plume.

Une pièce dans chaque main, derrière son dos, il commença.

— Deux à la fois, mâtin ! dit M. Lepic.

— C'est pour aller plus vite.

— Ne fais donc pas ta sensitive, dit Mme Lepic ; en dedans, tu jouis.

Les perdrix se défendirent, convulsives, et, les ailes battantes, éparpillèrent leurs plumes. Jamais elles ne voudraient mourir. Il eût plus aisément étranglé un de ses camarades, avec une poignée de main. Il les mit entre ses deux genoux, pour les contenir, et, tantôt rouge, tantôt blanc, en sueur, la tête haute afin de ne rien voir, serra plus fort.

Elles s'obstinaient.

Pris de la rage d'en finir, il les saisit par les pattes et leur cogna la tête sur le bout de son soulier.

— Oh ! le bourreau ! le bourreau ! s'écrièrent grand frère Félix et sœur Ernestine.

— Le fait est qu'il quintessencie, dit Mme Lepic, souvent portée sur le bien-parler. Les pauvres

bêtes ! Je ne voudrais pas être à leur place, entre ses griffes.

M. Lepic, un vieux chasseur cependant, sortit, écœuré.

— Voilà ! dit Poil-de-Carotte, en jetant les perdrix mortes sur la table.

Mme Lepic les tourna, les retourna. Des petits crânes brisés du sang coulait, un peu de cervelle.

— Il était temps de les lui arracher, dit-elle. Est-ce assez cochonné ?

Grand frère Félix et sœur Ernestine dirent avec ensemble :

— C'est positif qu'il ne les a pas " réussies " comme les autres fois.

III

Aller et Retour

Messieurs Lepic fils et mademoiselle Lepic viennent en vacances. Au saut de la diligence, et du plus loin qu'il voit ses parents, Poil-de-Carotte se demande :

— Est-ce le moment de courir au-devant d'eux ?

Il hésite :

— C'est trop tôt ; je m'essoufflerais, et puis il ne faut rien exagérer.

Il diffère encore :

— Je courrai à partir d'ici... non, à partir de là.

Il se pose des questions :

— Quand faudra-t-il ôter ma casquette ? Lequel des deux embrasser le premier ?

Mais grand frère Félix et sœur Ernestine l'ont devancé et se partagent les caresses familiales. Quand Poil-de-Carotte arrive, il n'en reste presque plus.

— Comment ! dit Mme Lepic. Tu appelles encore monsieur Lepic papa, à ton âge ? Dis-lui : " mon père " et donne-lui une poignée de main : c'est plus viril.

Ensuite elle le baise, une fois, au front, " pour ne pas faire de jaloux. "

Poil-de-Carotte est tellement content de se voir en vacances qu'il en pleure. Et c'est souvent ainsi ; souvent il manifeste de travers.

Le jour de la rentrée (la rentrée est fixée au lundi matin, 2 octobre ; on commencera par la messe du Saint-Esprit), du plus loin qu'elle entend les grelots de la diligence, Mme Lepic tombe sur ses enfants et les étreint d'une seule brassée. Poil-de-Carotte ne se trouve pas dedans. Il espère patiemment son tour, la main déjà tendue vers les courroies de l'impériale, ses adieux tout prêts, à ce point triste qu'il chantonne malgré lui.

— Au revoir, ma mère, dit-il d'un air digne.

— Tiens, dit Mme Lepic, pour qui te prends-tu, pierrot ? Il t'en coûterait de m'appeler maman, comme tout le monde ? A-t-on jamais vu ? c'est encore blanc de bec et sale de nez, et ça veut faire l'original !

Cependant elle le baise une fois (et de deux !) au front, " pour ne pas faire de jaloux. "

IV

Sauf votre Respect

Peut-on, doit-on le dire ? Poil-de-Carotte, à l'âge où les autres communient, blancs de cœur et de corps, était encore malpropre. Une nuit, il avait trop attendu, n'osant " demander ". Il espérait, au moyen de tortillements gradués, calmer le malaise. Quelle folie ! Une autre nuit, il s'était rêvé commodément installé près d'une borne, à l'écart, puis il avait fait dans ses draps, tout innocent, bien endormi. Il s'éveillait. Pas plus de borne près de lui qu'à son étonnement !

Mme Lepic se gardait de s'emporter. Elle nettoyait, calme, indulgente, maternelle. Et même, le lendemain matin, comme un enfant gâté, Poil-de-Carotte déjeunait avant de se lever. Oui, on lui apportait sa soupe au lit, une soupe soignée, où Mme Lepic, avec une palette de bois, en avait délayé un peu, oh ! très peu.

Au chevet, grand frère Félix et sœur Ernestine observaient leur frère d'une manière sournoise, prêts à éclater de rire au permier signal. Mme Lepic, petite cuillerée par petite cuillerée, donnait la becquée à son enfant. Du coin de l'œil, elle semblait dire à grand frère Félix et à sœur Ernestine :

— Attention ! préparez-vous !

— Oui, maman.

Par anticipation, ils s'amusaient des grimaces futures. On aurait dû inviter quelques amis. Enfin, Mme Lepic, avec un dernier regard aux aînés comme

pour leur demander : “ Y êtes-vous ? ” levait lentement, lentement, la dernière cuillerée, l’enfonçait jusqu’à la gorge, dans la bouche grande ouverte, de Poil-de-Carotte, le bourrait, le gavait, et lui disait, à la fois goguenarde et dégoûtée :

— Ah ! ma petite salissure, tu en as mangé, tu en as mangé, et de la tienne encore, de celle d’hier.

— Je m’en doutais presque, répondait simplement Poil-de-Carotte, sans faire la figure réjouissante qu’on espérait.

Il s’y habituait, et quand on s’habitue à une chose, elle finit par n’être plus drôle du tout.

V

La Pioche

Grand frère Félix et Poil-de-Carotte travaillent côte à côte. Chacun a sa pioche. Celle de grand frère Félix a été faite sur mesure, chez le maréchal-ferrant, avec du fer. Poil-de-Carotte a fait la sienne tout seul, avec du bois. Ils jardinent, abattent de la besogne et rivalisent d’ardeur. Soudain, au moment où il s’y attend le moins (c’est toujours à ce moment précis que les malheurs arrivent), Poil-de-Carotte reçoit un coup de pioche en plein front.

Quelques instants après, il faut transporter, coucher avec précaution sur le lit grand frère Félix qui s’est trouvé mal à la vue du sang de son petit

frère. Toute la famille est là, debout, sur la pointe du pied, et soupire, appréhensive. — Où sont les sels ? — Un peu d'eau bien fraîche, s'il vous plaît, pour mouiller les tempes ? —

Poil-de-Carotte monte sur une chaise afin de voir par-dessus les épaules, entre les têtes. Il a le front bandé d'un linge déjà rouge, où le sang suinte et s'écarte.

M. Lepic lui a dit :

— Tu t'es joliment fait moucher !

Et sa sœur Ernestine qui a pansé la blessure :

— C'est entré comme dans du beurre.

Il n'a pas crié, car on lui a fait observer que cela ne sert à rien.

Mais voici que grand frère Félix ouvre un œil, puis l'autre, revient à lui. Il en est quitte pour la peur, et, comme son teint graduellement se colore, l'inquiétude, l'effroi se retirent de tous les cœurs.

— C'est égal, dit Mme Lepic à Poil-de-Carotte, nous l'avons échappé belle : toujours le même, donc ? tu ne pouvais pas faire attention, petit imbécile !

VI

Les Lapins

— Il ne reste plus de melon pour toi, dit Mme Lepic ; d'ailleurs, tu es comme moi, tu ne l'aimes pas.

— Ça se trouve bien, dit Poil-de-Carotte.

On lui imposait ainsi ses goûts et ses dégoûts.

En principe, il devait aimer seulement ce qu'aimait sa mère. Quand arrivait le fromage :

— Je suis bien sûre, disait Mme Lepic, que Poil-de-Carotte n'en mangera pas.

Et Poil-de-Carotte pensait :

— Puisqu'elle en est sûre, ce n'est pas la peine d'essayer.

En outre, il savait que ç'eût été dangereux.

D'ailleurs n'avait-il pas le temps de satisfaire ses plus bizarres caprices dans des endroits connus de lui seul ? Au dessert, Mme Lepic lui disait :

— Va porter ces tranches de melon à tes lapins.

Poil-de-Carotte " faisait la commission " au petit pas, en tenant l'assiette bien horizontale afin de ne rien renverser. A son entrée sous leur toit, les lapins, coiffés en tapageurs, les oreilles sur l'oreille, le nez en l'air, les pattes de devant raides comme s'ils allaient jouer du tambour, s'empressaient autour de lui.

— Oh ! attendez, disait Poil-de-Carotte ; un moment, s'il vous plaît : partageons.

S'étant assis d'abord sur un tas de crottes, de seneçon rongé jusqu'à la racine, de trognons de choux, de feuilles de mauves, il leur donnait les graines de melon et buvait le jus lui-même : c'était doux comme du vin doux. Puis il râclait avec les dents ce que sa famille avait laissé aux tranches de jaune sucré, tout ce qui pouvait fondre encore, et il passait " le vert " aux lapins, en rond sur leur derrière.

La porte du petit toit était fermée. Le soleil des siestes enfilait les trous des tuiles et trempait le bout de ses rayons dans l'ombre fraîche.

VII

La Trompette

M. Lepic arrive de Paris ce matin même. Il ouvre sa malle. Des cadeaux en sortent pour grand frère Félix et sœur Ernestine, de beaux cadeaux, dont précisément (comme c'est drôle !) ils ont rêvé toute la nuit. Ensuite M. Lepic, les mains derrière son dos, regarde malignement Poil-de-Carotte et lui dit :

— Et toi, qu'est-ce que tu aimes le mieux : une trompette ou un pistolet ?

En vérité, Poil-de-Carotte est plutôt prudent que téméraire. Il préférerait une trompette, parce que " ça ne part pas dans les mains ", mais il a toujours entendu dire qu'un garçon de sa taille ne peut jouer sérieusement qu'avec des armes, des sabres, des engins de guerre. L'âge lui est venu de renifler de la poudre et d'exterminer des choses. Son père connaît les enfants : il a apporté ce qu'il faut.

— J'aime mieux un pistolet, dit-il hardiment, sûr de deviner.

Il va même un peu loin et ajoute :

— Ce n'est plus la peine de le cacher ; je le vois !

— Ah ! dit M. Lepic embarrassé, tu aimes mieux un pistolet ! Tu as donc bien changé ?

Tout de suite Poil-de-Carotte se reprend :

— Mais non, va, mon papa, c'était pour rire. Sois tranquille, je les déteste, les pistolets. Donne-

moi vite ma trompette, que je te montre comme ça m'amuse de " bouffer " dedans.

— Alors, pourquoi mens-tu ? lui demande Mme Lepic ; pour faire de la peine à ton père, n'est-ce pas ? Quand on aime les trompettes, on ne dit pas qu'on aime les pistolets et surtout on ne dit pas qu'on voit des pistolets, quand on ne voit rien. Aussi, pour t'apprendre, tu n'auras ni pistolet ni trompette. Regarde-la bien : elle a trois pompons rouges et un drapeau à franges d'or. Tu l'as assez regardée. Maintenant, va voir à la cuisine si j'y suis ; déguerpis, trotte et flûte dans tes doigts.

Tout en haut de l'armoire, sur une pile de linge blanc, roulée dans ses trois pompons rouges et son drapeau à franges d'or, la trompette de Poil-de-Carotte attend qui souffle, imprenable, invisible, muette, comme celle du jugement dernier.

VIII

Le Cauchemar

Poil-de-Carotte n'aimait pas les amis de la maison. Ils le dérangeaient, lui prenaient son lit et l'obligeaient de coucher avec sa mère. Or, si le jour il avait tous les défauts, la nuit il avait principalement celui de ronfler. Il ronflait exprès, sans aucun doute.

La grande chambre, glaciale même en août, contient deux lits. L'un est celui de M. Lepic, et c'est dans l'autre que Poil-de-Carotte va reposer, à côté de sa mère, au fond.

Avant de s'endormir, il toussote sous le drap, pour déblayer sa gorge. Mais peut-être ronfle-t-il du nez ? Il fait souffler en douceur ses narines afin de s'assurer qu'elles ne sont pas bouchées. Il s'apprend à ne pas respirer trop fort. Mais, dès qu'il dort, il ronfle. C'est comme une passion. Aussitôt Mme Lepic lui entre deux ongles (deux suffisent), jusqu'au sang, dans le plus gras d'une fesse. Elle a fait choix de ce moyen.

Le cri de Poil-de-Carotte réveille brusquement M. Lepic, qui demande :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Il a le cauchemar, dit Mme Lepic.

Et elle chantonne, à la manière des nourrices, un air berceur qui semble indien.

Du front, des genoux poussant le mur comme s'il voulait l'abattre, les mains plaquées sur ses fesses pour parer le pinçon qui va venir au premier appel des vibrations sonores, Poil-de-Carotte se rendort dans le grand lit où il repose, à côté de sa mère, au fond.

IX

Coup de Théâtre

SCÈNE I

MADAME LEPIC

Où vas-tu ?

POIL-DE-CAROTTE

(*Il a mis sa cravate neuve et craché sur ses souliers à les noyer.*) Je vas me promener avec papa.

MADAME LEPIC

Je te défends d'y aller, tu m'entends. Sans ça.... (*Sa main droite recule comme pour prendre son élan.*)

POIL-DE-CAROTTE

Compris.

SCÈNE II

POIL-DE-CAROTTE

(*En méditation près de l'horloge.*) Qu'est-ce que je veux, moi ? Eviter les calottes. Papa m'en donne moins que maman. J'ai fait le calcul. Tant " pire " pour lui.

SCÈNE III

MONSIEUR LEPIC

(*Il chérit énormément Poil-de-Carotte, mais ne s'en occupe jamais, toujours courant la pretentaine, pour affaires.*) Allons, partons.

POIL-DE-CAROTTE

Non, mon papa.

MONSIEUR LEPIC

Comment, non ? Tu ne veux pas venir ?

POIL-DE-CAROTTE

Oh ! si ! mais je peux pas.

MONSIEUR LEPIC

Explique-toi. Qu'est-ce qu'il y a ?

POIL-DE-CAROTTE

Y a rien ; mais je reste.

MONSIEUR LEPIC

Ah, oui ! encore une de tes lubies. Quel petit animal tu fais ! On ne sait par quelle oreille te prendre. Tu veux, tu ne veux plus. Reste, mon ami, et pleurniche à ton aise.

SCÈNE IV

MADAME LEPIC

(*Elle a toujours la précaution d'écouter aux portes, pour mieux entendre.*) Pauvre chéri ! (*Cajoleuse, elle lui passe la main dans les cheveux, et les tire.*) Le voilà tout en larmes, parce que son père (*Elle regarde en dessous M. Lepic*) voudrait l'emmener malgré lui. Ce n'est pas ta mère qui te tourmenterait avec cette cruauté. (*Les Lepic père et mère se tournent le dos*).

SCÈNE V

POIL-DE-CAROTTE

(*Au fond d'un placard. Dans sa bouche, deux doigts. Dans son nez, un seul. Etat d'âme à la M. Paul Bourget.*) Tout le monde ne peut pas être orphelin.

Ciel de lit

à Rachilde

I

L'épouse dort, le corps alourdi par les baisers que l'époux a laissés tomber, sans compter, un peu partout, et plus spécialement aux fossettes, aux petites cavités, aux rigoles, aux endroits où la chair se creuse, des baisers tantôt écrasés comme les larges gouttes d'une averse, tantôt petits, ronds, à peine sonores, ininterrompus, envolés des lèvres comme des bulles de savon d'un fétu de paille. Mais déjà la chère femme pèse bien lourdement sur le bras du cher mari. D'abord, par petites secousses prudentes et répétées, il tente vainement de le dégager. Le bras semble collé. Il dit avec douceur :

— Aline, Aline, attends voir un peu !

Et, comme elle ne fait aucun mouvement, il s'enhardit, se roidit, et, d'un seul coup, arrache son bras, qui lui semble une chose cotonneuse, inerte, morte, ou plutôt disparue. Un vague ronron s'échappe des lèvres d'Aline, comme un bour-

don d'une fleur qu'on a remuée, et du fond de son sommeil elle murmure :

— Oh ! que tu m'as fait mal, Albert !

— Je ne pouvais pourtant pas, dit Albert, attendre ainsi l'aurore. C'est bon pour Milon de Crotone, des situations pareilles !

Et il se retourne du côté du mur, car il a fait prendre à sa femme, dès le début de leur mariage, l'habitude de coucher " sur le devant ". Il prétend que, de cette façon, à la naissance du premier enfant, elle n'aura pas à souffrir d'un changement de place toujours pénible...

II

A peine Albert a-t-il retrouvé son bras que le supplice commence. Depuis quelques instants, en un point du coude, une piqûre l'agace, un chatouillement léger : c'est une aiguille, une vingtaine d'aiguilles, une pelote d'aiguilles. Réflexion faite, c'est plutôt une légion de fourmis subitement écloses. Comme une armée, elles se sont mises en mouvement, à la moindre alerte. Elles exécutent leur œuvre, forant toutes ensemble mille petits trous sous la peau. Elles courent sur les veines, tournent le coude, longent l'avant-bras, arrivent serrées au poignet, un passage difficile, et, plus à l'aise dans la paume de la main, se divisent par bandes, tant pour chaque doigt. C'est à la fois douloureux et doux. Sous l'ongle, au bout du doigt vibrant, comme au bord d'un précipice à pic, elles se retournent. Il y a là hésitation confuse, bousculade, nécessité de se reconnaître avant de remonter. Longtemps les travailleuses se croisent ainsi, vont

à leurs affaires, aux provisions, descendent, grimpent, s'arrêtent à peine, repartent, suivent un réseau mince, s'accrochent à une fibre, traversent un filet de sang, se glissent à fleur de peau, comme pour prendre l'air, et se dépêchent, hâtives, car Albert lève un doigt, puis deux, puis la main, le poignet, l'avant-bras, enfin le coude ; et, dans un pêle-mêle inattendu, les fourmis dégringolent, tourbillonnent, se perdent, sont mortes.

— Ces petites bêtes deviennent insupportables, se dit Albert. Tous les soirs, c'est la même chose, par notre faute bien, entendu. On reste enlacés, bouche sur bouche, on se promet noblement de se réveiller, le lendemain matin, dans la même pose. Cinq minutes se passent. On en a plein les muscles, et, soudain, voilà que les fourmis partent pour l'exercice. Elles ne m'y reprendront plus !

Mi-hargneux, mi-tendre, jusqu'à s'apitoyer sur le sort des cariatides, il se pelotonne contre le mur, le nez enfoui dans les fleurs du papier peint.

III

Maintenant, c'est, dans l'obscurité, entre Albert et Aline, la lutte des corps à corps. A toute rencontre involontaire sous les draps, ils éprouvent une sensation ou brûlante ou glacée, toujours désagréable. Mais les précautions deviennent inutiles. Leurs chairs sont ennemies.

Si le mollet d'Aline, alangui, prend ses aises, s'écarte inconsidérément, se pavane, vagabond, et fait le beau hors de son gîte, Albert, adroitement, en ayant l'air de n'exécuter qu'un mouve-

ment réflexe, d'un brusque coup de talon remet le mollet à sa place. Réveillée en sursaut, Aline, naturellement peureuse, croit à une entrée furtive d'assassins qui, au préalable, la tirent par les pieds.

Si le menton du mari creuse la nuque de la femme, d'un vigoureux coup d'épaule, donné à propos, Aline envoie rouler la tête d'Albert sur l'oreiller de l'autre bord. Il s'imagine encore au régiment. Sans doute " un de la classe " lui a fait " prendre le train ". Il va ramasser les planches de son lit éparses, et déjà se propose d'offrir demain matin au bon farceur un litre d'eau-de-vie pour sa peine !

Comme le combat se prolonge, bientôt Albert se sent envahi. Il n'y tient plus, et d'une voix ferme :

— Aline, dit-il, allume !

La chambre éclairée, le mari prie simplement la femme de jeter, mais sans bouger, un coup d'œil oblique sur leurs positions respectives. Il ajoute :

— Soulève-toi un peu.

Tous les deux se mettent sur les genoux. Albert plante un doigt de sa main gauche sur la ligne de démarcation imprimée par le corps d'Aline, et ouvre sa main droite en compas, le pouce d'un côté, les quatre doigts de l'autre, comme font les gamins joueurs de boule, puis il mesure :

— Deux longueurs pour moi, dit-il, et quatre et demie pour toi ! Autant dire que tu prends toute la place.

Il regarde Aline presque sévèrement, à croupetons, ses deux mains plaquées sur ses cuisses, ébouriffé, sa chemise à la russe fripée. Elle l'écoute, les yeux ternes sous les boucles de ses cheveux tombantes, pareille à une sauvage innocente. Ses épaules

frissonnent à l'air, comme au contact d'une gaze humide.

— Voyons, demande Albert, est-ce que j'exagère ? Remarque que je veux bien faire la part belle, très belle, à tes hanches de femme. Mais où s'arrêteront-elles ?

Il se tient prêt à une discussion serrée, avec preuve entre les doigts, sur le point de vérifier les mesures.

IV

Mais elle pleure !

— Qu'est-ce que c'est, encore ?

— Tu ne m'aimes plus.

— Bon, dit-il, ce n'est pas la question ; moi, vois-tu, je suis avant tout un homme pratique. Nous pouvons vivre trente années en commun. Je dis trente pour donner un chiffre. N'est-il pas excellent de s'installer, de prendre ses précautions ? Songe que nous devons dormir côte à côte une moyenne de dix mille neuf cent cinquante nuits. Il ne faut rien accorder au hasard ni au caprice, sous peine d'enfer. C'est pour cela que je fais notre éducation. Nous avons, c'est vrai, la volonté de nous aimer par le cœur le plus longtemps possible ; mais il est prudent d'habituer nos deux corps l'un à l'autre, de compter avec leurs répugnances, leurs nervosités, leurs états maladifs, leurs bouderies. Apprenons l'art de passer nos nuits à reculons, d'éviter les heurts. Faisons-nous de mutuels sacrifices, désireux l'un et l'autre de supprimer toute nouvelle cause de conflit. Je m'enfonce dans le mur. Suspends-toi au bord du lit. Comprends-tu ? Il s'agit de respecter nos sommeils, de ne nous accorder que des mouvements

sur place, de nous interdire toute excursion imprudente au milieu, et de le laisser, ce milieu, inoccupé et neutre. Dormons longs et plats comme des lattes, si c'est possible. En un mot, et pour me résumer, évitons les fourmis et gardons les distances ; notre bonheur en dépend !

— Alors, tu n'es pas fâché ?

— Es-tu bête ! Avec vous, femmes, dès qu'on raisonne, on se fâche ; me prends-tu pour un Clinabare ?

— Un Clinabare ?

— Oui, ou un Cantabre, un barbare enfin !

Il avait lu, ce matin même, les premiers chapitres de *Salammbo*, et les noms sonores lui revenaient à la mémoire presque malgré lui.

— Enfin, puisque tu dis que tu m'aimes !

— Mais oui, sois donc tranquille, et je te le prouverai en temps opportun.

— Veux-tu m'embrasser ?

— Parbleu ! mais comment donc ? cela ne se demande pas.

Ils étaient encore à genoux et se faisaient face. Ils n'eurent qu'à se pencher. L'élasticité du sommier les déséquilibra, et ils ne purent s'embrasser qu'au petit bonheur, une boucle de cheveux, une portion de nez, tandis que les regards allaient mollement, involontairement, par l'entrebâillement des chemises, à des nudités bien connues et calmes. Le premier, Albert allongea son corps, ramena le drap sur lui, et, le front au mur, attendit le sommeil. Aline demanda :

— Je peux éteindre ?

— Parfaitement !

Au souffle, d'abord maladroit, puis rectifié, d'Aline, la flammèche de la bougie s'envola comme une petite âme dans les ténèbres. Craintivement et frileuse, Aline s'étendit tout au bord du lit, et, entre les deux époux, l'espace indifférent s'échauffa peu à peu aux effluves entrecroisés de leurs chairs, cependant que leurs deux haleines, rythmiques et fortes, chassaient régulièrement devant elles les essaims invisibles des globules d'air expiré.

La Mèche de Cheveux

à Henry Gauthier Villars (Willy)

Ma bonne amie, qui affectionne la mise en scène, m'a dit, avec un regard en-dessous, rouge comme une pensionnaire sur le point de faire une farce :

— Passez-vous près d'une boîte aux lettres, en vous en allant ?

— Oui, chère madame.

— Voulez-vous vous charger de cette lettre ?

— Mais comment donc ! chère madame.

La lettre que ma bonne amie m'a confiée, il est heureux que je m'en aperçoive, ne porte pas d'adresse. Elle n'est pas cachetée. J'ai la finesse de comprendre qu'il y a là un petit mystère. J'ouvre l'enveloppe, et je distingue au fond, écrasée, roulée en chenille, une mèche de cheveux, une mèche de cheveux pour moi.

Ha !

Je rentre chez moi, et, c'est drôle, je n'éprouve aucune espèce de plaisir ; vraiment, les femmes ont des manies bizarres. Qu'est-ce que je vais faire

de cette mèche de cheveux ? Elle est là, devant moi. Je n'ose pas y toucher. Enfin, je vide l'enveloppe sur la table. La mèche est fraîchement coupée, toute neuve, encore végétante, et, comme ma bonne amie n'a pas cru devoir la nouer dans une faveur, les cheveux s'éparpillent sur mon Baudelaire ouvert. Je me rappelle les livres loués aux cabinets de lecture et au-dessus desquels une centaine de lecteurs se sont gratté la tête et curé le nez. Je passe un vilain quart d'heure d'insensibilité. Il est possible que mon éducation sentimentale n'ait pas été assez soignée. Le sens de certains raffinements m'échappe. Je volerais la bourse d'une femme plutôt qu'un de ses vieux gants ou son mouchoir sale, et, si je me jetais à ses pieds pour les lui baiser, j'embrasserais, en cachette, mon poing.

Cependant je n'oublie pas de me dire que ma bonne amie est gentille, adorée. Elle s'est coupé cette mèche dans une excellente intention. C'est presque un sacrifice de sa part, et, si j'y prenais goût, si j'en redemandais, elle en ferait vite une calvitie. Soit encore ! mais il me faut noter simplement mon impression dans toute sa grossièreté : ces cheveux-là me dégoûtent ! Tout à l'heure, je les portais, en les tenant à distance, comme une ordure dans du papier. Les voilà qui gisent au creux des *Fleurs du mal* ! Je ne les ra-mas-se-rai pas !

Au lieu de m'imaginer le mouvement gracieux de ma bonne amie qui les coupe, le bon sourire de ses lèvres, le brillant de ses yeux, et le tendre baiser qu'elle ajoute à cet amical souvenir pour lui porter bonheur, je ne vois qu'un peignoir de coiffeur malpropre où des cheveux dégringolent en légères avalanches, à chaque cricri du ciseau ; des cheveux

qui se recroquevillent, agonisants, qui sont morts, qui piquent le cou et font des hachures dans les oreilles.

Oh ! je n'en fais pas facilement accroire à mon cœur, moi ! Des scrupules montrent le bout du nez, comme des souris peureuses. Ma chatte-mite répugnance les fait sauver.

Espère-t-elle, ma bonne amie, que je vais enfermer sa mèche dans un médaillon et la porter sur ma poitrine, comme un élève des Jésuites son scapulaire ?

Je regrette de ne l'avoir pas jetée négligemment dans la boîte aux lettres : un employé des postes s'en serait glorifié. Il doit exister quelque part des assembleurs de collections pileuses. Tous les goûts, etc. Quand j'étais au collège, j'adressais dans des cornets mes rognures d'ongles à un camarade qui avait l'habitude de se ronger les siens.

Je pourrais en faire aussi un petit pinceau de pot à colle.

Soudain, précipitamment, pour en finir, j'ouvre ma fenêtre ; et, élevant à hauteur du menton l'exemplaire des *Fleurs du mal*, je souffle, d'un seul souffle, sur les cheveux de ma bonne amie.

Ils sont partis, s'accrochant les uns aux autres, formant touffe, ailés, presque repris de vie, insectes, moins le bourdonnement sonore. Ils se sont envolés dans les intempéries ! Eux disparus, j'ai eu tout de suite la conscience nette que je venais de commettre une petite infamie, et j'ai baisé leur place, oui, la place des cheveux, bien vite, à la dérobée, à l'insu de moi-même, sur la page où, par coïncidence, le poète infernal s'exclame en des

vers qui m'ont cinglé comme des baguettes :

“ Extase ! pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir ! ”

Mais je suis bien bon d'avoir du chagrin : une chevelure n'est pas une mèche de cheveux !

Sourires pincés

A l'ami Buchotte

I

Le bêcheur

Il bêche tout le jour, presque indifférent à la chaleur. De temps en temps, il passe sa manche de chemise sur son front et écrase, en riche qui s'ignore, des perles de sueur. A-t-il soif ? Il boit à même la cruche d'eau au ventre de terre brune. Il bêche, afin que plus tard les choux s'ouvrent comme de grosses roses et que, dans quinze jours, trois semaines au plus, les petits pois s'annoncent bien. Voilà que commence à l'horizon la chute oblique du soleil. Il bêche encore, sans se douter que, s'il ôtait sa chemise et sa culotte, il serait tout pareil au petit homme nu qu'on voit bêcher sur la couverture des livres édités par Alphonse Lemerre.

II

Les vers luisants

Le soir tombe sur le bois fatigué. Les oiseaux rentrent et se cherchent dans les feuilles qui ne font pas plus de bruit que leurs ailes. Ils voudraient bien y voir un peu. Mais les étoiles sont trop loin et la lune ne descend pas assez près. En outre, le rouge des cenelles et des gratte-cul est insuffisant.

Soudain, pour éclairer leurs amours, savante à composer la gamme des lueurs, la mousse entremetteuse allume tous ses vers.

III

L'herbe

Toute pleine de rosée, l'herbe reluit, tendre, verte, presque transparente. Un petit ruisseau coule dans ses brins. L'homme grave qui se promène a soif. Déjà, il arrondit ses deux mains. Mais il craint de s'abaisser en se baissant pour boire.

Ensuite, l'homme grave a faim. Mais sa pudeur l'empêche, la fausse, la sotte, de s'offrir à genoux un dîner d'herbe fraîche !

IV

Les bœufs

Lents et tranquilles, les grands bœufs viennent boire. Le dos en ligne, ils boivent. C'est à peine si l'eau tremble. Enfin, rafraîchis, non grisés, ils relèvent la tête en même temps et s'en vont, comme ils étaient venus, sagement.

Mais l'un d'eux s'attarde.

Le bouvier très doux a beau lui piquer, sans malice, les écailles de crotte qui pendent à ses fesses : l'un d'eux s'attarde, et, les sabots plantés en terre, s'oublie à contempler l'image de ses cornes.

V

L'affût

Le chasseur est assis près d'un tronc, le canon de son fusil appuyé sur une branche. Il écoute le bois s'endormir. Les arbres prennent des apparences humaines. Toute la paix du soir entre dans son cœur. La lune et lui se sourient. Bientôt, il pose son fusil près de lui, et, faisant avec ses doigts des gestes d'imitation, remuant faiblement la tête comme pour marquer la mesure, le bon chasseur, sans rancune, regarde les lapins danser leur menuet

VI

La vendange

Tout le jour, semblables à des épouvantails en vie, des êtres effrayants ont coupé le raisin. Au pied des ceps, des feuilles rouillées s'efforcent, en voletant, de raccrocher leur queue à quelque chose. De retour les oiseaux modulent leur surprise :

— Qui donc, sans eux, a vendangé leur vigne ?

Et les merles soupçonneux observent de travers l'attitude des grives.

VII

Le pêcheur à la ligne

Les ruisseaux accourent au bassin où se repose la rivière. L'un apporte le murmure câlin de ses joncs ; l'autre, sur un mince filet clair, pur de toute boue, écrémé sous les dents de la roue du moulin, tout essoufflé et comme toussotant, pour avoir tant sauté de cailloux, apporte le plain-chant des canards du village, tandis qu'au milieu du bassin, où s'égrène un vol de mouches, les poissons font des ronds à fleur d'eau, paillètent, et, repus, loin des bords, se demandent entre eux à quoi s'occupe ainsi le pêcheur à la ligne ?

VIII

Les moineaux

Vient Décembre.

Les arbres, tout à coup blancs, semblent avoir été enlevés comme avec la main. Les moineaux chantent leur faim sur tous les tons. Mais la neige les attrape sans pitié, ironique, et leur dit :

— Moineaux, je mets la nappe !

Vient Avril.

Sur les arbres, aujourd'hui comme hier, le blanc tombe avec profusion. Mais les moineaux malins, quoique moineaux, devinent un nouveau piège, et se tiennent sur leur garde. On ne la leur fait pas deux fois :

— Tout ce blanc, c'est bien sûr encore de la neige !

La Demande

à Louis Béroud

I

Dans la grande cour de la Gouille, Mme Repin lançait à sa volaille des poignées de grains. Ils s'envolaient régulièrement de la corbeille, suivant le rythme du geste, et s'éparpillaient en grésillant sur le sol dur. La fine musique d'un trousseau de clefs entrechoquées montait de l'une des poches du tablier. En faisant des lèvres :

" Cht ! cht ! "

et même à grands coups de pieds, Mme Repin écartait les dindes voraces. Leurs crêtes bleuissaient de colère, et leurs demi-roues rayonnaient aussitôt avec une sorte de détonation et le brusque développement d'un éventail qui s'ouvre entre les doigts d'une dame nerveuse.

M. Repin apparut sur la route, le pas accéléré. Le jet de grains fut comme coupé, les clefs se turent, et les poules inquiètes se bousculèrent un instant, à cause de l'allure inaccoutumée de M. Repin.

— Quoi donc ?, demanda la fermière.

M. Repin répondit :

— Gaillardon en prend une !

— Une poule ?

— Fais-donc la niaise : une de nos filles. Il vient déjeuner dimanche.

Dès que ces demoiselles apprirent la nouvelle, Marie, la plus jeune, embrassa d'une façon turbulente sa grande sœur :

— Tant mieux, mon Henriette, tant mieux !

Elle était heureuse du bonheur de son aînée d'abord, et un peu pour elle, car M. Repin avait toujours dit, presque en chantonnant :

— Quand deux filles sont à marier, c'est l'aînée qui va devant, la cadette suit derrière !

Or, Henriette n'avançait pas vite, et Marie songeait que si elle ne se mettait pas en tête, on n'arriverait jamais, peut-être. On disait d'Henriette, au premier coup d'œil :

— C'est une oie !

— Oui, mais elle n'est pas méchante.

— Il ne manquerait plus que cela !

En outre, elle était trop grande. Sa taille effrayante intimidait les hommes. Elle était aussi trop rouge et, la figure couverte de taches ardentes, elle faisait à toute heure l'effet de s'être barbouillée en gavant, avec du son délayé, des volailles de concours. Elle avait vingt-cinq ans. M. Gaillardon était un fermier des environs, très à l'aise et déjà en pleine maturité. Henriette n'avait pas à faire d'objection. Du reste, elle n'en cherchait point ; mais, effarouchée et gauche, elle n'osait accepter avec une joie bruyante un bonheur qui pouvait encore lui échapper et qu'elle n'attendait plus. Marie, le jolie brune au teint blanc, avait beau lui dire :

— Quelle veine ! mais ris donc, veux-tu bien rire !

Elle ne riait pas, tout près de trouver sa cadette insupportable ; elle aurait voulu être un peu seule, avec les quelques idées très rares et nouvelles qui mettaient tant de désordre dans sa tête, et, comme elle connaissait bien l'opinion du monde, elle ne voulait pas croire à tant de chance, et elle s'avouait intérieurement :

— Non, ce n'est pas possible ! Je suis trop bête, trop oie !

— Allons, bon, voilà que tu pleures, maintenant !

— C'est rien, c'est les nerfs.

II

Au déjeuner du dimanche, quand on passa à table, Mme Repin dit :

— Où donc que vous allez vous mettre, monsieur Gaillardon ?

— Moi, oh ! ça m'est égal, où vous voudrez.

— Il serait peut-être mieux de vous mettre à côté de mes filles, mais, en faisant le service, elles vous dérangeraient.

— Oh ! non, elles ne me dérangeraient pas.

— Et si, des fois, en apportant les plats, elles renversaient de la sauce sur votre veste ?

Il se mit à rire :

— Ah ! par exemple, ceci ne serait point à faire.

— Dame, mettez-vous où vous voudrez !

— Non, non, où vous voudrez, vous. Moi, je vous dis, ça m'est égal.

Mme Repin, perplexe et la peau du front contractée, recomptait les couverts, haussait les épaules et s'égarait dans ses calculs.

En attendant sa décision, tous, debout, l'estomac vide, tambourinaient des doigts sur le dossier de leur chaise, prêts à s'élancer, au moindre commandement, pour s'asseoir.

Enfin elle reprit :

— Voyez-vous, j'ai peur à cause de la sauce ; un malheur peut arriver. Comment faire ?

Irrésolue et prise au dépourvu, elle consulta ces demoiselles, qui répondirent, l'une :

— Oh ! ça m'est égal.

Et l'autre :

— Oh ! ça m'est égal.

Non qu'elles fussent indifférentes, mais elles ignoraient les propos du grand monde.

Heureusement M. Repin prit la parole.

— Tiens, femme, tu nous ennuies. En voilà, des manières. Asseyez-vous là, monsieur Gaillardon, à côté de moi ; et, les autres, arrangez-vous. Après tout, vous êtes de la famille, et, si vous n'en êtes pas, vous en serez.

Quel homme rond que M. Repin, rond comme la terre !

— A la bonne heure ! au moins, vous comprenez les affaires, dit M. Gaillardon.

Il allait s'asseoir, mais il n'avait pas encore eu l'occasion de poser son chapeau quelque part. Il chercha des yeux un clou pour le pendre. N'en découvrant pas, comme aucune de ces dames ne s'offrait pour le débarrasser en disant :

— Donnez-donc, donnez donc !
il dut le poser sur une chaise.

Il aimait les plats cuits à point et plut tout de suite à M. Repin. Tous les deux étaient à peu près également chauves, mais, grâce à sa barbe blanche et longue, M. Repin l'emportait en autorité sur son futur gendre. D'ailleurs, il parlait haut, un peu fier d'avoir un domicile. Ils causèrent bœufs longuement, et tombèrent d'accord, au bout de mutuelles concessions, qu'il faut qu'un bœuf vendu paie son engrais à raison de un franc par jour ; et encore, ce n'est pas beau ! On fait ses frais, voilà tout.

Au dessert, quand il trouva un moment pour faire tourner ses pouces sur son ventre, M. Gaillardon se hasarda à regarder Mlle Marie. Sans doute, il n'osait pas regarder tout d'abord et franchement, comme un effronté, Mlle Henriette.

Il s'essayait et prenait du courage avec la jeune sœur.

Du moins, cela parut évident à tous.

Henriette le comprit si nettement qu'elle baissa les yeux de confiance. Le regard n'allait pas à elle, mais il était pour elle. Au contraire, Marie, n'étant point en cause, ne jugeait pas convenable de s'intimider, et la tête haute, œil pour œil, elle dévisageait M. Gaillardon, ce qui achevait de le troubler.

Bien entendu, et conformément aux habitudes prudentes de gens qui n'abordent que le plus tard possible les sujets graves, il ne fut pas question de mariage ce jour-là.

Un autre dimanche passa, et rien ne se conclut. Mme Repin s'impatientait. Il est bon de prendre des précautions, jusqu'à un certain point, toutefois. Outre qu'on ne déjeune pas pour rien à la campagne,

comme à Paris, où chacun sait que certains restaurants donnent à manger à des prix si réduits ! Peut-être M. Gaillardon espérait-il causer auparavant avec la jeune fille.

Aussi, le dimanche suivant, quand M. Repin dut quitter la table, au dessert, pour aller voir une bête à cornes qui s'était cassé la jambe, Mme Repin, habile et audacieuse, sortit, passa dans la cuisine, appela Marie et laissa son Henriette en tête à tête avec M. Gaillardon. Celui-ci, tout d'abord, attendit leur retour. Comme elles tardaient, il chercha à s'occuper et débourra soigneusement sa pipe en lui enfonçant dans le tuyau, jusqu'à la gorge, une aiguille à tricoter.

Henriette, ses fortes mains étalées sur ses genoux, gardait son immobilité, dans un coin, la tête penchée, le souffle doux, rouge autant que l'occasion l'exigeait. M. Gaillardon se leva et se promena d'une fenêtre à l'autre. Il s'aperçut que le temps allait se gâter sûrement, et, comme il voulait être de retour chez lui avant l'orage, il appela ces dames pour leur dire au revoir.

Dès qu'il fut parti, Mme Repin demanda :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette ?

— Il m'a rien dit.

C'était trop fort. Une semblable indifférence stupéfia M. Repin même. Il fut d'avis qu'il fallait renouveler l'essai.

Donc, au premier déjeuner, le café pris d'une manière hâtive, M. Repin, sous le prétexte d'une course pressée, se leva de table. Mme Repin et Mlle Marie disparurent vite dans la cuisine. Mais cinq minutes après M. Gaillardon les rejoignait.

— Est-ce que je vous fais peur ? dit-il à Mlle Marie.

Elle était à ce point interdite qu'elle ne trouva rien à répondre.

— Faudrait pourtant vous habituer à moi, ajouta M. Gaillardon.

Mme Repin intervint :

— C'est comme ça que vous laissez mon Henriette ?

— Oh ! j'ai bien le temps de la voir, elle !

Mme Repin dit finement :

— Ça, c'est vrai.

Mais, réflexion faite, elle trouva que de la part d'un prétendu ce n'étaient point des choses à avouer. Toujours hardie, elle le prit par le bras, le ramena de force à la salle à manger et dit :

— Laissez-nous donc voir un peu tranquilles. Nous avons à travailler. Henriette n'a rien à faire ; bavardez avec elle, à votre aise.

Et elle referma la porte sur lui, bruyamment.

Dès son départ, qui d'ailleurs ne se fit pas longtemps attendre, Mme Repin et Mlle Marie, anxieuses, interrogèrent encore Henriette.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette ?

— Il m'a rien dit.

Mme Repin et sa fille cadette se regardèrent :

— Eh ! bien, tu crois ! eh ! bien, tu crois !

Décidément, cet homme têtu leur ferait passer de mauvaises nuits. M. Repin dut s'en mêler directement. Il entra en scène, avec énergie, c'était le plus sûr moyen, en offrant à M. Gaillardon un verre de vieille fine, c'était le meilleur moment.

— Voyons, dit-il, nous fixons le jour ?

— Enfin, dit M. Gaillardon, vous y voilà. Je

n'osais pas vous le dire, mais, sans reproche, je commençais à trouver le temps long. Toutefois, on est bien éduqué, ou on ne l'est pas.

— Très bien, dit M. Repin ; alors, prenons le vingt-sept octobre, ça vous va-t-il ?

— Si ça me va !

Et le beau-père et le gendre approchèrent leurs verres de fine, en ayant soin de ne pas les entre-choquer, de peur d'en renverser des gouttes. M. Repin se tourna vers sa femme, et, le torse droit, la main gauche en grappin sur la cuisse :

— Bourgeoise, qu'est-ce que tu avais donc l'air de dire ? Voilà comme on arrange les choses : les simagrées ne servent à rien.

M. Gaillardon réclama l'honneur et le plaisir d'embrasser ces dames. Elles s'essuyèrent les lèvres, se levèrent avec minauderie et se placèrent sur un rang. M. Gaillardon commença la tournée. Il termina par Mlle Marie. Elle fut obligée de le repousser, car il doublait sa part. Sa joue était d'un rouge écarlate tout neuf, à l'endroit où son beau-frère venait de l'embrasser.

— Ne vous gênez pas, qu'est-ce que va dire ma sœur ?

Emu, comme au jour de sa première communion, le fiancé chercha des mots d'excuses, puis, saisissant la main de M. Repin, il dit :

— Mon cher papa, merci.

Leurs têtes chauves se trouvaient à niveau. Qui était le " cher papa " ? Il eût fallu regarder de bien près. On s'y trompait. L'émotion gagna toute la société. M. Repin, désignant sa femme en larmes, disait :

— Regardez-la donc ! Est-elle bête, est-elle bête !

Comme il avait peur d'être bête à son tour, il brusqua les choses :

— Il se fait tard. Allez-vous-en, à dimanche. Venez de bonne heure, nous jouerons à la " gadine ".

Dans la cour, un cabriolet attendait. Le domestique, la blouse gonflée, avait peine à contenir, à coups de guides, la lourde jument aux jambes poilues. M. Gaillardon mettait un pied sur le marchepied, frappant de l'autre talon de violents coups sur le sol pour se hisser jusqu'au siège. Mais la jument remuante lui donnait bien du mal. Il sautillait, tournant encore la tête du côté de sa nouvelle famille.

— Au revoir, bien le bonsoir !

Henriette était en arrière avec sa mère. M. Repin se trouvait tout près, donnant le bras à Marie, et disait :

— Ah ! Marie, à ton tour maintenant. Voilà Henriette bien lotie, il faudra qu'on pense à toi.

— Comment ça ? dit M. Gaillardon, qui dansait encore sur un pied.

— Dame, vous vous en moquez, maintenant que vous avez ce qu'il vous faut.

— Mais pardon, mais pardon ! dit M. Gaillardon. Faites excuse, je ne comprends pas.

— Mais montez donc ; ce n'est pas votre affaire. Vous allez pourtant finir par vous faire écraser ! dit M. Repin.

Et, donnant un bon coup d'épaule à l'arrière-train de son gendre, il le poussa de force dans le cabriolet. La jument sentit que le poids était au

complet, et partit au grand trot, cinglée par le domestique à la blouse ballonnante. Longtemps les Repin virent M. Gaillardon agiter les bras de leur côté, comme lorsqu'on veut marquer une grande surprise. Ils se demandaient :

— Mais qu'est-ce qu'il a donc, mais qu'est-ce qu'il a donc ?

Puis, tout à la joie, on ne se demanda plus rien.

III

Mais quand, une nouvelle fois, M. Gaillardon se laissa tomber du cabriolet, il leur revint qu'il les avait quittés drôlement, et M. Repin prit encore sur lui d'arranger les choses, au dessert, s'entend.

— Qu'est-ce que vous aviez donc, l'autre jour, sur l'adieu ?

— J'avais, dit M. Gaillardon, ce que j'ai encore.

A ces mots, les cuillers, qui mélangeaient dans des assiettes à fleurs le fromage blanc, l'échalotte et la crème, s'immobilisèrent soudain.

— Ah ! ah !

— Voyons, du calme, dit M. Repin. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a, dit M. Gaillardon, il y a qu'il y a maldonne. Voilà ce qu'il y a.

— Maldonne !

— Parfaitement.

M. Repin regarda sa femme et ses deux filles qui, le buste écarté de la table, le regardaient. Il dit :

— Comprends pas, et vous ?

Celles-ci firent signe de la tête :

— Ni nous !

— C'est pourtant bien simple. Il y a que je vous ai demandé l'une de vos filles, et que vous m'avez donné l'autre. Vous me direz ce que vous voudrez, mais il me semble que ce n'est pas d'un franc jeu.

M. Repin leva les bras, les abaissa, siffla du bout des lèvres.

— Pu tu tu u u.

Il atteignait l'extrême de l'étonnement. Ces dames ne firent pas un geste, atterrées. Selon la méthode ancienne, le silence, le grave et majestueux silence, prince des situations fausses, régna. Enfin M. Repin parvint à parler :

— Il fallait le dire, il fallait le dire !

Mme Repin, un moment déconcertée, renonça à se contenir davantage.

— Comment ! Ce n'est pas notre Henriette que vous nous avez demandée ?

— Pas du tout, c'est mademoiselle Marie !

M. Gaillardon, ayant chiffonné sa serviette entre ses doigts, l'écrasa sur la table, se leva et marcha d'une fenêtre à l'autre et inversement, d'un pas inégal, avec une grande agitation. Ses bretelles étaient un peu anciennes et mollissaient. Son pantalon tenait mal. Il le relevait d'un mouvement brusque, puis se croisait les mains derrière le dos. Ces demoiselles, bouche bée, attendaient la suite.

— Femmes, du calme, dit M. Repin, de la dignité. Ne nous emportons pas comme des libertins.

Sa recommandation était superflue. Personne ne songeait à s'emporter. Seulement, on se trouvait

aux prises avec une difficulté inattendue. Il s'agissait de la tourner avec tranquillité et prudence, comme un arbre qui, déraciné par le vent, barre la route. M. Repin se leva également et commença une promenade à l'exemple de M. Gaillardon, mais en sens opposé. Au troisième croisement :

— Monsieur, dit-il, je ne vous dirai pas que je suis surpris : je suis étonné, profondément étonné, mais, après tout, rien n'est fait, et, du moment que vous reprenez votre parole, nous vous la rendons.

Il était presque distingué, ayant parlé, un jour, en personne, au préfet, et la gravité du cas lui faisait trouver des phrases correctes.

— Oh ! je ne réclame rien, dit M. Gaillardon en frappant l'air de son bras comme d'un fouet. C'est fait, c'est fait, tant pis pour moi !

Tout à coup on entendit des sanglots, et Henriette en larmes, les mains sur les yeux pour cacher son visage, dit, convulsée :

— Mais, je ne tiens pas tant que cela à me marier, moi ; s'il aime mieux ma sœur, qu'il prenne ma sœur.

— Ça, jamais ! déclara M. Repin. J'ai toujours dit que tu te marierais la première, la première tu te marieras.

Mme Repin semblait aussi opiniâtre, mais Henriette vint embrasser son père et lui dit :

— Je t'assure, mon papa, que j'ai bien le temps de me marier.

— Bien le temps. Mais tu ne sais donc pas que tu as vingt-cinq ans, presque vingt-six !

— Si, si, mais, vois-tu, j'aime mieux attendre encore un petit peu.

Elle le suppliait, pleurante, avec des hoquets,

le dominant de tout son buste de géante, et sa voix pauvre et honteuse de se faire entendre semblait une voix amincie entre ses dents comme par un laminoir.

— C'est honnêtement parlé, dit M. Gaillardon.

Il lui prit les deux mains et les serra avec vigueur. Elle se laissa faire, apparemment sans rancune, tant elle trouvait simple que la chance, un moment égarée de son côté, reprît le bon chemin pour aller ailleurs, vers les autres. Mme Repin céda la première.

— Si elle n'y tient pas, faut pourtant pas la forcer !

— Possible, elle est libre. Mais on ne peut toujours pas donner sa sœur à ce monsieur dont tu ne veux point, dis-voir, Marie ?

— Oh ! moi, répondit Marie, ça m'est égal. Faites comme vous voudrez, comme ça vous fera plaisir à tous.

— Sûrement, dit Mme Repin, si ce monsieur s'en retourne chez lui les mains vides, on va causer.

Monsieur Gaillardon approuva.

— Voyons, mon cher papa !

— Connu, dit M. Repin. On ne prend pas les mouches avec du vinaigre, mais je ne veux pas encore donner dans le panneau ; et, pour commencer, faites-moi le plaisir de ne point m'appeler : " cher papa ", du moins avant d'avoir tout réglé convenablement et solidement, cette fois. Voyons, parlons franc et le cœur sur la main. (Il levait et étendait sa main à hauteur de menton, les doigts joints, la paume en creux, comme si son cœur allait sauter dedans.) C'est bien ma fille cadette, Marie, la brune, âgée de vingt-deux ans, que vous me demandez en mariage ?

— Tout juste.

— Je vous la donne, mais vous allez signer un papier comme quoi, si vous changez encore une fois d'idée, vous me donnerez une paire de bœufs, des bœufs fameux, oui-da, des bœufs de mille.

— Soit, c'est dit.

— Alors, donc, adjugée la cadette.

De nouveau, leurs têtes chauves se rapprochèrent, leurs mains s'étreignirent et leurs visages se rassérénèrent comme des ciels.

Puis Marie embrassa sa grande sœur Henriette et, à son tour, pleura :

— Ma pauvre sœur, quand j'y pense ! Ecoute, va, tu peux être sûre que je n'y pensais pas. Qu'est-ce que vous voulez. On pourra dire que, si je me suis mariée avant toi, je ne l'ai pas fait exprès.

— C'est bon, c'est bon ! dit M. Repin ; pas tant de giries. Henriette n'attendra pas longtemps, marche ! Je vais lui en trouver un en ne tardant guère, et un crâne, encore !

Il frappait amicalement de petits coups sur l'épaule, puis sur la joue de son Henriette. Celle-ci, les yeux rouges encore et les cils humides, toutes les taches de sa peau de rousse en feu, s'efforçait de sourire en disant :

— Mais oui, mais oui, va, papa.

de retenir ses larmes et de garder pour elle, en dedans, la grosse peine qui gonflait, gonflait sa poitrine énorme jusqu'à menacer de l'étouffer :

— Ah ! pour ça, dit M. Gaillardon, mon cher papa, je suis votre homme. J'ai justement un ami qui en cherche une ; elle va joliment bien faire son affaire !

Les joues rouges

à Ernest Raynaud

I

Son inspection habituelle terminée, M. le Directeur de l'Institution Saint-Marc quitta le dortoir. Chaque élève s'était glissé dans ses draps, comme dans un étui, en se faisant tout petit, afin de ne pas se déborder. Le maître d'étude, Violone, d'un tour de tête, s'assura que tout le monde était couché, et, se haussant sur la pointe du pied, doucement baissa le gaz. Aussitôt, entre voisins, le caquetage commença. De chevet à chevet, les chuchotements se croisèrent, et des lèvres en mouvement monta, par tout le dortoir, un bruissement confus où, de temps en temps, se distinguait le sifflement bref d'une consonne. C'était sourd, continu, agaçant à la fin, et il semblait vraiment que tous ces babils, invisibles et remuants comme des souris, étaient occupés à grignoter du silence.

Violone mit des savates, se promena quelque temps entre les lits, chatouillant çà le pied d'un élève, là tirant le pompon du bonnet d'un autre,

et s'arrêta près de Marseau, avec lequel il donnait, tous les soirs, l'exemple des longues causeries prolongées bien avant dans la nuit. Le plus souvent, les élèves avaient cessé leur conversation, par degrés étouffée, comme s'ils eussent peu à peu tiré leur drap sur leur bouche, et dormaient, que le maître d'étude était encore penché sur le lit de Marseau, les coudes durement appuyés sur le fer, insensible à la paralysie de ses avant-bras et au remue-ménage des fourmis courant à fleur de peau jusqu'au bout de ses doigts. Il s'amusait de ses récits enfantins et le tenait éveillé par d'intimes confidences et des histoires de cœur. Tout de suite, il l'avait chéri pour la tendre et transparente enluminure de son visage, qui paraissait éclairé en dedans. Ce n'était plus une peau, mais une pulpe, derrière laquelle, à la moindre variation atmosphérique, par exemple, s'enchevêtraient visiblement les veinules, comme les lignes d'une carte d'atlas sous une feuille de papier à décalquer. Marseau avait d'ailleurs une manière séduisante de rougir, sans savoir pourquoi et à l'improviste, qui le faisait aimer comme une jeune fille. Souvent, un camarade pesait du bout du doigt sur l'une de ses joues et se retirait avec brusquerie, laissant une tache blanche, bientôt recouverte d'une belle coloration rouge qui s'étendait avec rapidité, comme du vin dans de l'eau pure, se variait richement et se nuançait depuis le bout du nez rose jusqu'aux oreilles lilas. Chacun pouvait opérer soi-même, et Marseau se prêtait complaisamment aux expériences. On l'avait surnommé Veilleuse, Lanterne, Bec de Gaz et même Quatorze-Juillet. C'était un peu long, mais si symbolique ! Cette faculté de s'embraser à volonté lui avait fait bien des envieux.

Véringue, son voisin de lit, le jalousait entre tous, sorte de petit pierrot lymphatique et grêle, au visage farineux, qui se pinçait vainement, à se faire mal, son épiderme exsangue, pour y amener quoi ! et encore, pas toujours, quelque point d'un roux douteux. Il eût volontiers zébré haineusement à coups d'ongles et écorcé comme des oranges les joues vermillonnées de Marseau.

Depuis longtemps très intrigué, il se tint aux écoutes, ce soir-là, dès la venue de Violone, soupçonneux avec raison peut-être et désireux de savoir la vérité sur les allures cachottières du maître d'étude. Il mit en jeu toute son habileté de petit espion, simula un ronflement pour rire, changea avec affectation de côté, en ayant soin de faire le tour complet, poussa un cri perçant (car chacun, n'est-ce pas ? a le droit d'avoir son cauchemar), ce qui réveilla en peur le dortoir et imprima un fort mouvement de houle à tous les draps ; puis, dès que Violone se fut éloigné, il dit à Marseau, le torse hors du lit, le souffle ardent :

— Pistolet ! Pistolet !

Il ne lui fut rien répondu. Véringue se mit sur les genoux, saisit le drap de Marseau, et, le secouant avec force :

— Entends-tu ? Pistolet !

Pistolet ne semblant pas entendre, Véringue exaspéré reprit :

— C'est du propre !... Tu crois que je ne vous ai pas vus. Dis voir un peu qu'il ne t'a pas embrassé ? dis-le voir un peu que tu n'es pas son pistolet ?

Il se dressait, le col tendu, pareil à un jars blanc qu'on agace, les poings fermés au bord du lit.

Mais, cette fois, on lui répondit :

— Eh ! bien, après ?

D'un seul coup de reins, Véringue rentra dans ses draps : c'était le maître d'étude qui revenait en scène, apparu soudainement !

II

— Oui, dit Violone, je t'ai embrassé, Marseau; tu peux l'avouer, car tu n'as fait aucun mal. Je t'ai embrassé sur le front, mais Véringue ne peut pas comprendre, déjà trop dépravé pour son âge, que c'est là un baiser pur et chaste, un baiser de père à enfant, et que je t'aime comme un fils, ou, si tu veux, comme un frère, et, demain, il ira répéter partout je ne sais quoi, le petit imbécile !

A ces mots, tandis que la voix de Violone vibrait sourdement, Véringue feignit de dormir. Toutefois, il soulevait sa tête afin d'entendre encore.

Marseau avait écouté le maître d'étude, le souffle ténu, ténu, car, tout en trouvant ses paroles très naturelles et bien compréhensibles, il tremblait comme s'il eût redouté la révélation de quelque mystère. Violone continua, le plus bas qu'il put. C'étaient des mots inarticulés, lointains, des sons à peine localisés. Véringue, qui, sans oser se retourner, se rapprochait insensiblement, au moyen de légères oscillations de hanches, n'entendait plus rien. Son attention était à ce point surexcitée que ses oreilles lui semblaient matériellement se creuser et s'évaser en entonnoir ; mais aucun son n'y tombait. Il se rappelait avoir éprouvé parfois une sensation d'effort

semblable en écoutant aux portes, en collant son œil à la serrure, avec le désir d'en agrandir le trou et d'attirer à lui, comme avec un crampon, ce qu'il voulait voir. Cependant, il l'aurait parié, Violone répétait encore :

— Oui, mon affection est pure, pure, et c'est ce que ce petit imbécile ne comprend pas !

Enfin le maître d'étude se pencha avec la douceur d'une ombre sur le front de Marseau, l'embrassa en le caressant de sa barbiche comme d'un pinceau, puis se redressa pour s'en aller, et Véringue le suivit des yeux glissant entre les rangées de lits. Quand la main de Violone frôlait un traversin, le dormeur dérangé changeait de côté avec un fort soupir.

Véringue guetta longtemps. Il craignait un nouveau retour brusque de Violone. Déjà Marseau faisait la boule dans son lit, la couverture sur ses yeux, bien éveillé, d'ailleurs, et tout au souvenir de l'aventure dont il ne savait que penser. Il n'y voyait rien de vilain qui pût le tourmenter, et cependant, dans la nuit des draps, l'image de Violone flottait lumineusement, étrange et douce comme ces images de femmes qui l'avaient échauffé en plus d'un rêve.

Véringue se lassa d'attendre. Ses paupières, comme aimantées, se rapprochaient. Il s'imposa de fixer le gaz, presque éteint ; mais, après avoir compté trois éclosions de petites bulles crépitantes et pressées de sortir du bec, il s'endormit.

III

Le lendemain matin, au lavabo, tandis que les cornes des serviettes, trempées dans un peu d'eau froide, frottaient légèrement les pommettes fri-

leuses, Véringue regarda méchamment Marseau, et, s'efforçant d'être bien féroce, il l'insulta de nouveau, les dents serrées sur les syllabes sifflantes :

— Pistolet ! pistolet !

Les joues de Marseau s'empourprèrent, mais il répondit sans colère, et le regard presque suppliant :

— Puisque je te dis que ce n'est pas vrai, ce que tu crois !

Le maître d'étude passa la visite des mains. Les élèves, sur deux rangs, offraient sans conviction d'abord le dos, puis la paume de leurs mains, en les retournant avec rapidité, et les remettaient aussitôt bien au chaud, dans les poches ou sous la tiédeur de l'édredon le plus proche. D'ordinaire, Violone s'abstenait scrupuleusement de les regarder. Cette fois, bien mal à propos, il trouva que celles de Véringue n'étaient pas très propres. Véringue, prié de les repasser sous le robinet, se révolta. On pouvait, à vrai dire, y remarquer une tache bleuâtre, mais il soutint que c'était un commencement d'engelure. On lui en voulait, sûrement. Violone dut le faire conduire chez M. le directeur.

Celui-ci, matinal, préparait, dans son cabinet vieux vert, un cours d'histoire qu'il faisait aux grands, à ses moments perdus. Ecrasant sur le tapis de sa table le bout de ses gros doigts, il posait les principaux jalons : ici la chute de l'empire Romain ; au milieu la prise de Constantinople par les Turcs ; plus loin l'Histoire contemporaine, qui commence on ne sait où et n'en finit plus.

Il avait une ample robe de chambre dont les galons brodés cerclaient sa poitrine puissante,

pareils à des cordages autour d'une colonne. Il mangeait visiblement trop, cet homme ; ses traits étaient gros et toujours un peu luisants. Il parlait fortement, même aux dames, et les plis de son cou ondulaient sur son col fripé d'une manière lente et rythmique. Il était encore remarquable pour la rondeur de ses yeux et l'épaisseur de ses moustaches.

Véringue se tenait debout devant lui, sa casquette entre les jambes afin de garder toute sa liberté d'action.

D'une voix terrible, le Directeur demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Monsieur, c'est le maître d'étude qui m'envoie vous dire que j'ai les mains sales, mais c'est pas vrai !

Et, de nouveau, consciencieusement, Véringue montra ses mains en les retournant : d'abord le dos, ensuite la paume. Il fit même la preuve : d'abord la paume, ensuite le dos.

— Ah ! c'est pas vrai ? dit le Directeur. Quatre jours de séquestre, mon petit !

— Monsieur, dit Véringue, le maître d'étude, il m'en veut !

— Ah ! il t'en veut ? Huit jours, mon petit !

Véringue connaissait son homme. Une telle douceur ne le surprit point. Il était bien décidé à tout affronter. Il prit une pose raide, serra ses jambes et s'enhardit, au mépris d'une gifle. Car c'était, chez Monsieur le Directeur, une innocente manie d'abattre, de temps en temps, un élève récalcitrant du revers de la main : vlan ! L'habileté pour l'élève visé consistait à prévoir le coup et à se baisser, et le Directeur se déséquilibrait, au rire étouffé de tous. Mais il ne recommençait pas, sa

dignité l'empêchant d'user de ruse à son tour. Il devait arriver droit et du premier coup sur la joue choisie, ou alors ne se mêler de rien.

— Monsieur, dit Véringue réellement audacieux et fier, le maître d'étude et Marseau, ils font des choses !

Aussitôt les yeux du Directeur se troublèrent comme si deux moucherons s'y fussent précipités soudain. Il appuya ses deux poings fermés au bord de la table, se leva à demi, la tête en avant, comme s'il allait cogner Véringue en pleine poitrine, et demanda par sons gutturaux :

— Quelles choses ?

Véringue sembla pris au dépourvu. Il attendait (peut-être, après tout, que ce n'était que différé,) l'envoi d'un tome massif de M. Henri Martin, par exemple, lancé d'une main adroite, et voilà qu'on lui demandait des détails, et des détails précis, naturellement. Pourquoi pas des gravures ? Comme il apprenait l'Anglais, il se dit intérieurement : shocking !

Le Directeur attendait. Tous les plis de son cou s'étaient réunis pour ne former qu'un bourrelet unique, un épais rond de cuir où siégeait, de guingois, sa tête. Véringue hésita, le temps de se convaincre que les mots ne lui venaient pas, puis, la mine tout à coup confuse, le dos rond, l'attitude apparemment gauche et penaude, il alla chercher sa casquette entre ses jambes, l'en retira aplatie, se courba de plus en plus, se ratatina, et l'éleva doucement, sa casquette, à hauteur de menton, et lentement, sournoisement, avec des précautions pudiques, il enfouit sa tête simiesque et pâle dans la doublure ouatée, sans dire un mot.

IV

Le jour même, à la suite d'une courte enquête, Violone recevait son congé ! Ce fut un touchant départ, presque une cérémonie.

— Je reviendrai, avait dit Violone, c'est une absence.

Mais il n'en fit accroire à personne. L'Institution renouvelait son personnel, comme si elle eût craint pour lui la moisissure. C'était un va et vient de maîtres d'étude. Celui-là partait comme les autres, et, meilleur, il partait plus vite. Presque tous l'aimaient. On ne lui connaissait pas d'égal dans l'art d'écrire des entêtes pour cahiers, tels que : *Cahier d'exercices grecs appartenant à...* Les majuscules étaient moulées comme des lettres d'enseigne. Les bancs se vidaient. On faisait cercle autour de son bureau. Sa belle main, où brillait la pierre verte d'une bague, se promenait élégamment sur le papier. Au bas de la page, il improvisait une signature. Elle tombait, comme une pierre dans l'eau, dans une ondulation et un remous de lignes à la fois régulières et capricieuses qui formaient le paraphe, un petit chef-d'œuvre tout simplement. La queue du paraphe s'égarait, se perdait dans le paraphe lui-même. Il fallait regarder de très près, chercher longtemps pour la retrouver. Quelquefois, même, on n'y parvenait pas. Inutile de dire que le tout était fait d'un seul trait de plume. Un jour, il réussit un enchevêtrement de lignes qu'il dénomma cul-de-lampe. Longuement les petits s'émerveillèrent. Son renvoi les chagrina fort.

Ils convinrent qu'ils devaient bourdonner le

Directeur à la première occasion, c'est-à-dire enfler les joues et imiter avec les lèvres le vol des bourdons pour marquer leur mécontentement. Quelque jour, ils n'y manqueraient pas. En attendant, ils s'attristèrent les uns les autres. Violone, qui se sentait regretté, eut la coquetterie de partir pendant une récréation. Quant il parut dans la cour, suivi d'un garçon qui portait sa malle, tous les petits s'élancèrent. Il serrait des mains, tapotait des visages, et s'efforçait d'arracher les pans de sa redingote sans les déchirer, cerné, envahi, et souriant, ému. Les uns, suspendus à la barre fixe, s'arrêtaient au milieu d'un renversement et sautaient à terre, la bouche ouverte, le front en sueur, leurs manches de chemise retroussées et les doigts écartés : car enduits de colophane ils s'engluaient au premier rapprochement. D'autres, plus calmes, qui tournaient monotonement dans la cour, agitaient les mains, en signe d'adieu. Le garçon, courbé sous la malle, s'était arrêté afin de conserver ses distances, ce dont profita un tout petit pour plaquer sur son tablier bien blanc ses cinq doigts trempés dans du sable mouillé. Les joues de Marseau s'étaient rosées à paraître peintes. Il éprouvait sa première peine de cœur sérieuse ; mais, troublé et contraint de s'avouer qu'il regrettait le maître d'étude un peu comme une petite cousine, il se tenait à l'écart, inquiet, presque honteux. Sans embarras, Violone allait à lui quand on entendit un fracas de carreaux. Tous les regards montèrent vers la petite fenêtre grillée du séquestre. La vilaine et sauvage tête de Véringue parut. Il grimaçait, blême petite bête mauvaise en cage, les cheveux dans les yeux et ses dents blanches toutes à l'air. Il passa sa main droite entre les débris de la

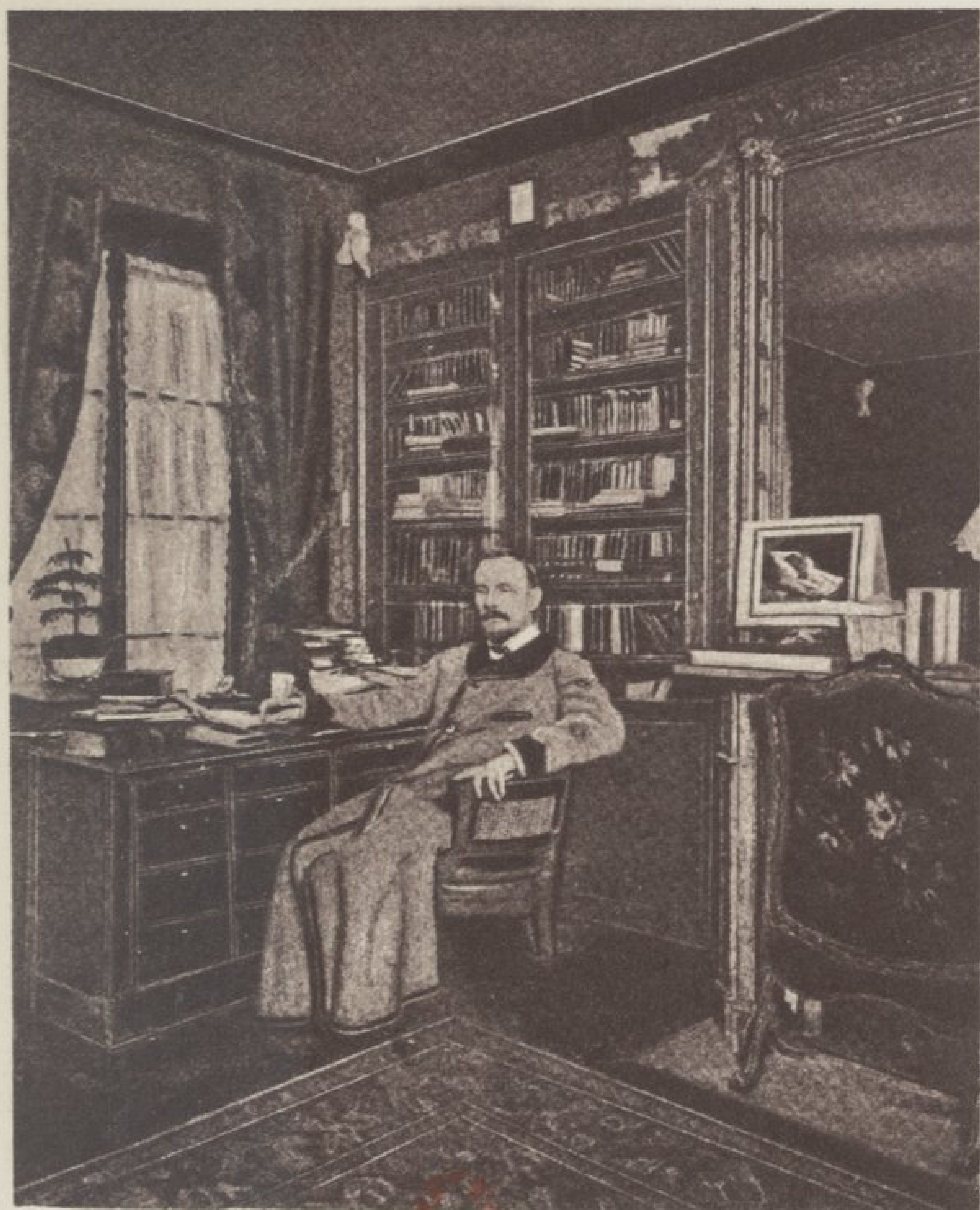
vitre, qui le mordit, comme animée, et menaça Violone de son poing saignant.

— C'est toi ? dit le maître d'étude. Petit imbécile, te voilà content !

— Dame ! lui cria Véringue, tandis que, avec entrain, il cassait d'un second coup de poing un autre carreau. Pourquoi que vous l'embrassiez et que vous m'embrassiez pas, moi ?

Et il ajouta, en se barbouillant gaminement la figure avec le sang qui coulait de sa main coupée :

— Tiens, moi aussi, j'en ai des joues rouges, quand j'en veux !



JULES RENARD
dans son cabinet de travail Rue du Rocher
(1898)

Les Petites Bruyères

à Jean Lorrain

I

Gens des deux sexes

1

Ecrire des maximes, c'est relever chaque jour, comme un épicier d'ordre, les petites recettes de son esprit.

2

Faire un volume entier, ou seulement tenir toute une conversation sans parler de ces dames, voilà une originalité à prendre, un tour de force à exécuter. Sinon, parlons en tout de suite et que ça finisse.

3

Et d'abord, nous pensons leur être agréable, et même leur faire un brin de cour, (étrange métaphore ! pourquoi pas une botte ?) en numérotant ces quelques notes au moyen de chiffres ordinaires, pour ne pas dire arabes, car il a été fréquemment constaté que les chiffres romains les déroutent, et qu'au delà du nombre XXX elles ne savent plus trop où elles sont.

4

Quand une femme vous dit :

— Oh ! monsieur ! moi, je comprends tout !

Traduisez poliment : “ Je suis une vieille folle, et, pour offrir des pantoufles à mon amant, j’économise sur les polichinelles de mes enfants et le tabac de mon mari.”

5

Il est convenu que les poètes, les romanciers, tous les hommes d’art, ne travaillent que pour la femme. Ils ont grandement raison et se trouvent vite récompensés par la façon décisive et délicate à la fois, et savante, dont elles jugent l’œuvre écrite ou peinte.

Elles disent :

— Il y a des choses drôles.

Ou bien :

— C’est joliment troussé.

Ou bien encore :

— Est-ce assez chic !

Les plus sincères, les enthousiastes, celles dont l’admiration va sans détour à nos cœurs naïfs et vains, se tapent sur le genou avec force et disent :

— C’est épatant !

6

Je sais un jeune homme d’une grande prudence et d’une sévère méthode. A chaque fin d’amour, il prie sa dernière maîtresse de lui signer ce petit billet :

“ Je reconnais que notre rupture s’est faite d’un consentement réciproque, conformément aux règles les plus droites de la galanterie, et avec une entière bonne foi de part et d’autre. ”

C'est daté et, ensuite, fermé avec cinq cachets de cire. Il se croit ainsi garanti contre le vitriol, et peut-être qu'au jour de son mariage il mettra tous les petits billets dans la corbeille.

7

On voit par les rues des choses orgueilleusement peintes. Elles se font en outre remarquer par une allure interjectionnelle, selon le mot d'Edgar Poe, c'est-à-dire, sans doute, qu'elles sautillent sur le trottoir comme des points d'interjection dans un vers de théâtre. Quand elles baissent la tête, ce qui ne leur arrive jamais, on s'aperçoit que ces choses sont des femmes. Elles ont sous le nez un trait éclatant et dur : c'est leur bouche. Mais il semble plutôt que ce soit une fente de tirelire. Il suffit d'y jeter un louis qui tombe sur leur cœur, sensible comme un pèse-lettres, pour avoir aussitôt un petit flacon d'amour bien imité et ressemblant à s'y méprendre à de l'amour de femme honnête, et, par là, elles méritent de manger leur pain quotidien et le nôtre.

8

Vous vous dites : " Enfin, voilà donc une femme sérieuse, nouvelle pour moi et que j'aimerais, réfléchie et même grave, une femme qui ne rit pas à propos de tous les riens ! "

Mais non : elle a des dents d'un bleu de Prusse très foncé, et la préoccupation de ne pas les faire voir.

9

" J'adore le beau ! " dites-vous, madame. Quel beau ? le beau quoi ? le beau Léandre ! car, enfin,

vous n'en doutez pas, pour la femme, l'art c'est l'artiste ; d'où il résulte que :

10

à l'Etranger, en province, et même à Paris, il y a, dans tout ménage bourgeois, un artiste qui le ronge au cœur.

11

Si la femme aimée, ne lisant le journal qu'en “ patrons découpés ”, est ignorante au point de ne connaître, en histoire, par exemple, que la mélancolique aventure du beau vase brisé à Soissons, c'est pour nous une grande, une ineffable joie. Mais cela devient une jouissance spasmodique quand elle le confond avec celui de Sully-Prudhomme.

12

Ma bonne amie ne savait rien. Elle disait : *un* atmosphère, *une* éclair. C'était une fleur sauvage. Elle a voulu apprendre. Elle appelle une lettre *une missive*, le facteur *notre courrier*, une soupe *un potage*, les hommes *des mortels*, et la lune *l'astre nocturne*. Elle s'est cultivée : c'est un légume sec.

13

Entre les lèvres d'une bouche, dont, par bonheur, la description n'est plus à faire, pour avoir été faite quelquefois çà et là, entre des dents blanches, non truffées, serrées étroitement et que n'écartent point ces espaces noirs, ces trous d'ombre qui rappellent vaguement des ouvertures de tunnel, la langue d'une jolie femme apparaît lumineuse, humide, toute semblable à une tranche d'orange et

sans doute légèrement acidulée. On en goûterait, car on ne voit d'abord en elle qu'un instrument de précision propre aux opérations mystérieuses et compliquées de l'amour. Soudain, effarement, recul de buste ! Voilà que, d'une manière inopportune, bruyamment, interminablement, ça se met à retentir !

14

Heureux celui dont la bonne amie possède une belle voix ! Il peut la faire chanter et, avec d'adroits compliments, l'encourager, l'épuiser, et peu à peu lui fatiguer sa langue jusqu'à la mettre hors de service. C'est autant de gagné contre son bavardage.

15

— O poétesse !

— Mais je ne fais pas de vers !

— En êtes-vous sûre ?

— Non, là, bien sincèrement, je vous affirme que je n'en fais que de tout petits, sans prétention, pour les amis et quand je suis triste. C'est bien comme sentiment, voilà tout. Mais j'aime follement tous les vers, et, quand j'en entends dire, je pousse, en signe d'émotion, un petit sifflement prolongé, comme un serpent à sonnettes auquel on donnerait des coups de cravache ; et je sens alors, oh ! je sens très bien que, si j'avais travaillé, j'aurais pu faire une bonne actrice, une grande actrice pour la tragédie sérieuse, avec des strophes dedans.

16

Aujourd'hui si démodées, les banales plaisanteries contre la femme de lettres furent toujours

d'imprudentes fautes de tactique. Bien au contraire, croissez et multipliez, chères sœurs : vous m'enlevez, à moi qui suis homme, la possibilité d'être le dernier en talent.

17

On appelle femme supérieure une femme qui est toute surprise, quand elle se regarde dans une glace, de ne pas se voir au front une étoile en papier doré.

18

— Moi, donc, Monsieur, je suis la femme de votre rêve, car je n'ai pas d'esprit, et je nourris mon enfant toute seule.

Oui, sans doute, mais encore faut-il reconnaître qu'au point de vue humain vous êtes vous-même au-dessous de mainte femelle : car, si l'on a vu des chèvres allaiter maternellement des bébés, on n'a jamais vu une femme donner le sein à un petit bouc.

II

Gens du métier

1

Quand un confrère veut " se mettre en quatre " pour un confrère, il est à craindre qu'il ne le mette en pièces.

2

Un homme de lettres est capable d'avouer ses ridicules pour donner sur sa propre joue un soufflet aux autres.

3

Un ami sincère est un confrère qui croque vivement et nous répète " sous le sceau du secret " tous les petits propos doux, mais aigres, qu'on tient sur notre compte.

4

Un homme de lettres méprise tellement le public qu'il écrit pour le public des choses qu'il méprise lui-même.

5

Afin de juger sainement d'un livre, essayez de vous faire les ongles en le lisant. Si vous n'y parvenez pas, le livre est bon, et, si vous vous êtes un peu coupé, il est excellent.

6

Il est des hommes de lettres qui sont les cholériques des lettres et dont le cerveau est un bas-ventre dérangé. Ils écrivent comme on a la diarrhée.

7

— Platon rapporte quelque part... me dit mon grand confrère.

Je le regarde, épouvanté. Mais mon grand confrère ajoute :

— Soyez tranquille, je ne lis pas Platon. J'ai pris cette phrase dans Caro, qui l'a prise dans Cousin, qui l'a prise dans Voltaire, qui l'a inventée de tous mots. C'est comme les proverbes, quand je ne sais pas d'où ils viennent, je dis qu'ils sont arabes !

8

Si l'on voulait assembler une riche collection de sourires, cueillerait-on le plus jaune sur les lèvres du confrère qui fait un compliment ou sur celles du confrère qui le reçoit ?

9

— Ton livre est très bien.

— Là, franchement, qu'en penses-tu ?

— Eh ! bien, mon cher, entre nous, je trouve

que l'observation y est, comment dirais-je ? nulle.

— Voyons, tu me dis cela à moi, qui ai fait une noce de tous les dieux. Quand on a vécu comme moi, mon petit, on a retenu quelque chose, diable ! Laisse-moi au moins le mérite de ma triste expérience.

— Alors, c'est sans doute le style qui m'aura paru lâché, et tes phrases sonnent parfois comme des portions de chaudrons qui s'entrechoquent !

— Ah ! non, par exemple ! il n'y a peut-être que cela dans mon livre, mais il y a le style, j'en suis sûr !

— Soit, mais avoue ton entente à démarquer les gens, et que les choses que tu dis dégoûtent comme les choses dont on a trop mangé !

— Es-tu fou ? écoute, je te passe le reste, mon bouquin ne vaut pas deux sous, c'est peut-être fait sans talent, mais accorde-moi que ça n'avait encore jamais été fait ?

— Oui, mon gros, ton livre est très bien. (voir plus haut).

10

Ah ! qu'il nous serait doux de mourir, et comme auparavant nous nous engraisserions avec soin si nous pouvions forcer nos quatre meilleurs confrères à porter, selon la coutume des villages, notre cercueil de la maison au cimetière, à suer, durant quelques bonnes heures, sous le poids vengeur de notre corps défunt !

III

Gens du monde

I

Un jour, on m'a dit : " Si tu veux faire ton chemin, il faut aller dans le monde ! " Le soir même, en carcan, je suis parti de bonne heure, sur la pointe (il pleuvait) de mes bottines vernies. Le premier arrivé, j'ai découvert tout de suite le maître de la maison. L'Etat l'emploie quelque part. Je me suis mis bien avec lui, et nous avons allumé les bougies ensemble, celles du devant seulement, à cause de la tenture qui prend feu " pour un rien ". Je tenais la boîte où il jetait les vieux bouts. Madame s'habillait. Il commença :

2

" D'abord, pour votre peine, un conseil. Allez vite prendre dans l'antichambre votre chapeau et votre parapluie, et portez-les dans un petit coin que je vais vous " enseigner ". Ils y seront, je l'espère, plus tranquilles, et vous ne courrez pas le risque de

retrouver votre chapeau neuf avec des poils roux, et votre parapluie de soie transformé en jonc exotique coupé dans le bois de Vincennes. Sachez qu'il défile, en un hiver, ici, plus de mille personnes. C'est comme chez le commissaire de police. Seulement, on vole " en sortant ".

3

" Prononcez, au hasard, pour voir, un nom d'homme célèbre. " Cher monsieur, vous dirai-je aussitôt en faisant une bouche de flûtiste, il était encore à notre dernier jeudi. Il n'en manque pas un, et nous l'attendons. " Mais la vérité est que vous en serez réduit à appeler " cher maître " le triste maître de maison que je suis. Heureusement, tous les genres d'esprit se donnent rendez-vous chez moi : le fin, le subtil, l'aigu, le profond, le prime-sautier, le rude et le doux. D'habitude, ils font un tintamarre ! On se croirait dans un salon... sérieux, quand madame est bien gentille. Mais, par exception, ce soir, comme tous les soirs d'ailleurs, ce sera " un fait exprès ". On entendra la bêtise voler, la bêtise hannetonnante.

4

" Un homme est distingué et reçu dans le grand monde s'il ne crache pas sur le parquet, s'il ne tripote pas ses chaussettes en causant et s'il s'assure, de temps en temps, que son pantalon ferme bien. Une femme distinguée est une femme " qui ne se fait jamais remarquer ", ou, plus simplement, une femme qu'on ne distingue pas. Ils s'asseyent, bâillent, se lèvent, marchent de long en large,

sifflotent des airs. Qu'est-ce qu'ils font là ? Ceux qui ne s'ennuient pas se raccrochent. C'est dégoûtant. Je suis obligé de me placer devant eux, en Christ, les bras écartés.

5

“ Ils me stupéfient, viennent chez moi, me regardent à peine, mangent tout mon sucre, et ne me parlent que pour me demander “ où sont les cabinets ”. Je cloue le tapis afin de les empêcher de secouer leur linge bimensuel ; mais ils danseraient sur mon ventre. Je fausse le piano à l'avance ; mais ils joueraient sur un ratelier de dents fausses. En outre, ils aiment beaucoup le jeu des “ petits papiers ”, ainsi appelé à cause des petites ordures qu'on écarte dessus. Par exemple, qui me mettra dans ma poche la clef des diseurs de vers ? Ho ! les sales gars !

“ Toutefois, j'ai mon bénéfice, le droit de couvrir, au vestiaire, les épaules croûteuses des plus vieilles dames et de glisser ma main dans leur dos, jusqu'aux reins.

6

“ Nous avons un ami indispensable. Peut-être trouverait-on, en cherchant bien, une de ses chemises de nuit sous l'édredon de madame. Quand elle chante, il va de l'un à l'autre, en chien de berger, ramène au centre ceux qui s'éloignent, et, le premier, jappe avec ses mains, aux bons endroits. Il prend le chouberski par l'oreille, le passe dans la salle à manger, et, très haut, trouve fameux un thé qui n'a encore séché que deux fois sur la fenêtre.

“ Puis, quand l'heure s'avance, il dit, inspirant,

expirant avec force et lenteur sous sa main en abat-sons :

“ Si on s’en allait ? allons donc nous-en ; madame est lasse ”.

Il empêche les gens de rester trop tard et fait vider les lieux. Cet homme-là vaut son pesant d’appointements fixes.

7

“ Mais, je le répétais encore à madame tout à l’heure, à notre dîner de pommes frites (il faut bien vivre), je veux faire mon chemin ! Vous aussi, n’est-ce pas ? Tant mieux. Permettez que nous fassions route ensemble. On sonne. Voilà, si je ne vous compte pas, le premier de nos imbéciles. Misère de misère ! Ils ne me prêteront donc jamais la paix ! Préparez-vous. Le moment est venu de s’amuser ferme. Aussi, tenez, cher monsieur, si j’étais à votre place, tandis qu’il en est temps encore, j’irais me coucher, et, rentré dans ma chambrette (un lit, une table, une chaise : je vois ça), las d’avoir fait mon tour du monde, je déchirerais et, comme on effeuille un manuscrit d’oraison funèbre sur une tombe poétique, j’émietterais pour les souris mon plastron de chemise en papier gommé ”.

Baucis et Philémon

à Léon Riotor

I

Le vieux dit :

— Bique, qu'eſt-ce que nous allons devenir, maintenant ?

— Mais, répondit la vieille avec une douceur pateline, n'avons-nous plus le sou ?

— Ne le sais-tu pas ? reprit le vieux au teint de coquelicot fané. Mange-t-on de la viande sans la payer, et se larde-t-on pour rien ? Non, nous n'avons plus le sou.

C'était vrai. Le vieux avait mal fait ses calculs. Il s'était dit :

" Les cinq mille francs que j'ai économisés comme tâcheron, au lieu de les placer, ce qui serait bête, puisque je n'ai pas d'enfants, je veux les partager en dix parts. Mettons que j'aie encore dix ans à vivre ; c'eſt tout le bout du monde. Avec cinq cent francs par an nous serons princes. Et puis, ma vieille bique mourra avant moi, pour sûr, et, si elle meurt après, tant pis pour elle ! "

Il fut bien surpris quand il tira, du fond d'une vieille feuillette où il cachait son argent, sa dernière pièce. Et ni l'un ni l'autre n'était mort, pas même la vieille. Mais c'est à elle qu'il s'en prenait, honteux de son imprévoyance.

— Oh ! tu n'en a plus pour longtemps, dit-il. Ça serait trop drôle si tu ne crevais pas la première. Seulement, il faut tout de même nous arranger jusqu'à la fin.

— Faisons comme tu voudras, mon vieux, dit la vieille humble et sournoise.

— Naturellement qu'on fera ce que je voudrai, chamelle, reprit le vieux. Voilà : avec de quoi acheter le pain de la soupe à l'eau, il nous reste encore la vigne et le petit champ de pommes de terre. Je ne veux pas les vendre ; ça vient du père, et c'est sacré comme la maison. Moi, je ne suis pas difficile à nourrir. Je prends la moitié de la soupe et le vin. Et toi, qu'est-ce que tu prends ?

— Alors, moi, je prends l'autre moitié de la soupe et les pommes de terre, dit la vieille.

— Mâtin ! tu gardes la belle part. Heureusement que j'ai perdu l'appétit. Vas-tu t'empiffrer, bougresse !

— C'est le cochon le plus gras qu'on tue d'abord, remarqua la vieille. Le bon Dieu va bientôt me rappeler.

— Le diable t'entende, jument !

II

D'humeur chagrine, il la bourrait tout le jour, sans cesse étonné de la trouver là, sous son nez, dans ses jambes et dans son lit, inutile. Après qua-

rante années de ménage, il ne pouvait encore se croire marié à une telle femme. Fréquemment il disait d'elle, comme parlant d'une étrangère : " Non, jamais je n'en ai vu une pareille ! "

Il lui découvrait aujourd'hui un défaut, observé hier, que sincèrement il croyait neuf. Il ne se lassait pas de la gourmander, de la tarabuster avec l'entrain d'un homme virulent et jeune. Il causait bien, ayant fréquenté des ouvriers de ville ; mais, quand il s'adressait à sa femme, ses phrases, correctes au début, se terminaient toujours grossièrement, en dépit de son usage du grand monde, pareilles à ces masses dont le manche léger s'est poli au frottement des mains, qui peuvent d'un seul coup de leur lingot de fer assommer un homme.

Tous les deux, en effet, étaient si différents l'un de l'autre ! Le vieux, maigre, la peau jaune et dure au toucher comme une cosse de légume sec, portait avec noblesse sa barbe blanche et ses cheveux bouclés, qu'il se taillait avec son sécateur de vigne dès qu'ils lui tombaient dans l'œil. La vieille, au contraire, se perdait au milieu d'une chair croulante, et, comme si un filet l'eût enveloppée, eût pesé sur elle du poids de tous ses plombs, elle marchait les yeux baissés vers la terre.

— Je ne la bats pas, disait le vieux, de peur d'enfoncer et d'y rester !

Elle avait beau se laver, elle suait trop vite, et la saleté se reformait rapidement, la démangeait, et, plus d'une fois, il lui arriva de se tromper, de croire à l'acharnement d'une mouche :

— Voyez donc si je n'ai pas une bête ? demandait-elle en montrant son cou rougi par le grattage des ongles.

— Mais c'eſt de la crasse, ma bonne vieille, c'eſt de la crasse que vous avez là.

Jamais elle ne répondait aux injures du vieux par une injure. D'ailleurs, toujours en train de digérer, elle parlait avec une certaine difficulté, et souvent, malgré elle, le mot qu'elle commençait s'achevait en un renvoi discret. Bien qu'elle déteſtât son homme de presque toutes les parties de son cœur, elle n'hésitait pas, bravant l'inévitable rebuffade, à s'approcher parfois de lui, un peigne à la main.

— Qu'eſt-ce que tu veux ? disait le vieux, tout de suite tremblant de colère. Qu'eſt-ce que tu viens faire ici ?

— Laisse-moi démêler ta barbe qui s'en va bout-ci, bout-là.

— Si tu approches, criait le vieux vermillonné, si tu me touches, tu m'entends, garce, c'eſt à moi que tu auras affaire !

Mais elle avançait quand même, et bientôt la longue barbe coulait entre ses doigts, blanche comme un jet de fleur de farine.

— Veux-tu me laisser tranquille, charogne ! disait le vieux, mais sans la repousser, les yeux au plafond pour ne pas la voir.

Cela ne se passait pas toujours ainsi. Quand, somnolente, la vieille oubliait de lui ratisser le menton, le vieux la réveillait avec un cri de rage, et, se tirant la barbe jusqu'à la faire vibrer :

— Ecoute-moi bien, ânesse, si dans une minute.....

Elle avait juſte le temps de sauter sur son peigne. La toilette terminée, elle se retirait au coin de la cheminée, qu'elle habitait principalement, et

faisait un violent bruit de mâchoires. Mais on ne pouvait savoir si elle maugréait à la sourdine, ou si elle mangeait simplement ses pommes de terre trop chaudes.

III

Ils vécurent comme le vieux l'avait ordonné. Ils se partageaient la soupe également, de bonne foi, sans chicane. Les cuillers allaient, lentes, du bord au milieu de l'écuelle, et là s'arrêtaient, sans se toucher, de sorte qu'il restait toujours entre elles un petit mur de pain trempé pour le chat. Puis, l'homme buvait son vin et sa face s'empourprait sous ses poils blancs, semblable à un soleil rayonnant sous un horizon de neige. La femme épluchait ses pommes de terre, accroupie dans la cheminée, près de la marmite fumante. Volontiers elle eût pris un bol de vin. Elle se risquait :

— Ne veux-tu point m'en donner une goutte, mon vieux ?

— Est-ce que je te demande des pommes de terre, bourrique ? répondait le vieux, cramoisi comme l'envers d'une douve ancienne. Chacun son lot ; garde le tien, je garde le mien.

Cependant, il restait souvent sur sa faim, opiniâtré même contre son ventre. Dépitée, la vieille, par vengeance, mangeait au-delà de sa capacité. Elle faisait sauter la pomme de terre d'une main dans l'autre, en soufflant dessus, pour qu'elle se refroidît, y donnait un coup de dent avec trop de hâte, et le morceau roulait encore dans sa bouche, lui brûlait la langue et la gorge. Elle croyait manger de la flamme. Soudain, ses bras tombaient. Elle

fermait les yeux et, affaissée, entrouvrait les lèvres. Des choses blanches, des mixtures de salive et de pommes de terre pendaient aux coins. La respiration gênée par le trop plein de l'estomac, elle étouffait.

— Elle va pourtant se faire péter ! disait le vieux qui ne se dérangeait pas.

— Ça ne peut point tarder, disait la vieille comme en sortant d'un rêve ; mais, mon pauvre vieux, ce n'est pas encore pour cette fois.

Et, soulagée de son oppression, elle buvait un grand coup d'air et replongeait sa main dans la marmite.

" Je me suis peut-être volé ", pensait le vieux. Tandis que sa femme n'avait guère qu'à regarder pousser ses pommes de terre, les mains jointes sur sa graisse, il devait peiner dans sa vigne, la piocher en forçat, craindre pour elle les gelées et les grêles, être agité d'angoisses quand le soleil se couchait " avec son chapeau ", ce qui est un signe de mauvaise récolte. Dès le matin, et jusqu'à la nuit, il se traînait entre les ceps, le dos voûté sous sa peau de chèvre rousse, épouvantement des merles.

Il vendangeait seul et bousculait la vieille en trépignant de fureur si, dans l'espoir de goûter au vin doux, elle lui faisait hypocritement ses offres de service. Il foulait son vin lui-même, avec ses pieds, ses pieds à lui, poudreux, crottés même si c'était son idée, et, les poings fermes au bord du tonneau, il faisait travailler activement ses vieilles jambes ligneuses, passionné, ardent comme à une tuerie, éclaboussé de taches sanglantes. La vieille rôdait autour de lui, essayait ses flatteries.

— Je crois qu'il va être bon, cette année

— Oui-da ! tu le crois, carne ! disait le vieux, redressé, et se croisant les bras dans la vapeur d'or de la cuve, comme un lutteur en pleine victoire.

— C'est mon avis, ajoutait la vieille, encouragée, artificieuse.

— Elle dit que c'est son avis ! criait le vieux, les mains levées vers les nues, près de fondre à pieds joints sur la vieille et de s'abattre sur elle, toutes griffes dehors.

Mais, apparemment, la peur qu'un moment d'arrêt ne fît tourner son vin le calmait, et il se remettait à piétiner, à broyer le raisin comme un ennemi personnel, les talons en feu, usant sa dernière vigueur, farouche et, par l'odorat, déjà ivre.

IV

Aux soirs tièdes de l'automne, le vieux, sa soupe vite avalée, s'asseyait près de la fenêtre ouverte, et, recueilli, méthodique dans sa jouissance, élevait son verre comme un ciboire, saluait la lune montante, la lune mangeuse de brumes, et buvait lentement, n'étant pas de ceux qui gaspillent. S'il effrayait les oiseaux et les petits enfants, il attirait sans effort les hommes qui passaient sur la route.

— Cousin Raponot, n'entrez-vous point ?

Raponot n'entrait pas, mais il prenait, joyeux en dedans, le verre que lui tendait le vieux par la fenêtre, et tous les deux buvotaient le vin nouveau, avec la même attention et une égale connaissance de ses vertus. Du côté de la cheminée, ils entendaient le souffle flûteur de la vieille sur ses pommes de terre.

— La cousine mange, disait Raponot.

— Non, elle bâfre et ne fait que ça. A son âge, elle a encore le ventre dur comme de la tôle, comme une femme pleine qu'elle n'a jamais pu être. Elle détruit toutes les pommes de terre, et ne m'en laisserait pas une, allez, la dévorante ! Mais je n'y tiens pas, et je vivrais de racines. Oui, cousin Raponot, moi, tel que me voilà, je souperais avec une trempette de racines !

— Et moi pareillement, disait Raponot ; mais c'est pas trop les racines qui manquent, c'est plutôt le vin.

Ensuite ils parlaient d'autre chose. De temps en temps, le vieux, par habitude, sans méchanceté, et comme il jurait le saint nom du bon Dieu pour renforcer son langage, donnait son opinion sur la vieille, l'appréciait froidement, la comparait à des animaux familiers :

— C'est une truie, disait-il.

— Ah ! ah ! répondait Raponot.

Et ils continuaient de parler d'autre chose, ou se taisaient comme pour écouter le vin filtrer jusqu'aux couches les plus profondes de leur être.

Tout à coup, Raponot, par-dessus la tête du vieux semblait fouiller du regard l'ombre de la cheminée.

— Il me paraît, disait-il, qu'on ne l'entend plus !

— C'est rien, disait le vieux, elle étouffe, mais c'est pour rire, la goulue !

— Ah ! c'est pour rire ?

— Non, il faut attendre que ça revienne !

Mais Raponot s'inquiétait :

— Je trouve qu'elle étouffe un peu longtemps !

— Ah ! ouath ! disait le vieux. Des fois, elle reste une heure sans mouver, en pleine suie, pour m'attraper !

— Tout de même, je vas voir, disait Raponot.

Il entrait.

La vieille, calée par ses lourdes boursouflures de chair, s'était presque affalée sur le sol battu.

— Cousine, c'est-il que tu dors ?

— Elle fait la sourde, disait le vieux.

— Ma foi, elle ne bouge plus, affirmait Raponot.

Le vieux se levait et feignait d'être dupe.

— Plaît-il ! parles-tu vrai, au moins, mon cousin ? Alors donc j'aurai maintenant les pommes de terre pour moi, j'en mangerai mon saoul, sans céder de vin en pour? Je me régalerai tout seul? C'est-il Dieu possible que j'aie de la chance une fois en ma vie !

Il ricanait et poussait de son sabot la vieille. Toute la masse se gonflait et se creusait comme un matelas qu'on retourne.

— Oh ! disait le vieux imitant la déception, tu vois bien qu'elle remue encore, bêta !

— Il n'y a pas d'offense, répondait Raponot, grave ; mais ma croyance à moi serait qu'elle pourrait bien être morte.

La vieille, au coup de sabot, s'était écrasée tout à fait, et sa tête dévastée portait maintenant à terre sur ses mèches grises, parmi les épluchures.

Le vieux se frottait les yeux pour les dégager de leur brouillard. Il goguenardait encore et disait :

— Je la connais, la finaude ! la matoise !

Mais déjà il se sentait mal à l'aise, les paroles libertines comme glacées sur la langue, et, l'assurance perdue, il regardait Raponot ; puis, les prunelles roulantes, il regardait la vieille, et, n'osant plus y toucher du pied, attendait, flattant sa barbe, perplexe, le nez blanc.

Le Coureur de Filles

à Alfred Valette

I

Parce qu'il venait d'achever ses cinq ans, Pierre Leroc se croyait homme, c'eſt-à-dire libre, le soir, après le travail, de sortir seul, de jouer aux cartes en prenant quelque chose, en racontant des souvenirs du régiment, et de rentrer tard, à l'heure où les chiens, qui sont enragés, courent par les rues désertes, cherchant des os, la queue arquée entre les jambes. Doux au fond et docile, il n'avait guère que ce défaut de vouloir faire l'homme, non seulement avec ses deux sœurs timides et simples, mais encore avec son père et sa mère, parents terribles. La mère l'avait prévenu tout de suite :

— Je ne veux pas que tu quittes la ferme après la soupe.

— Mais, maman, qu'eſt-ce que je fais ? Je ne fais rien, moi !

— Prends bien garde, ou je te donne une calotte !

Une calotte ! Pierre haussait les épaules. La Griotte, comme on appelait sa mère, du nom de la cerise à courte queue, n'avait pas changé pendant son absence. Elle semblait toujours aussi aigre, et même aussi bonne qu'auparavant. Elle aimait ses enfants d'une manière bizarre, méchante et dure le plus souvent, mais toute en pleurs dès que son fils écrivait :

" J'ai couché cette nuit à la salle de police ", et dès que l'une des deux sœurs se faisait venir le sang au bout du doigt d'une brusque piqûre.

— Mais, maman, je ne suis pourtant plus un gamin !

— Tais-toi donc, nez mou ! Je te défends de courir le guilledou. M'entends-tu ?

A ces mots, les deux sœurs, en train de coudre avec application près de la fenêtre, les joues caressées, au moindre coup de vent, par les langues des géraniums qui se penchaient, élastiques, baissèrent sagement les yeux. La Griotte s'en aperçut, et, comme elle avait dit une bêtise, elle s'en prit à Pierre :

— D'abord, grand vaurien, tu ne pourrais pas mieux te tenir, quand tes sœurs sont là ?

Sous ses sourcils rejoints ses yeux paraissaient en combustion. Elle tremblait, les poings fermés. Ses lèvres blanches rentraient dans sa bouche, comme si les pointes de ses dents, pareilles à des aiguilles, en eussent pincé, mordu et tiré les bords de l'intérieur, pour les réunir en un surjet solide. Allait-elle prendre un manche de balai ou une casserole ?

Les deux sœurs haletaient et manquaient deux points sur trois. Pierre répondit :

— Tu ne sais pas ce que tu dis, va, maman !

Il sortit et, ce soir-là, rentra plus tard encore que d'habitude.

II

Le père dut intervenir. C'était un homme d'une force extraordinaire. De ce qu'on l'avait vu abattre un bélier malade, d'un seul coup de pioche à la nuque, on avait conclu qu'il pouvait prendre un bœuf furieux par ses deux cornes et le retourner sur le dos, simplement, comme une petite tortue de restaurant. Une autre fois, n'avait-il pas, d'une détente de jarret, cassé la jambe droite d'un de ses meilleurs amis ? Ces histoires étonnantes, peut-être fausses, se contaient aux veillées d'hiver, aux soirées d'été, au chant criard des rainettes, et intéressaient comme des légendes. Certes, son garçon Pierre, par sa haute taille et ses membres souples et solides comme l'érable, tenait visiblement de lui. Mais quelle différence ! D'abord, un fils n'est jamais aussi fort que son père.

Leroc se montrait surtout redoutable dans les discussions sur l'honneur, celui des filles et celui des garçons. Il s'enflait soudain, comme si une grande bouffée de vent eût soufflé, par ses veines, dans tout son être. On s'attendait à voir " gicler " des filets rouges de ses tempes battues par les violents afflux du sang. Ainsi les vers de terre sortent d'un sol humide, quand on frappe rythmiquement autour d'eux. Pour les fautes de libertinage, Leroc n'admettait qu'un seul châtiment : la mort.

Déjà il avait voulu tuer, à coups de revolver, une des deux sœurs injustement soupçonnée. Heureu-

sement le revolver n'était pas chargé. Le chien de l'arme fit, jusqu'à six fois, un petit " clic " inutile et grotesque. Les deux sœurs étaient à ce point innocentes qu'elles ne surent jamais bien, se trouvant côte à côte au moment de l'attentat, laquelle des deux avait failli mourir, et si leur père avait voulu plaisanter. Car, sensible au ridicule, il n'insista pas. Seulement, il eut soin de glisser dans le revolver, séance tenante, une balle. Une seule devait suffire à l'occasion !

III

Il dit à Pierre :

— Alors, tu suis les " fumelles ?

— Comment, tu t'en mêles aussi, répondit Pierre, toi, un homme !

C'était impatientant. Il reprit, têtu, le front plissé :

— Et quand ça serait ?

— Oh ! moi, dit Leroc, je n'y vais pas par quatre chemins. Si tu sors encore le soir pour aller retrouver ta traînée, tu auras affaire à moi.

De ses doigts recourbés, il indiqua le creux de sa poitrine, à trois reprises diverses, comme un pécheur convaincu.

Ce défi exaspéra Pierre.

Il ne tenait pas aux filles, mais il tenait à sa liberté. Il garderait sa liberté et les filles avec. Les tracasseries de sa mère l'avaient rendu mauvais. Il comprit que toute tentative d'arrangement serait vaine. Il chercha quelque temps une bonne réplique, qu'il roula dans son cerveau, comme un enfant pétrit entre ses doigts une boule de neige, une réplique

dure, serrée, lourde d'entêtement, et la jeta en plein dans la colère de son père, avec méchanceté et hardiesse :

— Je suis majeur, je peux faire ce que je veux !

Les deux sœurs cessèrent de coudre et dressèrent leur col, l'une toute rouge, et l'autre toute pâle. Qu'allait-il se passer ?

Pierre regardait résolument son père. Tous les deux se soufflaient dans la figure, les épaules penchées et prêtes à se heurter ; mais la Griotte, épouvantée et subitement attendrie par le danger que courait son fils, se jeta entre les deux hommes en criant :

— Leroc, aussi, tu ne sais pas le prendre, ce petit ! Laisse-moi faire.

Il ne se passa rien. Leroc en s'arc-boutant contre un mur neuf l'aurait fait crouler, mais il obéissait volontiers à sa femme. Par peur ou par mépris, il se contint et dit à Pierre :

— Ah ! tu fais ton majeur avec ton père, mon garçon, c'est bon ! Continue, jusqu'à ce que je t'arrête.

Et il détourna ses épaules menaçantes avec la lenteur d'une grue qui déplace des pierres de taille.

IV

Pierre continua de rentrer à des heures tardives, indifférent aux clabauderies. Sa mère se mit en chasse avec ardeur, pour trois motifs. D'abord, très religieuse, elle ne trouvait dans l'œuvre de chair, en dehors du mariage, que crime et perdition.

Elle voulait surprendre son fils en pleine débauche, le nez sur la chose, et, après l'avoir corrigé (car elle le voyait encore tout petit, en culotte fendue, la porte grande ouverte aux fessées), lui faire honte de sa conduite et le ramener à la ferme par l'une et l'autre oreilles, alternativement. Ensuite, elle était jalouse comme mère. Enfin, elle voulait regarder en face l'amoureuse et, au moyen d'habiles coups doubles, lui distribuer, à elle aussi, sa part de gifles.

Dès que Pierre était sorti, elle prenait son parapluie, même aux plus beaux soirs, et sa lanterne grillée, sans laquelle elle n'allait jamais dehors, la nuit venue, et tâchait de le suivre. C'était impossible. En effet, grâce à ses longues jambes, Pierre la distançait sans peine et, plein de méfiance, rusait, compliquait les détours. Elle le perdait rapidement de vue, devait revenir irritée et maligne, mais non découragée. Leroc et les deux sœurs dormaient déjà, tous les trois dans la même chambre. Pierre couchait à côté, dans l'écurie, tout près des bêtes. On pouvait l'entendre rentrer en collant son oreille au mur. Depuis quelque temps, c'était à croire qu'il ne rentrait pas du tout. Ayant enjambé son homme, coulée dans la ruelle, la Griotte, étendue sur le dos, son chapelet entre ses doigts, écoutait de ses deux oreilles. Mais rien ! pas un bruit de loquet ! Bientôt, sommeillante, elle aurait été incapable de faire une différence entre un claquement de porte et la chute coupée et sourde d'une grosse bouse de vache. Il lui fallait accrocher son chapelet à la croix du bénitier et s'endormir tout à fait.

Un soir, elle eut une grande surprise. Vite déroutée par la disparition brusque de Pierre à un pan de mur, elle s'en revenait à la maison, lente-

ment, toute triste. Elle entendit des pas qui la suivaient. On semblait avancer avec précaution. Elle se cacha derrière un arbre. Une ombre la frôla. C'était son fils. Comment, si tôt ? Elle prit sa piste et prudemment l'épia. Il alla droit à l'écurie, en évitant de marcher sur les pierres craquantes. Il mit ses sabots dans ses mains, et il poussait la porte avec douceur quand sa mère lui frappa sur l'épaule.

— Tu ne l'as donc pas trouvée, ce soir ?

Il parut étonné.

— Tiens, tu n'es point couchée !

Comme elle ne répondait pas, il reprit avec hauteur :

— Non, je ne l'ai pas trouvée.

— Tu l'avoues donc ! Tu cours après elle, tous les soirs !

Déjà rageuse, elle lui pointait son parapluie en pleine poitrine et lui en donnait de grands coups sur les bras, tandis qu'elle agitait sa lanterne en la balançant comme un encensoir. Il laissa tomber ses sabots et saisit le bout du parapluie en disant d'une voix basse :

— T'es folle, maman, t'es folle, c'est sûr.

Elle lui jeta des mottes de terre, des morceaux de bois, tout ce qu'elle trouvait sous sa main. Il ouvrit le parapluie, et les projectiles rebondirent sur la toile tendue et sonore. Elle l'insultait en lui donnant des noms d'animaux méprisés, sans trop crier, de peur de réveiller les deux sœurs. Enfin, elle agrippa une baleine du parapluie. Pierre le lâcha et disparut dans la nuit.

V

Le lendemain soir, la Griotte repartit en chasse comme de coutume. Il lui sembla qu'elle suivrait Pierre plus aisément. Il marchait au milieu de la route sans tourner la tête de droite et de gauche, comme une personne honnête qui se promène pour se promener et n'a rien à craindre. Il s'enfonça tranquillement dans l'ombre des acacias. Elle crut le tenir, avec l'autre peut-être. Mais brusquement il se retourna et s'écria :

— Si tu crois que je ne te vois pas ! Mais tu perds ton temps.

Et il s'enfuit, sauta par-dessus un petit mur de pierres sèches. Elle avait beau crier :

— Vas-tu m'écouter, vas-tu m'écouter !

Il se sauvait toujours, peu à peu rétréci et rapetissé par les ténèbres. Longtemps encore elle le vit courir dans le pré, foulant les herbes, pareil à un revenant en folie. Sur son passage, de grands bœufs blancs se dressaient pesamment, étiraient leurs membres humides de rosée et gourds et soufflaient avec force, pris d'inquiétude, leurs cornes luisantes en avant, toutes semblables à des arcs étranges où les étoiles auraient tendu leurs rayons.

— Je fais des bêtises, se dit la Griotte. Je me montre trop tôt.

VI

— Cette fois, ils ne m'échapperont pas.

Elle pensait cela au bord de la rivière, à une bonne distance de Pierre qui, ce soir-là, n'avait pu la dépister. Patiente, elle marchait toujours

entre deux saules. De temps en temps, elle reculait, repartait, et elle riait en elle-même, car si, de loin, un passant l'apercevait, il pouvait croire à une danse fantastique où elle faisait trois pas en avant, deux en arrière, jouant le rôle du cavalier seul.

Devant un coude bien arrondi de la rivière, Pierre s'arrêta. Un bateau de flotteur, attaché à un tronc de saule par une chaîne libre, clappait comme une langue de chien qui boit. Pierre le détacha et sauta dedans. Le bateau glissa vers l'autre bord, sur le reflet d'un ciel très pur, jonché d'astres brillants comme des yeux et que le sillage faisait légèrement clignoter. L'eau coulait, lente, sans chocs, s'illuminait entre deux projections de saules, rentrait dans l'ombre, et la perche de Pierre s'enfonçait, se retirait sans bruit. Il semblait pêcher aux feux de la lune et, avec son bras démesurément allongé, aller chercher des poissons sous les cailloux.

La Griotte ne put retenir une exclamation. La chance encore se tournait contre elle. Elle ne la verrait donc jamais, cette fille ! Pierre était arrivé. Les saules, au-dessus de lui, se creusaient en charmille impénétrable, et leurs branches se traînaient sur une pile de bois. Il était là, à n'en pas douter, derrière cette pile, sous un couvercle de feuilles fraîches, le nid de leur amour!

La Griotte entendait la voix de Pierre, des sons indistincts et lointains, coupés de silences pour les réponses de l'autre voix, qu'elle n'entendait pas. Elle aurait voulu se jeter à l'eau ; elle ne put qu'agiter ses deux poings, suffoquée, en criant :

— Libertins, libertins ! et en pleurant douloureusement.

VII

Dans la journée, elle faisait des recherches et allait, effrontée, de porte en porte, par tout le village, questionner les filles.

— C'est-il toi qui veux les bœufs ?

Si la fille rougissait, sans oser comprendre, la Griotte précisait :

— Je te demande si c'est toi qui veux les bœufs avec mon Pierre !

L'une lui rit au nez, l'autre la remit vertement à sa place. Une troisième la menaça même de lui faire envoyer du papier par M. le Juge de paix.

Elle ne put rien savoir et désespéra de jamais connaître la vérité, de plus en plus haineuse contre la rouleuse inconnue qui lui volait l'amitié de son enfant. Comme Leroc n'agissait pas, ne faisait aucune observation, en apparence désintéressé, elle l'aiguillonna, vexée toutefois de n'avoir point réussi toute seule.

— Il faudrait pourtant t'y mettre, Leroc, et que ça finisse, cette histoire !

— Ah ! tu te rends, dit Leroc avec dédain ; ce n'est pas dommage. T'a-t-il assez roulée, le petit que je ne sais pas prendre. Oh ! tu en es encore une drue, toi, de femme ! Enfin, tu y renonces ; c'est bon : à mon tour !

Il s'expliqua nettement avec Pierre.

— Ou tu te coucheras ce soir tout de suite après la soupe, ou je te ferai ton affaire ce soir même.

Sa voix était si ferme, son attitude si énergique, que les deux sœurs s'agitèrent, effarées, et leurs quatre yeux se déplacèrent vivement, dans tous les

sens, comme les billes d'ivoire d'un jongleur.

Pierre ne répondit même pas, et, sa soupe avalée avec précipitation, il s'en alla en pleine liberté, sifflotant.

Il passa dehors la moitié de la nuit.

Comme il rentrait, insoucieux, à son écurie, une détonation éclata tout près de lui. En même temps, un grand cri fut poussé. Pierre se précipita et retint son père prêt à tomber. Leroc venait en effet de se loger une balle dans le bras gauche. Il criait, comme égorgé. Pierre le traîna à la maison. Ce fut une stupéfaction. Les deux sœurs s'étaient assises sur leur lit. Elles se frottaient les yeux, ouvraient la bouche, et, pâles, collées l'une contre l'autre comme des figurines de porcelaine, elles tâchaient de comprendre. En chemise, sèche et affolée, la Griotte avait dévalé du haut de son grand lit. Une mèche de cheveux gris s'était échappée de son serre-tête et se tordait au creux de ses épaules maigres. Le bras de Leroc pendait misérablement. On le tâtait, on lui disait :

— Fais donc voir, montre donc ! Mon pauvre vieux, comment diable as-tu fait ton coup ?

Mais, à chaque attouchement, il se débattait avec des plaintes rauques.

— Laissez-moi. Allez-vous me laisser ?

Toute la nuit, il gémit à lui seul comme un orchestre d'instruments à vent. Un instant, il se calmait et, d'une voix enfantine, expliquait l'aventure :

— J'ai d'abord voulu tirer, et puis je n'ai plus voulu, et, en même temps que j'ai tiré, je me suis retenu. Enfin, je ne sais pas !

Honteux de sa maladresse, incapable de supporter

sa douleur avec courage, il refusait les soins, surtout ceux de Pierre qu'il n'était pas loin de considérer comme son assassin. Les deux sœurs s'étaient levées et, blanches, grelottantes comme si on les eût trempées dans un seau de glace, tenaient, l'une, la chandelle vacillante, l'autre, des bandes de toile. Le médecin arriva. Il voulut tenter d'extraire la balle.

— Jamais de la vie, ça me ferait trop de mal ! Plus tard, vous reviendrez !

Le médecin dut laisser la balle tranquille.

— Mais, s'il revient, il nous comptera deux visites, dit la Griotte quand il fut parti.

Fréquemment repoussé, Pierre demeurait dans un coin, muet, tout à ses remords. Seule, la Griotte, marchant en chaussons, avait le droit de s'approcher du lit. Leroc eut la fièvre, délira et finit par s'endormir d'un sommeil agité. Parfois, il se débattait, rejetait les draps au pied du lit et mettait à nu ses jambes rugueuses et moussues comme de la vieille écorce. Les deux sœurs se courbaient alors sur leur ouvrage, de telle sorte qu'elles étaient obligées de tirer l'aiguille horizontalement de peur de s'éborgner. A tour de rôle, tous veillèrent Leroc, silencieux, superstitieusement frappés par la bizarrerie de l'accident. La Griotte réfléchissait en découpant de la charpie. Elle jugeait la conduite de Pierre avec plus d'indulgence. Peut-être bien, tout de même, qu'ils l'avaient traité par trop en enfant. Elle ne doutait pas que le malheur de Leroc ne fût une punition du bon Dieu. De son côté, Pierre, amolli, avait embrassé sa mère en lui promettant qu'il ne le ferait plus.

Elle hocha la tête sans rien dire. Ils guettaient

les mouvements du blessé, parlaient à voix basse et faisaient “ chut ! ” aux voisins qui entraient prendre des nouvelles. Ils les donnaient dans l'oreille, les murmuraient comme des confidences. Les curieux s'asseyaient, regardaient quelques instants Leroc dormir, et faisaient place aux autres. L'un d'eux prétendit qu'on aurait mieux fait d'appeler le vétérinaire, moins cher que le médecin, et, sauf le respect que je vous dois, aussi habile à soigner les gens que les bêtes. Toute la journée ce fut un va et vient.

La Griotte, bien vraiment révolutionnée, répétait :

— Jamais on n'a vu chose pareille ; mais, je le dis toujours, on n'a que ce qu'on mérite !

Leroc continuait de dormir, de plus en plus calme.

VIII

Toute la grande chambre tombait à un silence profond. Au-dessus de l'immense cheminée, où tourbillonnait une fumée âcre, entre deux chandeliers de cuivre brillants comme des éclairs et quatre baguettes de bois noir, Napoléon Ier, empereur, son petit chapeau un peu de travers, l'œil sévère et la main droite glissée dans sa redingote grise, comptait, une à une, les pulsations de son grand cœur. On ne voyait pas encore le portrait du général Boulanger, car les gloires successives de la France n'entraient guère sous cet humble toit qu'une vingtaine d'années après leur disparition. Un agent, toutefois, leur avait fait l'article en disant :

— Un malin, celui-là, tenez !

Leroc avait pris le portrait :

— Un malin, vous dites ?

C'est égal, il se défiait et préférait attendre ; et, après avoir tous regardé, à la ronde, longuement, l'image peinte, et, bien que, selon les deux sœurs, elle eût un faux air de Pierre alors soldat, ils l'avaient rendue, en garde contre les entraînements du cœur, les coups de tête et les dépenses qui ne servent à rien.

Enfin, Leroc ouvrit les yeux. Il paraissait soulagé. Mais la vue de Pierre le mit de nouveau en fureur. Il lui cria :

— Va-t'en ! Sors d'ici !

Pierre s'en alla penaud.

— Ne te fâche pas, dit la Griotte ; tu vas te faire mal.

A son grand étonnement, Leroc ne sentait plus rien du tout.

En effet, comme on n'avait pas voulu la retirer, la balle s'était décidée à sortir toute seule. Leroc la trouva dans ses bandes défaites. Il la prit d'abord pour un noyau de quelque fruit : c'était bien une balle, un petit morceau de plomb informe, bosselé, enveloppé dans une couche de sang caillé. Pierre, rappelé, d'un coup de canif montra à découvert le brillant du plomb. Il voulait la remettre tout entière à neuf, mais la Griotte et les deux sœurs l'en empêchèrent, comme s'il allait accomplir un sacrilège. Il fut convenu qu'on garderait la balle sous verre, sur la commode, à côté du livre qui avait servi aux trois premières communions des enfants. En réalité, la balle, à peine entrée dans les chairs, était restée à fleur de peau et n'avait eu qu'à se laisser tomber. Mais, de l'avis de tous, le bras était troué de part en part. Leroc geignait encore pour la forme. Cependant, joyeux de se voir hors de danger, il dit à Pierre :

— Est-ce que ça te servira de leçon, au moins ?

Pierre hésita avant de répondre ; puis il dit aux deux sœurs :

— Allez donc voir au poulailler s'il n'y a pas des œufs !

Quand elles se furent éloignées, il reprit :

— Soyez tranquilles, papa et maman, je ne sortirai plus le soir.

La Griotte n'accepta pas cette exagération :

— Oh ! de temps en temps, tu pourras nous laisser ! Il faut jeter ta gourme !

Emu par tant de douceur, Pierre s'enhardit :

— D'abord, c'était une farce !

— Comment !

— Oui, c'était pour vous faire en croire. Vrai comme je le dis, je connais point de fille. Quand j'avais dépisté maman, je rentrais tout de suite à l'écurie. Tu te rappelles, le soir du parapluie ? Eh ! bien, tous les soirs c'était la même chose ! Quand tu m'as suivi le long de la rivière, jusqu'en face de la pile, je t'ai joliment mise dedans. Tu as cru qu'elle était là, la fille ! Il n'y avait pas plus de fille que sur ma main. Je causais tout seul. Ça ne m'amusait point toujours. Des fois, je gelais dehors. D'autres fois, je travaillais pour passer le temps. La dernière nuitée, je suis allé dans la vigne et j'ai resserré avec une clef les fils de fer qui s'étaient détendus, même que j'ai relevé, au clair de lune, des supports à moitié tombés. Dame, vous vouliez me contrarier. Alors, j'ai voulu vous contrarier aussi, moi, na ! " —

Il avouait tout, la tête basse, modeste, souriant aussi, car il se félicitait d'avoir si bien joué à cache-cache. Il ne s'apercevait pas que la figure de son père s'empourprait graduellement. La Griotte pous-

sait des “ oh ! ” d’étonnement, et n’en revenait pas, à la fois dépitée et orgueilleuse. Quand Pierre eut fini de raconter ses petites affaires, Leroc, oubliant son bras malade, s’assit sur son lit :

— Comment ! c’était une farce ! Tu te moques comme ça de tes père et mère, et, par-dessus le marché, tu manques de les tuer !

Il avait saisi une chaise avec sa main libre et la lança de toute sa force. Pierre l’attrapa au vol et la posa tranquillement sur ses quatre pieds. Leroc voulait sauter par terre. La Griotte le prévint à temps.

— Allons bon ! ça va recommencer ! Tu fais la bête, à la fin !

Pierre dut l’aider à le maintenir. Il pressa légèrement le bras blessé de son père qui, dompté comme un taureau auquel on a mis un anneau dans le nez, se recoucha avec un grognement perçant et continu, tandis que Pierre, sans le lâcher, sanglotait et lui disait, en maîtrisant ses soubresauts, le corps tout secoué :

— Voyons, papa ! Si je te dis que je cours les filles, tu te fâches, et, si je te dis que je cours pas les filles, tu te fâches encore. Alors je ne sais plus quoi dire, moi !

Appendice

Notes

Poésies Inédites

Les pièces de vers que nous publions sont extraites de quatre petits carnets où Jules Renard, en vue d'une édition plusieurs fois annoncée et qui resta en projet, les transcrivait de sa fine écriture.

A différentes reprises il tenta de les classer sans tenir compte de leur ordre chronologique et leur assigna des numéros ; puis, biffant ces numéros, il leur en donna d'autres.

Certaines de ces poésies ont vu le jour dans des revues dont la destinée fut très ephémère, telles que *Spécial-Programme*, le *Zig-Zag*, le *Décadent*, la *Chronique Parisienne*, la *France Littéraire*.

Les Roses

Seul le recueil intitulé les *Roses* parut en 1886 chez Paul Sévin, 8, boulevard des Italiens, à Paris.

Le nom de l'auteur en exergue, était ainsi imprimé : J. Renard. P.

En sous-titre, les *Bulles de Sang*, la 2e pièce du recueil. Sous un bouquet occupant le tiers de la page, on lit : poésies dites par Mme Danyele Davyle, de la Comédie-Française.

Une composition de Mazerolle assez compliquée et dans le goût " des années quatre-vingt ", orne la page qui suit le titre et représente une jeune femme au milieu de gerbes et de guirlandes. Un amour à gauche semble la contempler tandis qu'un second, sur des nuées, cherche à la couronner de roses.

Comme gravée dans la pierre une inscription rappelle que les *Roses* ont été récitées par la Comédienne.

De l'avis d'un journaliste quand parut la plaquette tirée à petit nombre, le portrait n'était pas ressemblant.

La couverture était bleu tendre et le recueil ne comportait que six pages, imprimées chez Bernard et Cie, 71, rue La Condamine, à Paris.

Danyele Davyle, dans le privé Madame de Saint-Hilaire, rencontrée dans un salon où Jules Renard, débutant de lettres, récitait ses petits poèmes, s'était intéressée vivement au poète dont la physionomie était assez étrange pour frapper.

Ernest Raynaud, condisciple de Jules Renard au lycée Charlemagne, dans le *Mercure de France* en 1910, puis plus tard dans la *Mêlée symboliste*, évoque en ces termes cette époque assez pénible où le futur auteur de *Poil-de-Carotte* louvoyait entre la détresse et les travaux mercenaires :

" *Le baccalauréat enfin obtenu, Renard resta à Paris sous couleur de se préparer à l'Ecole normale. Il occupait une chambre garnie rue Jean-Lantier. Il vivait chichement d'une maigre rente de son père qui dirigeait une entreprise de travaux publics dans la Nièvre et présidait comme maire aux destinées de son village... Son commerce déclinant, il diminua et, je crois, suspendit tout à fait la rente de son fils. Jules Renard accepta pour vivre une place de charbonnier en gros rue Vivienne, mais il n'entendait rien à la comptabilité (du moins à ce qu'il avouait) et finit par quitter cet emploi dénué d'agrément. Comme on se jette à l'eau avec l'énergie du désespoir, il se jeta dans la littérature. Il avait des manuscrits en portefeuille. Il les offrit aux journaux et aux revues soi-disant littéraires. Partout il fut repoussé... Il ne savait que devenir lorsqu'une main amie et secourable, inspiratrice des* Roses, *se tendit vers lui. Ce fut une halte sur le chemin de la détresse. Il n'était plus seul et put travailler avec sécurité. Il quitta sa chambre garnie pour un modeste appartement de la rue Saint-Placide. Mais l'heure était venue de payer la dette à la Patrie. Il accomplit son volontariat d'un an dans un régiment d'infanterie à Cosne... Il prit son métier à cœur puisqu'il emporta à la fin de l'année les galons de sergent... Il cultiva un moment à son retour les sports et les exercices violents. On le citait dans les salles d'armes pour son adresse à l'escrime. En* 1888, *Jules Renard fit un mariage d'amour qui lui apportait en même temps quelque aisance... Les deux époux s'installèrent rue du Rocher* ".

Quel que soit le jugement qu'on puisse formuler sur la valeur de ces vers, on y remarquera une impossibilité de se plier aux formules traditionnelles et parfois même aux lois trop sévères de la prosodie et de la métrique. L'époque se prêtait à l'insurrection. La note réaliste d'autre part y prend quelquefois un caractère assez déconcertant : n'oublions pas que vers 1880, Maupassant n'hésitait pas plus que Huysmans à laisser leurs noms se galvauder dans des publications licencieuses à l'étranger et qu'un certain cynisme était de mise dans les cénacles.

Mais plus accusée apparaît l'influence du tarabiscotage singulier qui sévissait alors aussi bien sur les modes que dans l'esprit public et dont Edmond Rostand, ami et contemporain de Jules Renard, porte également la marque.

Notons encore que quand reprenant plus tard dans *Sourires Pincés* quelques thèmes du genre des *histoires naturelles*, Jules Renard s'avisa d'incorporer à de menus fragments de prose les vers, il ne les désarticula même pas pour les adapter aux sujets traités. (Cf. Pointes Sèches, page 62).

Ces " curiosités " littéraires méritaient ainsi à des titres divers d'être exhumées.

Il y a lieu de signaler enfin que beaucoup de ces pièces ont été dites par l'auteur dans des salons amis (Cf. Bachelin. Jules Renard et son œuvre 1908), voire même aux *Zutistes*, dont les réunions chaque semaine étaient suivies par tous les poètes (Cf. Raynaud, *Mêlée symboliste*, t. I[er], page 19). Le monologue même l'attira.

Quoiqu'il en soit on peut surprendre ici l'artiste dans sa formation, de même qu'on retrouve dans ses vers jusqu'aux titres qu'il utilisera, et souvent, avec une verve égale, le " maniérisme " qu'on lui reprochera toujours.

Un de moins

L'article ainsi intitulé parut dans le numéro de *la Plume* du 15 septembre 1890 et précède de 2 mois environ l'apparition des *Sourires Pincés*. C'est un adieu formel à la poésie, Jules Renard par sa collaboration active au *Mercure de France* ayant trouvé sa vraie voie. Les citations qu'il fait de son œuvre poétique se rapportent aux pièces que nous avons publiées *in extenso*. Nous avons vu que Jules Renard se produisait assez volontiers en public. Brusquement, il renonce à toute effusion

lyrique et cesse de versifier. Sans aucun doute, on peut estimer que ce fut à partir de ce moment qu'il devint vraiment poète.

Crime de Village

Crime de Village est la deuxième publication faite à compte d'auteur par Jules Renard et comprenait les huit nouvelles que nous éditons. Suivant l'usage de cette époque, c'est la première qui donne son titre au volume.

La couverture rouge portait le nom de Renard sans prénom et la firme était la suivante : *Edition de la Grande Correspondance, Paris,* 1er *octobre* 1888. La brochure avait 106 pages. En réclame était annoncé du même auteur le recueil : *les Roses,* et en regard : épuisé. A la page suivante, la justification du tirage indiquait : 65 exemplaires (dont trois sur papier impérial du Japon).

La dédicace à son père était imprimée. Imprimeur : Emile Seguy à Parthenay.

" La Grande Correspondance " était une création de Léo D'Orfer, infatigable fondateur de revues. En 1887, au mois de mars, Léo d'Orfer lançait la *Revue de Paris* dont il espérait beaucoup ; mais Arsène Houssaye, ayant déposé ce titre vingt-quatre heures avant lui, adressait aussitôt au directeur du papier timbré. Et la *Revue de Paris* n'eut ainsi qu'un numéro pour laisser la place à la *Revue de Paris... et de Saint-Pétersbourg* dont l'existence fut plus longue.

Jules Renard avait eu le temps de donner à ce premier et unique numéro de la gazette de d'Orfer la nouvelle intitulée " Une Passionnette " qui figure dans *Crime de Village.*

Nous avons pu retrouver le prospectus de la *Revue de Paris* et on y constate que Léo d'Orfer nourrissait l'ambition de publier des nouvelles, des études, des poésies de Paul Bourget, Léon Cladel, de Hérédia, Maupassant, Pouvillon, Richepin, Sully-Prudhomme, Verlaine etc., etc., et entre autres : un roman et des nouvelles de Jules Renard.

En outre la revue se promettait de créer une bibliothèque à tirages limités. Dans la nomenclature des ouvrages devant composer cette future bibliothèque on lit : pour paraître en mai 1887, *Crime de village* de Jules Renard.

Réduit brutalement au silence par Arsène Houssaye, Léo d'Orfer dut différer la réalisation de ses beaux projets. Il n'était pas néanmoins découragé par son échec et reprit son

idée d'éditions. C'est alors qu'il fonda la *Grande Correspondance*. Ce ne fut qu'en octobre 1888 que *Crime de Village* put enfin voir le jour aux frais du jeune écrivain.

Si l'exemplaire sur Japon n° 1 fut adressé à son père, le n° 2 fut offert à l'éditeur même avec cette dédicace manuscrite : " Mon cher d'Orfer, le véritable auteur d'un livre est celui qui l'imprime, merci et bien à vous ". C'est sans doute en repensant à cette dédicace que, dans son journal à la date du 1er juillet 1890, Jules Renard y apporta une petite modification qui diminue la valeur de ce premier hommage : " Le véritable auteur d'un livre est celui qui *le fait* publier ".

Nous avons dit que Léo d'Orfer avait annoncé que sa *Revue de Paris* donnerait un roman de J. Renard et nous pensions qu'il s'agissait des *Cloportes*. Il n'en est rien. Nous avons pu dépouiller différents papiers laissés par Léo d'Orfer et nous avons retrouvé une note qui donne le titre de ce roman : *l'Amie d'hier*. Ce titre n'a jamais été divulgué jusqu'ici, que nous sachions. En se reférant au Journal nous y découvrons un projet de préface qui semble bien se rattacher à cet ouvrage. On se rend compte ainsi que le livre a bien dû être écrit et pouvait se trouver prêt à l'époque indiquée.

Or, d'après Madame Jules Renard, tous les éléments de ce roman ont été repris soit dans le *Plaisir de rompre*, soit dans la *Maîtresse ;* mais le roman lui-même a été détruit.

Ainsi s'affirme l'activité secrète de Jules Renard avant d'aborder la littérature : il accumule les matériaux dont il se servira plus tard.

Sourires Pincés

Les *Sourires Pincés* ont paru chez Alphonse Lemerre en octobre 1890, toujours à compte d'auteur, et à mille exemplaires. Le recueil est composé de fragments donnés à différentes revues, mais le plus souvent au *Mercure de France* que Jules Renard venait de fonder avec quelques camarades de lettres (cf. *Journal*).

Le *Roquet* a publié *les Poules*, la *Revue d'aujourd'hui* la *Mèche* et *Gens du métier*.

Il n'a jamais existé qu'une seule édition des *Sourires Pincés* : celle de Lemerre.

Ultérieurement quand Jules Renard entra en relations avec Paul Ollendorf, cet éditeur reprit chez Lemerre les exemplaires

encore en magasin, refit le carton du titre et la couverture, et, apposant sa " firme ", ajouta *nouvelle édition* ; mais l'*achevé d'imprimer* resta celui de la maison Lemerre.

L'Edition Ollendorf porte à la réclame :

Œuf de Poule.

Le Fendeur de Cheveux.

Œuf de Poule est la nouvelle intitulée *Un roman* dans le recueil de la *Lanterne Sourde* et provenant du roman des *Colportes*.

Le *Fendeur de cheveux* est un projet qui n'a pas eu de suite.

A noter encore que les " Joues rouges " ont pris place ultérieurement dans *Poil-de-Carotte*. Le nom du héros et des personnages ont été changés. Simple transposition.

De la nouvelle " La Demande " il a été tiré en collaboration avec Georges Docquois un petit acte qui a été représenté pour la première fois à Boulogne-sur-Mer, le 25 janvier 1895, et ensuite à l'Odéon. le 9 novembre 1895.

En 1896 la librairie Ollendorf a publié cette pièce.

Mentionnons encore que la nouvelle intitulée " le Coureur de filles " a été publiée par Flammarion dans la collection des *Auteurs célèbres* en 1894 (soixante centimes) avec des nouvelles ou des fragments empruntés tant à *Crime de Village* qu'aux *Sourires Pincés*.

Il s'agit là d'une édition de vulgarisation qui n'apporte ni contribution nouvelle, ni remaniement, et présente seulement un intérêt bibliographique pour les curieux.

Opinions et critiques

Même quand une œuvre est tout à fait exceptionnelle, il est bien difficile, vingt ans seulement après son apparition, de déterminer les causes réelles de son succès. A défaut de souvenirs de contemporains, la meilleure source d'information réside encore dans les journaux de l'époque. Nous ne pouvons mieux faire que de donner des extraits des principaux articles qui ont été consacrés à Jules Renard entre les années 1884 et 1891 où se produisent ses débuts littéraires.

Ses premiers pas ne lui valurent pas de nombreux saluts.

Ce fut la *Presse* qui sous la signature de Camille Delaville dans son numéro du 27 octobre 1884 le signala au public en ces termes :

" *A peine vingt ans et n'a encore pas publié le moindre volume (dont acte) ; c'est un jeune homme bizarre, point beau, blond à l'exagération, avec un crâne de mathématicien, des yeux enfoncés, une bouche malicieuse et un accent du Nord peu agréable.*

Lorsqu'on le voit tout d'abord, on n'a pas envie de l'entendre, oh ! mais pas du tout ! Lorsqu'il a dit des vers, on lui tend les mains très ému, comme lorsqu'on a entendu un grand artiste.

Renard fait des vers réalistes et en même temps jongle délicieusement avec les plus délicates images chères aux gens d'imagination ; il a fait " Une Petite Vieille ", *vrai chef-d'œuvre de naturalisme et* " Un poème des roses qui font mourir ", *digne d'un poète oriental.*

Cet automne, les salons entr'ouverts voudraient tous avoir le nouveau poète ; mais il est très sauvage et se dérobe le plus possible au monde et à ses succès fort légers. Par le fait, Renard a beaucoup

l'aspect d'un chartreux ou d'un trappiste, et il ferait à merveille sous le capuchon blanc ou marron d'un de ces deux ordres ; peut-être un de ces jours ira-t-il s'enfermer dans un lointain couvent, les vrais poètes étant tous plus ou moins fous.

Le même Camille Delaville, quand parurent les *Roses*, devait, cette fois dans la *Revue Verte* (numéro du 25 juillet 1886), attirer l'attention sur cette mince brochure ne contenant que deux poèmes et il le fit en ces termes :

" *Il s'agit de vers encore — pas un volume cette fois — une simple plaquette sans la moindre moralité, ni la moindre prétention, un pastel merveilleux de charme et de couleurs, comme les fleurs que chante l'auteur en un chant plein d'amour et d'harmonie. Il rêve d'un paradis amoureux uniquement orné de roses ; il les passe toutes en revue des plus arrogantes jusqu'aux plus modestes, rouges, pourprées, blanches, soufrées, moussues.*

Jules Renard est fort jeune ; tandis que ses vers font leur chemin dans le monde, lui, volontaire d'un an, fait l'exercice et se prépare sans enthousiasme aux grandes manœuvres.

Bon courage au soldat de dix-neuf ans, qui trouve sans doute le sac un peu lourd, bon espoir au poète plein de talent qui va bientôt rentrer dans la studieuse mêlée parisienne, où les roses, hélas ! ont tant d'épines et si peu de parfum ! "

A la vérité l'auteur de ces lignes trouva peu d'écho. Ce n'est que dans les *Chroniques* de mai 1887 que nous trouvons le nom du jeune auteur cité à propos de la publication d'" une Passionnette " dans la *Revue de Paris*. " Une nouvelle, ingénieuse d'idée, très nette de style où M. J. Renard étudie la vivacité parfois tragique des passions enfantines ".

De *Crime de village* dans la *Revue des Livres nouveaux*, Gaston d'Hailly (nº du 15 novembre 1888) put dire encore :

" *Les nouvelles de M. Renard,* " *Crime de Village* ", *n'ont été tirées qu'à* 65 *exemplaires dont trois sur Japon, c'est le début d'un jeune homme, début qui promet. L'auteur, dont le style est très coloré, nous donne huit nouvelles paysannes dont la première sert de titre au volume. Les villageois sont pris sur le vif, et dans ces petites études tantôt dramatiques, tantôt tendres, légères parfois, on sent palpiter les passions bonnes ou mauvaises de ces êtres qui cachent sous le masque de la simplicité la duplicité, la haine ou l'envie, l'amour et la candeur, tout cela présenté dans une tournure très originale.*

Mais c'est seulement avec *Sourires Pincés* et sans doute grâce à la fondation du *Mercure de France* que Jules Renard devait voir s'établir sa jeune renommée dès l'apparition du volume, peut-on dire, puisqu'en novembre 1890, un mois à peine après

la distribution en librairie, les chroniques et les comptes rendus se multiplient.

La *Revue des Livres nouveaux*, sous la plume des Gaston d'Hailly, stimule immédiatement la curiosité en l'attirant sur la nouvelle œuvre de Jules Renard :

M. Jules Renard a intitulé son nouveau volume, " Sourires Pincés " : nous avouons en ignorer absolument le motif, mais nous pouvons dire que les pages de ce livre sont formées d'une suite de croquis des plus réussis, et qui nous ont largement compensé de l'énigme posée par le titre. L'auteur a voulu montrer sans doute que dans la vie il vaut encore mieux sourire, avoir l'air de prendre les choses les plus désagréables en bonne part, faire bon accueil aux gens qu'on voudrait voir au diable, que faire montre d'un mauvais caractère ; c'est possible. En somme, " Sourires Pincés" est l'œuvre d'un artiste, et, qui lira son volume n'aura pas à regretter d'en avoir fait l'acquisition ; il accueillera d'un franc sourire les portraits de Poil-de-Carotte, *de Mme Lepic et celui de Gaillardon, qui sont absolument enlevés* ".

Ernest Raynaud dans *Art et Critique* (22 novembre) écrit :

" *Dans la crue envahissante des livres de cette fin d'année, j'ai distingué et élu pour l'un des bons coins de ma bibliothèque, les* Sourires Pincés, *un volume de nouvelles que Jules Renard vient de publier chez l'éditeur Lemerre.*

L'auteur n'est pas un inconnu. On avait déjà de lui les Roses, *une plaquette de vers d'une élégance un peu compassée, et* Crime de Village, *une plaquette de prose où déjà se décelait du style et de l'humour.*

Renard ne s'est pas attardé aux vers. Il en avait pourtant d'agréables, mais il manquait, pour être vraiment poète, de naïveté ou — si vous aimez mieux — d'ingénuité. Son esprit d'observation, son sens critique en même temps que — pourquoi ne pas le dire ? — son goût des succès prompts le destinaient surtout à la prose. Il y excelle.

Sa caractéristique, c'est à proprement parler une sorte de malice un peu grosse, de bonhomie caustique. Ses observations, il les présente sous la forme d'un badinage et c'est constamment qu'à travers la trame légère de ses fabulations, se joue une persiflante ironie ".

Et voici que le 24 novembre, dans la *Nation*, Léon Riotor à son tour dit :

" *Je suis tombé sur les pages si littéraires, si amoureusement polies, de M. Jules Renard.*

Sous ce titre caractéristique de Sourires Pincés, *il a réuni une douzaine de nouvelles d'un cachet particulier. C'est une ironie spéciale, comme on en rencontre peu, que la sienne. L'éditeur Lemerre a eu*

raison d'accepter le parrainage du jeune auteur ; car il me semble que c'est un de ceux qui nous étonneront dans un délai prochain. A l'apparition de son roman, lequel servira de départ à sa carrière, vous me direz si j'ai été bon prophète. Sa première brochure est même trop littéraire, si je puis m'exprimer ainsi, sa forme est trop soignée et son esprit trop spécial pour que le public en coupe les feuilles ".

Puis c'est dans le *Gil Blas* du 28 novembre que Paul Gisnisty en parle : on peut dire que la critique va *démarrer*, ainsi que s'exprimait Maupassant :

" *Je ne connaissais pas le nom de M. Jules Renard. Il donne, dans ses* Sourires Pincés, *une note d'ironie assez curieuse. Ce sont là des tableaux de la vie je ne dirai pas : féroces, on a abusé du mot, tout le monde veut être " féroce " aujourd'hui ! où la raillerie se mêle de pitié. Il y a là, surtout, une physionomie typique, celle d'un enfant, toujours contrecarré, vexé, humilié, sous les apparences de l'affection maternelle. Son bon sens, sa droiture, ses instincts de justice sont constamment blessés ; ses parents lui imposent leurs goûts et leurs dégoûts, révoltent inconsciemment sans cesse sa petite âme neuve, et c'est tout naturellement qu'il est conduit, un jour, à exhaler très doucement cette réflexion, comme s'il rêvait à un impossible idéal : — " Tout le monde ne peut pas être orphelin ! "*

Dans *Paris-Revue* du 29 novembre, Marc Legrand donne cette note :

" *L'ironie aux lèvres minces a dicté à M. Jules Renard ce volume de prose — petit de format, mais non de talent. Tout curieux de lettres voudra lire ces nouvelles d'un style aigu (Les infortunes de* Poil de Carotte, La Demande, Le Ciel de Lit, *etc...), ces courts poèmes de prose, si fins et si frais, et enfin ces pensées détachées... de tout préjugé et dignes d'un La Rochefoucauld qui serait Gendelettre. Et il fermera le livre avec la conviction qu'une très réelle personnalité s'affirme chez ce jeune écrivain qui, avec un égal scrupule, observe autrui et s'observe lui-même ".*

La *Plume* du 1er décembre lui consacre un entrefilet qui, répété dans plusieurs numéros successifs fait long feu dans les cénacles :

" *Chez Lemerre.* Sourires Pincés : *études et maximes de Jules Renard (3 f.). Livre plein d'observation cruelle que l'on ne peut ouvrir sans aller jusqu'au bout et que l'on referme avec du noir plein l'âme ".*

Mais l'effet en est peut-être moins sûr que le grand article que M. Alfred Vallette publie dans le numéro du *Mercure de*

France du mois de décembre 1890 et dont il est intéressant de reproduire les principaux passages :

Voici peu de jours que la librairie Alphonse Lemerre a mis en vente Sourires Pincés *de M. Jules Renard et déjà* Poil-de-Carotte *a la notoriété du loup blanc. A vrai dire on n'aperçoit ici que le bout de son nez, en quelques scènes seulement de sa toute enfance ; mais son destin est de jouer le " héros " d'un prochain roman de M. Renard, qui, — et pour cause, — le chérit d'une grande tendresse.*

J'ai voulu dès l'origine lier à celui de son auteur le nom de ce personnage, parce qu'il me paraît devoir occuper dans l'œuvre de M. Jules Renard qui sera probablement considérable une des premières places ; et c'est je crois l'étude des impressions de Poil-de-Carotte *qui servira le mieux la critique quand plus tard elle prendra souci d'expliquer au total le curieux (bizarre) esprit de qui le créa.*

S'il se pouvait — l'agréable hypothèse ! — que fussent anéantis tous les livres qui ne fleurent pas un spécial parfum, si faible soit-il, les pages de M. Jules Renard seraient de l'infiniment petit nombre de celles qu'aligneraient encore les rayons de la Bibliothèque Nationale. Non pas que je les proclame parfaites. Mais il est incontestable que l'auteur des Sourires Pincés *ne sente d'une façon toute personnelle et n'ait une vision à lui des choses — ce qui à mes yeux le rachète de bien des petits défauts.*

Le fumet sui generis *de ce livre me semble émaner de la combinaison de trois éléments qu'on voit rarement réunis, et je qualifierais volontiers M. Renard analyste paradoxal et humoristique. Analyste évidemment beaucoup plus qu'artiste, il décompose avec bonheur mais ne compose pas.*

En résumé M. Jules Renard ne ressemble à personne ; il présente ce phénomène rare de n'être pas influencé par les maîtres. Il est visiblement à l'aise dans son champ d'action, — espace un peu étroit sans doute et à l'écart des jardins où éclosent les fleurs à l'âme très subtile, — et produit sans effort, je dirai : naïvement, des pages d'une saveur particulière. Assurément on aimerait qu'il discernât davantage et que tel fragment, tel morceau même fut retranché de son œuvre ; mais plus de sens critique ne lui ôterait-il point de son originalité ? Il est alors préférable ainsi. De même pour sa langue, si plus de raffinement dans l'expression devait nuire à son humour ".

En ce même mois de décembre 1890, on ne peut songer à citer toutes les publications qui entretiennent leurs lecteurs des *Sourires Pincés ;* néanmoins il est bon d'indiquer ici que divers chroniqueurs en ont parlé dans l'*Eclair* (Montorgueil), la *Revue indépendante* (Louis Dumur), *La Nouvelle Revue*, *la Revue Blanche*, *le Livre Moderne*, etc ; des journaux de province l'*Echo de Gascogne*, l'*Union républicaine du Doubs*, également ;

mais il est bien curieux de constater que la *Wallonie* et *la Revue Belge* de Louvain ne demeurent point indifférentes et font bon accueil au petit livre de Jules Renard.

C'est surtout au cours de 1891 que l'auteur des *Sourires Pincés* devait recueillir le plus de louanges : *Le Figaro* du 7 janvier de cette année-là sous la signature de Philippe Gille adresse un salut à Jules Renard ; puis c'est le *Mot d'ordre*, *La Grande Revue*, *La Revue Socialiste*.

La Célébrité Contemporaine, dans son numéro de janvier-février, se fait plus chaleureuse que tous les autres confrères et Eloi Majoral envisage la production future de Jules Renard.

Avec Sourires Pincés *(Alphonse Lemerre, éditeur) M. Jules Renard a finement écrit une suite de nouvelles d'une tournure sardonique, d'un esprit douloureusement railleur, qui avaient paru dans le* Mercure de France, *l'excellente revue littéraire dirigée par Alfree Vallette et Rachilde. Rien de plus curieux, de plus froidement féroce et en même temps d'aussi amèrement réel que* Sourires Pincés. *Il y a une histoire d'un certain Poil-de-Carotte, souffre-douleur résigné et ahuri d'une famille de bourgeois, qui fait mal. C'est de l'humour anglaise, irritant les nerfs, poussée jusqu'au jaillissement du sang. Et avec cela, livre d'un artiste, qui sait fixer en deux traits de plume un passage fin, l'animer en quelques phrases d'une jolie venue. M. Jules Renard annonce deux prochains livres, les* Cloportes *et* l'Ecornifleur. *Il n'y a pas de doute que les qualités déjà entrevues dans* Sourires Pincés *n'acquièrent en ces volumes un relief plus saisissant encore.*

Il est à présumer que ce journal dont le titre est une indication ne parlait réellement que des notabilités des lettres, des arts ou de la politique.

Mais il serait sans doute fastidieux de reproduire intégralement tout ce qui a paru à cette époque sur Jules Renard. Nous nous bornerons donc à donner encore quelques fragments qui présentent un intérêt littéraire rétrospectif.

Dans *la Justice* du 6 février 1891 nous lisons :

Dans l'amas des livres que chaque jour apporte, quelle satisfaction d'en trouver un qui ne ressemble pas aux autres ; qui donne à entendre une voix inconnue, qui donne à regarder la vieille humanité rajeunie par une observation nouvelle et par des mots nouveaux ! Cette heureuse surprise, on la connaît à la lecture de Sourires Pincés *signés du nom de M. Jules Renard, hier encore inconnu du public. Le volume a été publié par fragments dans une revue mensuelle, le* Mercure de France, *d'une littérature très délicate et très aiguë. L'éditeur Lemerre s'est prêté à la réunion de ces pages, et voici un*

livre inattendu et bienvenu, marqué de la rare estampille de la personnalité.

Dès les premières lignes un singulier être vivant apparaît, se lève de l'imprimé, reflète pensivement la pensée qui l'environne. Il est blême, taché de rousseur, avec des cheveux ardents, ou du moins on le suppose tel, car l'auteur est parcimonieux de descriptions. Mais on le voit à travers le surnom que sa famille lui a gracieusement infligé. C'est Poil-de-Carotte. Un enfant, mais un enfant qui sait déjà l'existence sans l'avoir apprise, puisque c'est savoir l'existence que de la subir sans la comprendre. La merveille, c'est d'avoir trouvé la formule de l'incompréhension et de la passivité de Poil-de-Carotte. C'est naturellement une formule négative. L'enfant n'affirme rien, ne s'explique pas par des pensées et des actes. On assiste à la mise en lumière de sa personnalité par la démonstration des sentiments des gens de ses entours, son père, sa mère, son frère, sa sœur. On voit sa vraie nature par la défalcation de la fausse nature qu'on lui prête.

De même, c'est Poil-de-Carotte que l'on envoie " fermer les poules ". Sur sa réclamation qu'il a peur aussi, lui, les siens se récrient. " Pour l'encourager définitivement, sa mère lui promet une gifle ".

Quand il vient, aux vacances, il est accueilli par cette observation : " Comment, dit Mme Lepic, tu appelles encore Monsieur Lepic papa, à ton âge ? dis-lui : " Mon père ", et donne-lui une poignée de main, c'est plus viril. Quand il s'en va, il est escorté de ce galop : " Tiens, dit Mme Lepic, pour qui te prends-tu, pierrot ? Il t'en coûterait de m'appeler maman, comme tout le monde ? A-t-on jamais vu ? C'est encore blanc de bec et sale de nez et ça veut faire l'original ! " Et ainsi, dans les autres chapitres, tous différents et significatifs : La pioche, Les lapins, Le cauchemar, *etc. Mme Lepic se révèle terrible de maternité, invente des punitions stupéfiantes, effare avec des mots tatillons et des perfidies inépuisables, l'âme candide de son enfant. Il est né timide, doux, rêvasseur. Il est décrié comme hardi, féroce, sournois. On lui invente un caractère et une attitude. M. Jules Renard écrit, dit-on, la vie de cet avorté moral, de ce terrorisé de l'affection. Ce sera, à en juger par ces prémisses, un curieux livre de sarcasme froid, de pitié cachée.*

Dans les histoires qu'il met en scène, l'écrivain n'intervient pas ou intervient avec des précautions extrêmes qui donnent une valeur violente à la phrase la plus brève. Le dernier mot prononcé par Poil-de-Carotte est celui-ci : " Tout le monde ne peut pas être orphelin ". Dans les nouvelles qui suivent, les conclusions sont tout à fait absentes. Mais la vie parle haut dans Ciel de Lit, *huit pages de psycho-physiologie conjugale, la* Mèche de cheveux, *sifflante ironie anti-amoureuse, la* Demande *et* Baucis et Philémon, *une comédie et un drame de campagne. Le drame surtout, le partage entre le vieux*

et la vieille, la soupe commune, le vieux s'adjugeant le vin, la vieille s'étouffant de pommes de terre, ce drame est installé implacablement par un metteur en scène d'humanité de premier ordre.

Sous ce titre : Les Petites Bruyères, *croissent en toute liberté des pensées fines, amères ou paradoxales, dures comme des herbes sèches, épineuses comme des ronces, amères comme chiendent. Les femmes en général, les femmes de lettres en particulier, subissent là un accès de misanthropie, un jugement dénué de bienveillance. Le monde est représenté aussi de façon à donner envie de rester à jamais chez soi. Il est d'autres parties du livre où une critique éplucheuse pourrait épiloguer, signaler du puéril. Mieux vaut garder son contentement d'avoir fait connaissance avec un esprit, avec un écrivain qui vaut par tant de petits morceaux parfaits, par le pouvoir de s'exprimer en phrases ténues, en mots clairs et brefs, que par un nouvel humour français et d'aujourd'hui.*

Cette chronique est importante par la date à laquelle elle fut imprimée — 6 février 1891 —, mais elle l'est davantage par le nom de son auteur qui n'est autre que M. Gustave Geffroy.

La *Revue de Littérature Moderne* du 15 mars suivant publie un long article d'Alcide Guérin où il est dit :

Je vous assure que Monsieur Renard est quelqu'un. Il y a dans son livre assez d'observation, assez de gaîté, assez d'amertume, assez d'ironie, assez de style, pour que, l'ayant lu, ce bout de livre qui fait si peu son pédant de livre, on se décide à le placer dans un bon coin de la bibliothèque, en compagnie de ceux — trop peu nombreux, hélas ! — qui ont fait penser en faisant rire et qu'on n'a pas juré de ne jamais revoir. Quelques nouvelles, de courtes études, des maximes paradoxales, d'une drôlerie parfois féroce, voilà, certes, qui ne pèse pas bien lourd et c'est, en somme, tout le volume. Mais comme M. Renard a bien vu jusqu'au fond des choses dont il parle et des bonshommes qu'il fait agir, et qu'il sait donc conter, de façon légère et française !

Nous serions sans excuse de ne pas publier un assez long article paru dans *la France Moderne*, jeune revue marseillaise, très combattive, numéro du 16 au 29 avril 1891. Il n'étonnera personne que les lignes suivantes, très évocatrices du milieu dans lequel évoluait Jules Renard, soient signées du nom de Jean Lombard :

Jules Renard appartient à la génération de ces écrivains jeunes, que tout achemine vers le succès : la poussée naturelle de leurs œuvres, et aussi le goût du public qui va sûrement et quoi qu'on dise vers les réels talents. Dire cependant que Jules Renard est sur la grande voie de la Renommée, serait trop affirmer : notre écrivain est plutôt classé parmi ceux que demain saluera, ce qui est beaucoup déjà.

L'auteur des Sourires Pincés *fait partie du groupe éclos sous le regard perversement féminin de Rachilde, lequel groupe semble, par le* Mercure de France, *revue de turbulente combattivité, devoir rallier toute l'ardeur littéraire de ces temps-ci. La plupart sont très connus, quelques-uns quasi célèbres, presque tous classés. Je cite Laurent Tailhade, Alfred Valette qui vient de faire paraître son* Vierge, *roman d'une indéniable et sévère valeur, Edouard Dubus, Louis Dumur, Remy de Gourmont, Merki, Saint-Pol Roux, Charles Morice, Albert Aurier, Paul Roinard, Paul-Marius André, Albert Samain, Ernest Tissot, Jules Méry, Leclerc et même Camille Lemonnier.*

Je dis : fait partie, en tant que fréquentation probable, car il n'y a pas que je sache, dans le groupe en question, d'inféodation à une personne ou à une idée si ce n'est d'art exclusif. L'état-major — sans soldats, — du Mercure de France *me semble libre et doit l'être. Chacun garde ses allures et sa verdeur originelles. C'est un bel assemblage d'esprits vivaces, qui ont l'art pour exclusif objet et quelle que soit la façon dont cet art est envisagé.*

Jules Renard n'est pas le littérateur d'ordinaire qui bâcle la même nouvelle ou le même roman très rapidement sur le patron d'autres auteurs. Il s'est révélé tout dernièrement par un volume où je crois voir du Sterne très féroce, un Swith poussé au noir le plus intense, et c'est en cela qu'il ne ressemble pas à bien d'autres.

Nous avons, à Marseille, un écrivain à qui le comparer, non pas dans sa sauvage ironie, qui, je le répète, fait de Jules Renard un styliste anglais, mais dans la grâce écourtée de quelques paysages étalés sur une toile de quelques centimètres. J'ai nommé Horace Bertin, dont Paris devrait enfin consacrer l'humorisme et le merveilleux détailler, car il ne connaît pas du tout notre maître marseillais, il faut bien le dire.

Mais Jules Renard ne s'est pas borné à cela. Son volume, composé de piécettes recuites au feu du style le plus concentré qui soit, donne une sensation autre. La raillerie, à la fois bonhomme et cruelle, se met à l'aise, comme si elle était réellement chez soi. Et de fait, dans Sourires Pincés, *on la voit partout, serrée et violente, fourrageant à même, ainsi qu'une épée acérée, dans le bloc mort de la bêtise humaine. Pas d'aventures banales, copiées sur le patron des récits dont les lecteurs du Supplément littéraire de la* Lanterne, *ou même ceux de l'*Echo de Paris, *font leur régal. A dire vrai, les nouvelles de Jules Renard ne sont point écrites pour la foule, car elles possèdent une philosophie de compréhension difficile, une sorte de sagesse atroce qui donne trop à penser. Et l'on sait que la littérature actuelle est loin de vouloir faire réfléchir, ayant perdu depuis longtemps, sauf chez les exceptions, sa vieille vertu éducative et seulement apte à chatouiller les muqueuses des névrosés.*

J'aime l'histoire de ce Poil-de-Carotte, devenu sous la plume de Jules Renard *un inoubliable type analogue à certains personnages de Dickens que, par l'amour des verves de romans russes, notre génération semble trop oublier. Poil-de-Carotte est le souffre-douleurs de toute sa famille, non pas après des futilités visibles, des méchancetés tangibles, mais grâce à des fureurs sournoises, lentes et réitérées qui arrachent un peu chaque jour de sa personnalité ahurie. J'estime que l'auteur ferait bien de nous entretenir encore de Poil-de-Carotte, d'en faire une victime, mais agrandie de tout ce que la nature humaine comporte de vieille hypocrisie, de persistants instincts, d'ancestrales anthropophagies. La littérature française serait ainsi enrichie d'un type à devenir légendaire avant peu.*

Je ne puis guère passer en revue toutes les pages qui font partie de ce curieux volume : plusieurs articles y passeraient. Tels quels, Sourires Pincés *est un livre qui se garde pour être relu, un livre dont on parcourt avec plaisir les chapitres, car ils donnent à la fois la bienheureuse sensation d'une écriture artiste et d'un caractérisme d'époque, qui sait ce qu'il veut.*

Jules Renard *est jeune encore, blond, avec une pointe de barbe sévère et une voix narquoisement lente, qui détonne dans le milieu un peu criard des littérateurs d'ordinaire. C'est donc l'homme de ses livres.*

On annonce de lui deux volumes : les Cloportes *(scènes et types de campagne) l'*Ecornifleur *(scènes de parasitisme). Il n'y a pas de doute qu'ils ne soient aussi remarqués que* Sourires Pincés.

En réalité, si une influence existe, quoique de très loin, sur l'œuvre de Jules Renard, *c'est celle de* Rachilde. *Du moins, il me le semble, après la lecture que j'ai faite du roman de celle-ci : l'*Ironie sanglante. *C'est la pareille acuité, la semblable pénétration des âmes. Seulement* Rachilde *me paraîtrait plus extraordinairement vivante, surtout dans l'*Ironie sanglante, *un des meilleurs livres parus en ces dix dernières années.* La Vierge *d'Alfred Vallette, s'en rapprocherait. Les* Sourires Pincés, *écrits à la pointe sèche, sont poussés aussi profondément et finement, mais évoluent dans un champ plus restreint. Ce sont des eaux-fortes ; l'*Ironie sanglante *serait un bel et bon tableau, où flambe une criminelle coloration.* La Vierge, *dont je me promets de parler, éveille l'idée d'un album renfermant de modestes vues de souffrances, des perspectives d'humaines et ignorées douleurs. Ces trois œuvres sortent de la foule : c'est tout ce qu'on en peut dire.*

Et voilà comment le groupe du Mercure de France *se distingue dans l'ensemble des littérateurs de nos jours.*

Sans vouloir nous piquer d'être complet, il nous faut dire un mot de l'enquête de Jules Huret publiée dans l'*Echo de Paris* durant l'année 1891 au sujet de l'Evolution Littéraire ;

au cours de cette série d'interviews des auteurs alors à la mode, de Zola à Bourget, de Maupassant à Jean Lorrain, plusieurs d'entre eux n'hésitèrent pas à désigner le nom de Jules Renard comme celui d'un écrivain de bel avenir.

MM. Remy de Gourmont, Descaves, Haraucourt, Pierre Quillard en agirent ainsi avec le jeune confrère qui marchait d'une allure si décidée vers la grande notoriété, mais c'est Paul Bonnetain qui fit cette déclaration catégorique à propos de lui :

" Ah ! l'originalité, le mouton à cinq pattes ! Pourvu qu'on ne gâte pas, à l'écarteler de louanges, Jules Renard, l'auteur de ces exquis *Sourires Pincés*. Original, celui-là, et qui ira loin, s'il a du souffle, et secoue les pucerons des jeunes revues ! "

Ce propos recueilli par Jules Huret est daté du 12 avril 1891 : on peut dire que Jules Renard avait déjà bel et bien " secoué les pucerons des jeunes revues ", car les grands journaux lui ouvraient leurs colonnes et arboraient sur leurs manchettes sa collaboration.

Il n'est pas téméraire d'affirmer que Jules Renard a conquis la place et qu'il a partie gagnée, désormais il ne sera plus discuté : d'aucuns le considèrent comme un maître et il n'a pas encore trente ans.

TABLE

TABLE

Les Roses (1886)

Un de moins

Crime de Village (1888)

Sourires Pincés (1890)

Appendice



Achevé
de typographier
et d'imprimer
pour la première fois
le vingt-cinquième jour de Décembre
mil-neuf-cent-vingt-cinq
sur les presses de
FRANÇOIS BERNOUARD
71, Rue des Saints - Pères
(Près la Seine)
PARIS


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00249025 9

TABLE